

N° 7—10. I—II JUILLET—DÉCEMBRE

1936

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE
DES SCIENCES ET DES LETTRES

CLASSE DE PHILOGIE,
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1937

<http://rcin.org.pl>

Publié par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres sous la direction de M. S. Mikucki directeur de la Chancellerie de l'Académie.

Nakładem Polskiej Akademji Umiejętności.
Drukarnia Uniwersytetu Jagiell. w Krakowie pod zarządem J. Filipowskiego.

201

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES
ET DES LETTRES

I. CLASSE DE PHILOGOLOGIE
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

N° 7—10

Juillet—Décembre

1936

SÉANCES

I. Classe de philologie

- 21 septembre. CIECHANOWSKA Z. (M^{lle}): »Pan Tadeusz« en langues occidentales. (Considérations sur la méthode de juger de la valeur des traductions).
- 12 octobre. MORAWSKI J.: Castor et Pollux. Etude sur la phraséologie comparative, en particulier la phraséologie romane.
- 9 novembre. KLINGER W.: Les Cynocéphales dans la tradition antique et dans la tradition moderne.
STERNBACH L.: Un commentaire philologique sur les apophtegmes du roi Jean-Albert.
- 7 décembre. KURYŁOWICZ J.: Le problème des intonations scandinaves.
SCHAYER St.: Sur le somatisme de la psychologie indoue.
- 14 décembre. GLIXELLI St.: Neagoe Bassarab, voïvode de Valachie, en qualité d'écrivain.
PIGON St.: La prédiction de Wernyhora.

Commission pour l'étude de l'histoire de l'art

- 22 octobre. EKIELSKI J. et ŚWISZCZOWSKI S.: L'église Saint-André à Cracovie, à l'époque de l'art roman (reconstitution architectonique).
- 12 novembre. SINKO-POPIEL K. (M^{me}): Le Cébès du Wawel et Hans Dürer.
- 10 décembre. ESTREICHER K. et PAGACZEWSKI J.: Jean-Marie Padovano a-t-il été à Rome?

Commission pour les études linguistiques

9 décembre. STIEBER Z.: La façon dont se sont formés les dialectes slaves transitoires.

LEHR-SPLAWIŃSKI T.: L'alternance *q:u* dans le vieux-slave.

WĘGLARZ W.: Contribution à la phonétique historique vieille-slave (le »*gospodъ*« en vieux-slave ecclésiastique et le »*hospes*« latin).

Commission pour l'étude de l'histoire de la littérature en Pologne

24 septembre. BRAHMER M.: Sur le héros terrible d'Andreini-Piekarski.

11 décembre. KĘZYŻANOWSKI J.: L'époque du baroque et les phases de l'idéologie romantique.

Commission pour l'étude des langues orientales

8 décembre. SCHAYER ST.: Le problème des trois temps dans la philosophie bouddhique.

KUNST A.: Le problème de la logique bouddhique, d'après le *Tattvasamgraha Śantaraksita*.

RÉGAMEY K.: Sutra sur le magicien Bhadra, d'après les sources chinoises et tibétaines.

ZAJĄCZKOWSKI A.: La version turque la plus ancienne du recueil de contes, intitulé *Marzubān-nāme*.

HIRSCHBERG I. W.: Les doctrines juives et chrétiennes en Arabie, antérieures à l'Islam. (Contribution à l'histoire des origines de l'Islam).

KOWALSKI T.: Compte rendu d'un voyage dialectologique dans le Sud de l'Anatolie (1^{er} août — 13 septembre 1936).

WAJNBERG I.: Etudes sur les éléments à quatre consonnes dans le dialecte Tigrīna.

II. Classe d'histoire et de philosophie

16 novembre. TOKARZ W.: La politique militaire de la Confédération de Targowica.

1 décembre. KŁODZIŃSKI A.: La politique de Muskata (1303—1306).

DĄBROWSKI J.: La date de la prise de Cracovie par Ladislas dit Łokietek.

Commission pour l'étude de l'anthropologie et de la préhistoire

13 novembre. **KOSTRZEWSKI J.**: Les recherches préhistoriques en Silésie l'année 1936.

SULIMIRSKI T.: Le cimetière à tumuli à Komarów près Halicz et la culture de Komarów.

KRUKOWSKI ST.: Compte rendu des résultats provisoires de l'exploration de la station Piekary III.

JAKIMOWICZ R.: Compte rendu provisoire des fouilles entreprises en 1935 dans les remparts de Lubomia.

24 novembre. **WRZOSEK A.**: La tombe symbolique à caisse à Tupały dans le district maritime.

La tombe à caisse avec des urnes à visage, découverte à Tupały dans le district maritime.

ZAKRZEWSKI Z.: Les cavités servant à offrir des sacrifices, découvertes à Wojestwo (palatinat de Poznań, district de Mogilno).

KARPIŃSKA A. (M^{lle}): Contribution à l'étude de la colonisation en Grande-Pologne à l'époque proto-historique.

Commission ethnographique

23 novembre. **WRZOSEK A.**: Les collections ethnographiques cas-soubes à Dębki près Żarnowiec dans le district maritime.

Commission pour l'histoire de l'enseignement et des écoles en Pologne.

12 décembre. **SZCZOTKA ST.**: L'histoire de l'école paroissiale à Żywiec.

POHOSKA H. (M^{me}): Les visiteurs de la Commission pour l'Education Nationale.

TURKOWSKI T.: La nécessité de recherches et de publications concernant l'histoire de l'enseignement et des écoles dans le District de Wilno (1803—32)

Résumés

21. BRAHMER H.: **O bohaterze strasznym Andreiniego — Piekarskiego. (Le héros terrible d'Andreini et de Piekarski).** Séance du 24 septembre 1936

Francesco Andreini, auteur du modèle italien du *Héros terrible* n'a pas encore été apprécié à sa juste valeur d'écrivain dans son pays. On cherchait plutôt dans ses oeuvres des données pouvant servir à l'histoire des troupes italiennes de théâtre à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècle. On sait que cet acteur célèbre devait sa popularité au rôle du soldat fanfaron, le »capitaine« *Spavento della Val d'Inferno*. Il obtint le succès grâce à *Bravure dell Capitan Spavento* publié à Venise en 1607; c'étaient, recueillis en un seul livre, les dialogues que, dans différentes pièces, il avait coutume d'avoir en qualité de »Capitaine la Peur« avec son garde du corps Łapka (Trappola).

Capitan Spavento eut plus de succès que les *Ragionamenti fantastici* publiés quelques années plus tard (1612). Dans les éditions suivantes du Capitaine, l'auteur ajouta dix autres dialogues aux 55 premiers (*Aggiunta*) et publia de plus, à part, une seconde partie (*La seconda parte delle bravure del Capitano Spaventa*, 1618) avec 30 nouveaux *ragionamenti*¹. Deux traductions françaises parurent bientôt (Jacques de Fonteny, 1608 et une autre anonyme, peut-être du sieur d'Emanville? — 1638.

Les nombreux types de soldat-fanfaron de la comédie italienne d'alors étaient, dit-on, empruntés à des modèles vivants: les fats espagnols qui se pavanaient sur la péninsule. Dans cette galerie,

¹ A vrai dire cette seconde partie comporte 40 dialogues, mais les 10 derniers sont identiques à ceux de l'Addition à la première partie.

le »capitaine« d'Andreini a des traits qui lui sont propres. Ce n'est point un aventurier ni un menteur ordinaire qui se vante d'avantages imaginaires dans le monde des humains. La verve de l'auteur fait entrer en jeu les puissances suprêmes et ne recherche point de mesquines vraisemblances. Si, en général, la comédie *dell'arte* met en scène — selon les dires de Corneille — »des êtres imaginaires, inventés exprès pour faire rire et dont il ne se trouve point d'original parmi les hommes«, — le Capitano Spavento est l'expression exacte de cet »irréalisme«.

Il déclare la guerre aux étoiles, lutte avec la Lune, gronde Jupiter et les autres dieux, dompte et tue la Fortune. Il joue aux quilles avec le temps et aux dés avec le Destin. Il fait l'amour avec la Mort et, à lui seul, peuple à tel point le royaume des Amazones, qu'il y provoque une terrible famine.

Trappola n'est pas non plus un serviteur ordinaire. Très érudit, la mythologie et l'histoire n'ont pas de secrets pour lui; il cite à tout venant les poètes et les philosophes. C'est lui qui introduit le raisonnement dans les dialogues, lesquels se terminent souvent par un échange de maximes, de paradoxes ou d'expressions proverbiales sur des sujets tels que: l'homme, la mort, le sort, la fortune, la véritable noblesse, la vertu, l'amitié, le prince, la guerre, la femme, le mariage ou les courtisanes.

On peut affirmer, sans s'attarder aux parentés littéraires, que le héros d'Andreini comprenait les données d'une création originale et d'un caractère artistique qui lui est propre. Les fantaisies de Cyrano de Bergerac nous les rappellerons cinquante ans plus tard par quelques traits; chez Scarron, *Boutades du Capitaine Matamore* (1647), nous retrouverons l'audace de certaines inventions et de certaines ironies. On trouve souvent dans le Capitaine Spavento une fantaisie et un mouvement de large envergure, le verbe est leste et dru. Cependant les possibilités existantes sont restées à l'état de fermentation inachevée. Il aurait fallu ici un goût plus raffiné, une haleine plus longue et un don supérieur de la construction artistique et de l'expression. Nous voyons apparaître encore une fois ces médiocrités qui déforment si souvent les oeuvres traitant du grotesque, de la caricature ou du paradoxe.

La traduction de Christophe Piekarski ne comporte qu'une partie des dialogues de l'original italien. Le traducteur suit beaucoup plus fidèlement l'original pour le *Héros terrible* (1652) que

pour le *Supplément*¹ (1665). Certains dialogues ont été omis, peut-être à cause du genre d'aventures du héros (par ex. I 5 ou I 45). Piekarski ne localisait qu'exceptionnellement certains détails (cf. B 25 et I 32, S 15 et II 26). Il a entièrement laissé de côté la plupart des passages ou allusions touchant la civilisation italienne (la poésie, le théâtre, l'art), qui ne trouvaient sans doute pas d'écho en Pologne. A peu d'exceptions près, les fréquentes citations des poètes italiens, eurent le même sort. Par contre, Piekarski a introduit de nombreuses citations latines, là où il n'y en avait point dans l'original (cf. par ex. B 24 et I 31, B 34 et I 55, S 1 et II 28, S 20 et II 2). D'où l'on pourrait conclure que la traduction du *Héros* est une preuve de plus que, lors de leur séjour en Italie, tout en approfondissant réellement leur culture humaniste, les Polonais ne prenaient que très peu connaissance de la littérature italienne.

A la première page du *Héros* de 1695 nous lisons »qu'il a été traduit de l'italien en latin, puis du latin en polonais«. Information fautive certainement. On ne connaît aucune traduction latine du *Capitaine* et toute une suite de passages prouve la transcription directe du texte italien. Il ne s'agit pas seulement d'italianismes évidents, comme par ex. tyr (tiro = tir), sentinella (sentinelle) ou Korterranna, mais d'expressions entières, comme »bacia le gentilissime mani di vostra signoria« (B 16, transcrit littéralement de I 21). Piekarski connaissait très bien la langue de l'original et certaines expressions italiennes lui venaient tout naturellement, sans que nous trouvions une forme correspondante chez Andreini: ainsi *becco cornuto* (B 41) *con tanto di naso* (S 15). Parfois, il fait preuve d'une trivialité qui surpasse le modèle italien (S 7, S 15), d'autres fois la plastique de son verbe est meilleure que

¹ Voici quelle est la relation entre les divers dialogues de la traduction et de l'original. (Les chiffres arabes indiquent les dialogues, les chiffres romains I et II partie du *Capitaine* italien, les lettres B et S — le *Héros* polonais ou le *Supplément* ultérieur). B 1-4 = I 1-4, B 4-7 = I 6-8, B 8-9 = I 10-11, B 10-12 = I 13-15, B 13-14 = I 17-18, B 15 = II 21, B 16-18 = I 21-3, B 19-20 = I 36-7, B 21 = II 27, B 22-3 = I 28-9, B 24-5 = I 31-2, B 26 = I 35, B 27 = I 37, B 28-31 = I 40-43, B 32 = I 48, B 33 = I 50, B 34-5 = I 55-6, B 36 = I 59, B 37-9 = I 62-4, B 40 = II 1, B 41 = I 57, — S 1 = II 28, S 2 = II 10, S 3 = II 23, S 4 = II 17, S 5 = II 20, S 6 = II 7, S 7 = I 52, S 9 = II 22, S 10 = II 29, S 11 = II 30, S 12 = II 6, S 15 = II 26, S 20 = II 2, S 21 = II 3.

celle d'Andreini, ainsi lorsqu'il fait dire au capitaine: »je ferai coudre à mon vêtement de tous les jours mille huit cents étoiles en place de boutons« ou lorsqu'il s'arrête pour passer la nuit parmi les planètes et les étoiles »dans une hôtellerie, sous la queue d'une comète« (B 34).

Dans le *Supplément*, l'auteur, sans doute plus sûr de lui à mesure qu'il avance en âge, se permet plus d'indépendance. Il introduit dans les dialogues de longs exposés: sur le droit (S 5), sur la vieillesse (S 16), sur les ridicules des hommes célèbres (S 16), sur Corinthe (S 17), sur les Turcs, les Arabes et les Sarrasins (S 19). Le point de départ du livre, le théâtre, s'en trouve ainsi de plus en plus effacé.

La transformation fut cependant bien plus profonde. Le capitaine italien se moquait de l'Olympe classique — non seulement de l'antique; il raillait constamment ses habitants. Certaines de ses répliques font supposer qu'il devait faire partie de la société des »libertins«, qu'Andreini fréquentait non seulement en Italie mais encore en France, où il venait souvent avec sa troupe. Si les mots »sommò e vero Giove, ch'è Iddio« (II 21) semblent sonner à la chrétienne, par contre l'expression *quella canaglia* (I 38) s'adressant aux maîtres de l'Olympe, est empruntée au vocabulaire trivial du soldat. Certains fragments, tels le récit du combat avec le maître de la foudre, sont équivoques; d'autre part l'allusion faite au problème du libre arbitre et de la faute de l'homme par rapport à l'omniscience de Jupiter (I 39) nous découvre des questions délicates et bien éloignées des soucis ordinaires des masques de la comédie *dell'arte*.

Le »Héros« polonais par contre, parle souvent une langue tout à fait différente. Délaissant le modèle italien, de ses propres ressources, il débite des phrases combien éloignées des fantastiques fanfaronades du capitaine Spavento: »Bien que le monde me loue et avec raison, il faut cependant dire la vérité. A savoir: par la brièveté de notre vie, nous sommes une chose infime; nous pouvons peu; nous n'arrivons à faire que peu; nous possédons peu; si peu, que si les dieux ne nous donnaient pas ce que nous devons leur offrir, nous ne pourrions sans doute le leur offrir...« (S 18). Autre part, il rappelle que: »Si nous ne sommes pas prêts aujourd'hui à quitter ce monde, comment pouvons nous promettre de l'être le lendemain?... Demain est suspect, incertain...

Heureux celui qui, portant toujours la mort dans son sac, se prépare au passage dans l'au-delà» (S 20). Enfin, il enseigne que: »tous les attraits de ce monde n'ont aucune valeur, mais on peut trouver un autre but de félicité, qui est de servir, aimer et se fier à Jupiter le Très-Haut» (S 12).

Les cinquante ans qui séparent le *Supplément* de l'appatition de l'original n'ont pas été sans influence sur cette transformation. L'aventurier qui s'escrimait en paroles avec inadvertance, a mis l'habit de pénitent; oubliant ses plaisanteries d'autrefois avec la mort, il prêcha la préparation pleine d'humilité à sa venue. L'Olympe antique n'est resté qu'en apparence; le sentiment à l'égard des soi-disant habitants de cet Olympe a subi un changement complet.

Le livre d'Andreini arriva en Pologne non pas en qualité de roman mais comme l'un des rares échos, bien qu'indirects, de la comédie *dell'arte*. La scène de théâtre qui avait été son point de départ, se transforma lentement en chaire.

-
22. CIECHANOWSKA Z. (Mlle): »Pan Tadeusz« w językach zachodnio-europejskich. Uwagi o metodzie oceny przekładów. (*«Pan Tadeusz» traduit en langues occidentales. Considérations sur les méthodes de juger de la valeur des traductions*). Séance du 21 septembre 1936

Le but du travail résumé consiste d'une part à étudier les traductions de »Pan Tadeusz« en langues occidentales, et de l'autre à examiner les méthodes de l'analyse et de l'appréciation des traductions en général, pour trouver une qui serait la plus exacte et la plus précise.

L'auteur commence par examiner les difficultés auxquelles se heurtent presque tous les traducteurs du chef-d'oeuvre de Mickiewicz, et qui s'opposent également à sa diffusion à l'étranger. Il faut chercher les causes principales de ces difficultés dans le régionalisme, dans l'ambiance mentale particulière, dans la façon de se servir des éléments de la langue en vue d'atteindre des buts artistiques, variant d'une époque à l'autre.

L'auteur présente ensuite la bibliographie des traductions de »Pan Tadeusz«, et y ajoute de nouveaux détails.

Dans la première partie de son travail il nous entretient du problème des rapports entre l'oeuvre originale et la traduction, tel qu'il se pose au point de vue des différentes théories de l'esthétique; nous y trouvons aussi un examen critique des méthodes employées dans quelques monographies consacrées aux traductions, surtout dans celle de Tarnawski sur les traductions polonaises de Shakespeare (Cracovie 1914) et dans la monographie de Borowy sur les traductions de M. Boy-Żeleński (Varsovie 1922).

L'auteur expose ensuite les principes fondamentaux et les procédés techniques appliqués dans sa méthode d'analyser les traductions. Abstraction faite des détails, elle s'inspire des principes suivants: 1) Le texte original, et non la traduction, est le point de départ de l'analyse. Il importe avant tout de s'en tenir au texte. Tous les détails intéressant la personne du traducteur, sa manière d'envisager l'oeuvre du poète, son propre travail, les conditions dans lesquelles a été faite la traduction, ne doivent être pris en considération qu'à titre de renseignements complémentaires. L'analyse des rapports entre le style de la traduction, dans l'acception large du terme, et les tendances générales de l'époque, ainsi que l'examen du rôle échéant aux traductions dans la propagation de l'oeuvre originale à l'étranger, n'entrent pas dans le cadre de notre sujet. Il s'agit donc d'un type d'étude purement formel. 2) On commence par extraire du texte original une quantité de fragments, dont chacun est caractérisé par une autre facture poétique et forme une unité fermée en elle-même. 3) Il faut examiner méthodiquement ensuite les fragments choisis dont on étudie le ton général, le coloris et les détails de la facture. 4) Il importe de comparer les parties ainsi analysées avec les parties correspondantes du texte de la traduction. 5) La traduction entière doit être relue. 6) On arrive ainsi à la caractériser et à porter un jugement sur sa valeur, jugement qui tient compte surtout de la diversité des moyens techniques dont dispose le traducteur.

L'auteur ne rompt donc pas avec la stylistique traditionnelle, mais essaie de jeter les bases d'un système original, conforme aux nouveaux courants dans la science de la littérature, et capable d'élucider une question spéciale, souvent négligée par la plupart des théoriciens. Cette tentative porte l'empreinte des tendances structurales et synthétiques.

La seconde partie du travail est consacrée à l'examen détaillé de plusieurs traductions de »Pan Tadeusz«. Il s'agit des traductions françaises d'Ostrowski et Haag, de Przędziecki (Charles de Noire-Isle), de Gasztowtt et de Cazin; des traductions italiennes de Boito et de Mme Garosci; de celle de Medina en espagnol; des traductions allemandes de Spazier, de Weiß, de Lipiner et de Wukadinović; des traductions de Mlle Biggs et de Noyes en anglais; enfin de celles de Jensen et de Mme Wester en suédois. Au nombre de 15, toutes ces traductions en 6 langues, composées dans le courant d'un siècle (1836 à 1936), présentent une grande variété, aussi bien en ce qui concerne le style en général, que la manière d'employer les moyens artistiques. On parvient à découvrir des filiations et des influences réciproques entre les traductions mêmes. La valeur de ces différentes traductions est évidemment très différente. Les meilleurs sont les traductions composées par de vrais poètes, tels que Lipiner, Wukadinović et Cazin. L'auteur caractérise le style individuel de chacun de ces traducteurs en analysant son oeuvre, essaie de comparer et de classer toutes les traductions et aboutit à la conclusion qu'une version dont la perfection pourrait se mesurer avec celle de l'original polonais, n'existe pas jusqu'à présent.

L'auteur ne tient pas compte des traductions en langues slaves, et cela pour deux raisons: 1^o), ces traductions en langues faisant partie du même groupe linguistique que le polonais, devraient devenir l'objet d'une analyse spéciale et constituer un ensemble à part dans l'histoire de la littérature; 2^o), M^r Gołabek a étudié en 1924 les traductions slaves de »Pan Tadeusz«, quoiqu'il se fût placé à un point de vue différent.

Le travail résumé est le premier essai d'étudier toutes les traductions du chef-d'oeuvre de Mickiewicz, parues en langues occidentales. Limité pour le moment à l'étude des textes, il pourra servir à l'avenir à des recherches s'étendant à un autre domaine. Peut-être pourrait-il devenir le point de départ d'études sur le succès dont l'oeuvre de Mickiewicz jouit à l'étranger, comme il pourrait servir à tirer du style des traductions, des conclusions sur les tendances générales, particulières à l'époque.

23. DĄBROWSKI J.: **O dacie zajęcia Krakowa przez Łokietka. (*Über das Datum der Einnahme Krakaus durch Łokietek*)**. Séance du 21 décembre 1936

Die Chronologie der Einnahme Krakaus durch Łokietek im J. 1306, die seinerzeit von Wl. Abraham (Sprawa Muskaty) festgelegt worden war, wurde letztens einer Revision von Br. Włodarski und Adam Kłodziński unterzogen, indem sie, in Anlehnung an das Dokument Łokieteks, herausgegeben in Krakau, und veröffentlicht in Riedls Cod. dipl. Brand. A. XX Nr. 25 mit dem Datum 10. Januar 1305, das Datum der Einnahme Krakaus in den Anfang des Jahres 1305 verschoben. Trotz den von Abraham erhobenen Zweifeln, der (in Org. Kośc. łac. na Rusi) auf dieses bei Riedl nicht nach dem Original, sondern als Abdruck aus Beckmann herausgegebene Dokument hingewiesen hatte, unterzogen sie es jedoch keiner näheren Untersuchung. Die kritische Analyse dieses Dokuments, insbesondere seiner Zeugen, beweist, daß es nicht vor dem J. 1312 herausgegeben werden konnte. Dies bestätigt der Text dieses Dokuments (das Original ist verloren gegangen) im Transumpt aus dem J. 1504, das sich im Staatsarchiv zu Berlin (Lebus 1504) befindet, nach welchem es Beckmann, jedoch mit einem falschen Datum, herausgab; das Dokument Łokieteks trägt in ihm das Datum 10. Januar 1313. Mit diesem werden die Schlüsse Włodarskis und Kłodzińskis zunichte, so daß wir bei der von Abraham festgesetzten Chronologie der Einnahme Krakaus bleiben müssen.

24. EKIELSKI J. et ŚWISZCZOWSKI S.: **Krakowski kościół św. Andrzeja w dobie romańskiej. (*Eglise de St. André à Cracovie à l'époque romane*)**. Séance du 22 octobre 1936

Paraître dans Prace Komisji historii sztuki vol. VII, Kraków 1937.

25. ESTREICHER K. et PAGACZEWSKI J.: **Czy Jan Maria Padovano był w Rzymie?. (*Jean Marie Padovano a-t-il été à Rome?*)**. Séance du 10 décembre 1936

Paraître dans Rocznik Krakowski, vol. XXVIII, Kraków 1937.

26. GLIXELLI S.: **Neagoie Basarab jako pisarz.** (*Neagoie Basarab* *ecrivain*). Séance du 14 décembre 1936

Neagoie Basarab, prince de Valachie (1512—21) figure dans l'histoire comme souverain intelligent, généreux fondateur d'églises, entre autres à Argeș, où il fut enseveli. On lui attribue aussi le traité de morale, écrit pour son fils Théodose: *Invățăturile bunului și credinciosului Domn al Țării-Românești, Neagoie Basarab voevod, către fiul său Teodosie voevod.*

Cet important traité en prose renferme, dans la première partie, des instructions d'ordre moral pour le futur souverain; dans la seconde, des instructions détaillées sur: l'hommage dû aux images saintes, l'amour de Dieu, la manière de traiter les boyards et les serviteurs, la façon de se tenir à table, de recevoir les ambassadeurs et de faire la guerre, de rendre la justice, de donner l'aumône, et d'autres préceptes et digressions.

L'oeuvre s'appuie avant tout sur la Bible, puis sur d'autres sources, telles que: le Panégyrique de Constantin et d'Hélène, le roman de Barlaam et Josaphat, le Physiologue, *Κατάνοσις* du moine Siméon, etc... Ainsi qu'on l'a remarqué avec raison, le traité forme une mosaïque de textes divers, sans être toutefois la traduction ou le remaniement de quelque oeuvre plus ancienne. Pour la sagesse de ses instructions et eu égard à sa situation de gouvernant, l'auteur fut appelé le Marc Aurèle de la Valachie.

Il est certain que le texte primitif de l'oeuvre n'est pas roumain, mais vieux-slave. L'original slave fut traduit plus tard en roumain; cette traduction, conservée dans plusieurs manuscrits, ne fut éditée qu'en 1843. Par contre, la traduction grecque est restée inédite. On a discuté laquelle de ces trois versions est la plus ancienne: B. P. Hasdeu prétend que c'est la roumaine, Xenopol, la grecque. Mais l'ancienneté du texte vieux-slave n'est plus mise en doute, depuis que Moses Gaster l'eut établie en 1883.

Le problème de l'auteur est plus difficile à résoudre et prête plus à discussion, bien que tous les manuscrits de l'oeuvre en rendent témoignage. I. Bogdan et N. Iorga, puis St. Romansky, auteur de la plus grande monographie, publiée en 1908, considèrent le prince comme étant l'auteur du traité. Mais, à la même époque, d'après une analyse précise du texte, D. Russo a émis l'opinion contraire et estime que l'oeuvre est apocryphe, l'auteur

serait un moine, admirateur du prince, et qui l'aurait écrite après la mort de celui-ci.

Cette thèse ne fut pas communément acceptée. Ni S. Pușcariu, ni A. Procopovici, auteurs d'études, parmi les plus approfondies, sur l'ancienne littérature romaine, ne mettent en doute que le prince soit le véritable auteur. Le prof. Iorga se fit le défenseur passionné du prince et sa polémique avec le prof. Russo fut assez longue. Cependant, la thèse de l'éminent byzantiniste est digne de la plus grande attention. En tout cas, la collaboration du moine paraît tout à fait certaine. Le traité contient tant de sagesse livresque, de sagesse monacale, tant de textes et de citations laborieusement compilés qu'il ne semble pas être uniquement l'oeuvre de la sagesse et de l'expérience du prince. Il n'y a cependant point de raisons suffisantes pour nier que l'oeuvre fut composée d'après ses indications.

En troisième lieu se place le problème du texte roumain de cette oeuvre. Il a été conservé dans sept manuscrits, dont le plus ancien, de 1654, a disparu. C'est justement ce manuscrit qui avait été la base de l'édition imprimée en cyrillique, de 1843. De plus, en 1865, B. P. Hasdeu avait édité, d'après ce manuscrit, un des chapitres de l'oeuvre, celui sur la manière de se tenir à table.

Aucun autre manuscrit, en dehors de celui qui a disparu, ne fut étudié; on considérait l'édition de 1843 comme suffisante, sinon parfaite. Et pourtant, lorsqu'on compare le chapitre sur la manière de se tenir à table de l'édition de 1843 et de celle de Hasdeu avec les manuscrits non étudiés, on s'aperçoit que l'édition de 1843 — laquelle était la base des études faites jusqu'ici — contient un grand nombre de modifications introduites par l'éditeur. Par contre, les manuscrits conservés sont en général d'accord avec l'édition partielle de Hasdeu, ce qui prouve qu'ils sont également proches du manuscrit perdu, le plus ancien. C'est pourquoi le meilleur des manuscrits conservés et non point l'édition de 1843 doit être pris pour base d'une édition critique.

Une telle édition, contenant les variantes de tous les manuscrits, semble être un postulat urgent, car le texte a une grande importance au point de vue linguistique; l'édition de 1843 remplace souvent les mots et les constructions syntaxiques rares et archaïques par d'autres plus compréhensibles. C'est ce qui arriva au mot *izvrăți*, remplacé par *răzvrăți* «renverser». Ce mot était in-

connu aux dictionnaires roumains, lorsque je l'ai rencontré. Il n'a cependant pas échappé à l'attention des rédacteurs du Dictionnaire, édité par l'Académie Roumaine, mais leurs deux exemples sont moins anciens que l'exemple trouvé dans le texte en question.

Le texte mérite aussi d'être examiné pour sa valeur littéraire. Il est écrit dans la belle langue du début du XVII^e siècle, c'est à dire de l'époque encore pauvre en oeuvres littéraires. Il faudrait étudier, avec plus de précision qu'on ne l'a fait jusqu'ici, le style et faire ressortir son originalité. Il est riche en comparaisons et — même si l'on remarquait divers emprunts dans ce sens, — leur choix ne pourrait témoigner qu'en faveur de l'écrivain. Pour le prouver, je ne citerai que deux comparaisons: »Cuvîtul este ca vîntul, dacă iese din gură nici într'un chip nu-l mai poti opri, și măcar te-ai căi și zioa și noaptea, nimic nu vei folosi«. Ou bien »Inima omului este ca sticla, care, dacă se sparge, nu o mai poți cîrpi«.

Je désire continuer les recherches dans ce sens et parvenir à donner une édition critique d'un texte qui est un monument littéraire de grande importance. Jusqu'ici l'on s'est trop uniquement occupé de savoir si Neagoe Basarab est le véritable auteur de l'oeuvre.

-
27. HIRSCHBERG J. W.: *Żydowskie i chrześcijańskie nauki w Arabii przed islamem (przyczynek do dziejów powstania islamu). (Les sciences juives et chrétiennes en Arabie avant l'islamisme [addition à l'histoire de l'islamisme])*. Séance du 8 décembre 1936

Une grande partie de la littérature scientifique arabiste est consacrée à l'histoire du Coran et de l'islamisme. On n'y trouve cependant point d'étude complète de la question suivante: le problème des emprunts aux légendes bibliques et aux croyances monothéistes faits par les Arabes d'avant l'islamisme — et la relation qui s'établit entre ces emprunts et le Coran. Bien que la critique scientifique ait depuis longtemps déjà délaissé le dogme musulman de l'origine céleste du Coran, bien des savants considèrent encore aujourd'hui l'apparition et l'activité de Mohammed comme un phénomène historique n'ayant rien de commun avec la civilisation et l'histoire des Arabes. C'est là l'influence incon-

sciente des archéologues arabes, qui, fixant leur attention sur la culture des Bédouins, considèrent ceux-ci comme les seuls représentants des Arabes. Ce qui fait que l'on a sous-estimé la valeur historique de la poésie des habitants des oasis arabes, appelées *hadari*. Aussi, toutes les fois que l'on remarque une ressemblance entre les récits du Coran et ceux d'un poète, les savants ne sont-ils que trop enclins à donner la primauté à Mohammed.

C'est à cette attitude négative que nous sommes redevables du fait que, par exemple, les oeuvres d'Umajje ibn Abi ṣ-Ṣalt, le plus intéressant d'entre les poètes-habitants des oasis, bien qu'éditées et traduites en langue européenne il y a vingt-cinq ans, n'ont pas encore été étudiées scientifiquement et que l'on n'a point estimé en quoi consiste leur importance pour l'histoire de l'islamisme. Cependant des recherches détaillées et des comparaisons ont prouvé que la poésie d'Umajja renferme beaucoup de récits bibliques, tout à fait indépendants de Mohammed. L'on peut dire la même chose des poésies des autres poètes.

Les récits bibliques étaient répandus dans un centre non bédouin. Dans les villes et les oasis arabes vivaient encore les anciennes traditions de l'Arabie méridionale; l'influence des cultures chrétienne et juive s'y faisait sentir, marquant la vie des *hadari*. Les Arabes sédentaires constituaient un élément propre à subir les influences étrangères, tandis que les Bédouins ont conservé de tout temps l'esprit et la mentalité qui leur étaient propres. Ainsi donc, un esprit tout différent de celui des Bédouins se développe dans les villes et les oasis. Sur ce terrain croît la silhouette historique de Mohammed, d'Umajja, de Zaid b. 'Amr et d'autres, appelés *hanif*.

Les villes fournissent les premiers savants «en écriture», les théologues et les philologues. Les poésies des *hadari* prouvent que Mohammed n'était pas le seul Arabe, qui ait quelques connaissances sur la religion juive ou chrétienne. D'autres Arabes sentant la vocation de prophète, possédèrent cette science; les poètes sédentaires introduisent même souvent dans leurs oeuvres des motifs puisés à ces religions.

Les poèmes, ayant ce caractère, ne sont naturellement pas tous authentiques et ne proviennent pas tous du temps qui précéda l'islamisme. Souvent l'influence du Coran n'est que trop visible. En d'autres cas, par contre, il est difficile de dire quelle

version est la première et la plus ancienne: le récit du Coran ou le poème. Il arrive aussi que, bien qu'ayant tous les traits d'une oeuvre ultérieure, le poème soit tout à fait indépendant du Coran. La question des *qiṣaṣ al-'anbiā* »les légendes des prophètes« ne se présente pas autrement. Les contours les plus sérieux de ces légendes appartiennent à la génération des élèves et compagnons de Mohammed. Le sujet de ces récits avec les fréquentes digressions du Coran indique que leurs auteurs puisaient directement aux sources juives ou chrétiennes.

Parcourrons les sujets traités dans les poésies des *ḥadārī*.

Nous trouvons chez Umajja et 'Adi b. Zaid le récit de la création du monde. D'après lui, Dieu a créé la terre à la ressemblance des pra-modèles séculaires situés dans le ciel. Nous trouvons de telles conceptions chez les Babyloniens et les rencontrons souvent dans l'agade. Umajja a intercallé dans son récit toute une série de détails qu'on ne pourrait comprendre sans connaître la fable judéo-chrétienne à ce sujet. 'Adi b. Zaid suit la Bible.

Les descriptions d'Umajja des sept cieux, du trône de l'Eternel, des anges, sont très curieuses. Le poète revient plusieurs fois à ce thème. Ici aussi nous remarquons une suite de poèmes qui dépendent clairement de la Bible. Leur authenticité est indubitable. Le mythe de la lune mérite une attention particulière; il rappelle d'une manière frappante les légendes juives.

Trois poèmes sur la déchéance d'Adam et d'Eve se sont conservés. L'un est d'Umajja, les deux autres seraient de 'Adi b. Zaid. L'un des poèmes attribués à 'Adi b. Zaid montre cependant sa dépendance du Coran. Là aussi l'influence des légendes est évidente.

An-Nābiga et al-'A'ṣā mentionnent brièvement les préparatifs de Noé à la construction de l'arche. 'Adi b. Zaid prête également peu d'attention à cette question. Par contre, chez Umajja nous trouvons de longues descriptions. Noé et sa famille se réfugient dans l'arche pour se préserver des vagues écumantes. L'arche se meut sur l'eau comme un radeau. Après sept jours de déluge Noé envoie une colombe repérer le terrain; comme récompense elle reçoit un collier. L'arche s'arrête sur le mont Ġūdi. Dans ce récit, Umajja cite certains détails que nous ne connaissions, jusque là, que d'après la description babylonienne du déluge, d'autres se trouvent aussi dans l'agade. Le passage sur

Loth, qui se trouve dans les poésies d'Umajja est d'origine ultérieure. Le poème d'Umajja sur l'offrande d'Isaac est petit (13 vers). En comparaison avec le Coran il accuse de sérieuses diversions. Le sujet en est très intéressant et prouve que l'auteur avait une étonnante connaissance de l'agade juive. Nous avons encore quelques vers consacrés à Abraham. As-Samau'al et Waraqa en font mention également.

Nous ne trouvons que peu d'allusions à Jacob, Joseph, au Pharaon et à Moïse. La sermon de Moïse, prononcé devant le Pharaon (Umajja 3213-20), provient très vraisemblablement d'une époque ultérieure; il ne montre aucune dépendance du Coran. En quelques vers seulement Umajja parle du séjour dans le désert. Al-'A'sā mentionne la manne et les caillès. As-Samau'al raconte l'apparition sur le Sinaïe.

Le roi David est une célébrité connue chez les anciens Arabes. Al-'A'sā mentionne plusieurs fois Salomon, l'influence du Coran est y évidente.

Dans la poésie en vieil-arabe nous ne trouvons que très peu de réminiscences du Nouveau Testament. La critique ne juge pas authentique le poème d'Umajja sur la très Sainte Vierge Marie et Jésus. A part cela nous avons encore quelques poèmes de 'Adī b. Zaid. Nous trouvons beaucoup plus de récits chrétiens dans la littérature légendaire ultérieure des Arabes.

Et voilà tout ce qui est resté des légendes bibliques dans l'ancienne poésie. La critique scientifique dispose déjà de méthodes qui lui permettent d'établir avec une certaine vraisemblance l'authenticité de ces récits. Dans une grande majorité de cas les recherches y ont donné un résultat positif. Par contre, la question de l'authenticité des notes sur les croyances religieuses, que l'on trouve dans les poèmes, est plus difficile à résoudre. Les critères fixés par la science sont insuffisants, car il s'agit ici de croyances et d'opinions répandues dans tout le monde civilisé d'alors. La ressemblance avec les récits de Mohammed nous pousse à une grande méfiance; d'autre part elle nous oblige à supposer qu'aussi bien le prophète d'islam que les poètes arabes puisaient la matière à leur inspiration à la même source. Cette source c'était les doctrines des deux confessions monothéistes de la péninsule arabe. Leur influence est visible dans les vieilles inscriptions, découvertes à Jemène, ainsi que dans le nom que l'on donnait

à la Divinité en Arabie. Il est indubitable que Raḥmān n'est pas d'origine arabe.

Les légendes eschatologiques occupent le plus de place parmi les croyances monothéistes. Les problèmes de la vie d'outre-tombe, du jour du jugement dernier, du paradis et de l'enfer constituent l'axe des intérêts de ces Arabes, qui, cherchant le Dieu, ont cessé de croire aux dieux anciens. Nous le voyons aussi bien chez Mohammed que chez Umajja, Waraqa, an-Nābīga al-Ġa'dī, Zuhair, Lebid, 'Abīd b. al-Abrāṣ et d'autres. A vrai dire l'authenticité de beaucoup de ces poèmes, est fort douteuse, quoique il en reste une partie qui nous permet de faire des certaines conclusions sur les influences étrangères sur l'Arabie avant l'islamisme.

Nous avons rappelé déjà plusieurs fois, que les fragments de récits bibliques chez les anciens poètes arabes montrent par endroits une ressemblance vraiment étonnante avec les fables judéo-chrétiennes dans l'histoire biblique. Il arrive parfois qu'il soit impossible de comprendre la suite des pensées du poète si l'on ne connaît l'agade. Aussi la majeure partie du travail référé ici est consacrée à présenter les correspondances de l'agade judéo-chrétienne avec les poèmes. Il n'a pas été toujours possible d'établir directement la source à laquelle les Arabes puisaient leurs connaissances. En général, il est difficile de définir d'une manière concrète, par quelles voies les agades sont parvenues aux Arabes, d'où Mohammed et ses contemporains les ont puisées. Il n'est point exclus qu'en plus d'un cas l'agade et la poésie arabe aient profité de la même source: c'est à dire des anciennes traditions babyloniennes ou des fables persanes. Mais dans la plupart des cas, la connaissance des légendes juives et chrétiennes chez les Arabes ne prête à aucun doute.

L'analyse détaillée des sources montre donc l'influence du judaïsme et du christianisme sur l'esprit des représentants les plus éminents des *ḥadārī* à la fin du VI^e et au début du VII^e siècle de notre ère.

Parmi les nombreux facteurs, qui ont concouru à la victoire de l'islamisme en Arabie, un fait a joué un grand rôle: Mohammed trouva le terrain préparé par la propagande chrétienne et juive, d'une part; d'autre part, la jeune religion absorba et adapta à ses besoins les enseignements qui étaient la propriété de ses deux soeurs aînées.

28. KLINGER W.: **Psilogłowcy w tradycji starożytnej i nowożytnej.** (*Hundsköpfige Gestalten in der antiken und neuzeitlichen Überlieferung*). Séance du 9 novembre 1936

Die Bedeutung des Wortes »hundsköpfig« (Kynokephalos) in den alten Literaturen erwägend, stellt der Verfasser fest, daß diese verschieden war. Manchmal bedeutete es z. B. eine gewisse Affengattung. Wenn man z. B. nach Älian (De nat. anim. VI 10) zur Zeit der Ptolemäer in Ägypten die »Hundsköpfigen« Buchstaben lesen, Tänze, wohl auch das Leier- und Flötenspiel lehrte, die mit diesen Künsten Geld für ihre Herren erwarben, so handelt es sich hier selbstverständlich um Affen, die auch in unserer Zeit in obiger Rolle wohl bekannt sind. Unter diesem Namen verstehen den Affen auch Aristoteles, wie es sich aus der von ihm angegebenen Beschreibung (H. A. II 8) ergibt, Plato, der den Kynocephalos neben dem Schweine erwähnt (Theaet. 161 C.), Diodor von Sizilien, der über ihn in dem von Schlangen und anderen Tieren handelnden Abschnitt spricht (I 33), Plinius der Ältere, der ihn neben dem Ibis und dem Habicht (N. H. VIII 216) erwähnt, u. s. w. Wenn also die Mehrzahl der sich auf die »Hundsköpfigen« beziehenden Zeugnisse von ihnen wie von Affen spricht, d. h. Tieren, so stellt dagegen die übriggebliebene Minderheit sie als ein Märchenvolk dar, das die geheimnisvollen Grenzen der Welt — den entlegensten Süden und Osten — bewohnt. Über die südlichen hundsköpfigen Gestalten spricht Äschylos in dem bei Strabo (Geograph. VII 3, 6) erhaltenen Fragment des »Erlösten Prometheus« wie auch der Vater der Geschichte Herodot (IV 191), der wahrscheinlich aus Äschylos schöpft: jedenfalls gibt der Umstand zum Nachdenken Anlaß, daß der Tragiker neben den »Hundsköpfigen« auch Menschen ohne Kopf (akephaloi), der Geschichtsschreiber — Menschen mit den Augen auf der Brust (sternophthalmoi) erwähnt, was auf dasselbe hinauskommt; denn diese Menschen haben die Augen nur deshalb auf der Brust, weil sie des Kopfes entbehren. Nähere Einzelheiten besitzen wir nur über die östlichen »hundsköpfigen Gestalten«, dank der Beschreibung Indiens von Ktesias, aus der uns durch Photios (Bibliotheca LXXII c. 20) ein Auszug erhalten blieb. Es soll ein Negervolk sein, das mit den Indern in Handelsbeziehungen steht und ihrem König Tribut zahlt. Der menschlichen Sprache beraubt und wie Hunde heulend, beschäf-

tigt es sich angeblich mit Jagd und Viehzucht, besitzt viel Edelsteine und Edelmetalle, Silber und Gold, ist sehr gerecht und lebt glücklich 170, ja sogar 200 Jahre. — Diese Angabe, die von den aus Ktesias schöpfenden Autoren, wie Aulus Gellius (Noct. attic. IX 49), Älian (n. a. III 46) u. s. w., mehr oder weniger genau wiederholt wird, betrachtet der Autor nicht als die ursprüngliche Gestaltung der Sage von hundsköpfigen Gestalten, sondern sieht in ihr deutliche Spuren einer Idealisierung, die nach einer fertigen, festgesetzten Schablone durchgeführt wurde. Diese Schablone wurde, der Meinung des Autors nach, durch zahlreiche Sagen geliefert von Völkern, die die Grenzen der Welt bewohnen, und die ständig als reich und glücklich, gerecht und langlebig dargestellt werden. Als solche galten z. B. im Süden die Äthiopier, im Westen dagegen die Bewohner von Tartessos (Spanien), über welche Herodot (III 17—24, I 163, cf. Sil. Ital. III 308 ff) so viel zu berichten weiß, und im Osten endlich die Inder, die auch Ktesias an einer anderen Stelle des erwähnten Werkes beschreibt (bei Photios l. l. c. c. 12, 14, außerdem das von C. Müller, Paris: Didot 1858, S. 84, angeführte Fragment).

Nach Indien versetzt, das als die äußerste Ostgrenze der Welt galt, wurden die hundsköpfigen Gestalten mit den Indern identifiziert und erhielten dieselben Eigenschaften und Merkmale wie jene: Reichtum, Gerechtigkeitssinn, Langlebigkeit u. s. w. Der Meinung des Verfassers nach, verhüllte diese spätere und sekundäre Idealisierung das ursprüngliche, gar nicht so klare Bild der Hundsköpfigen. Zum Glück hat sich die Spur dieser ursprünglichen Vorstellung bei Aristophanes in einem Passus der *Ritter* erhalten, der bisher verkehrt gedeutet wurde. Während des Wortstreites zwischen dem Demagogen Kleon und dem Anführer der Opposition, dem »Wursthändler« (*ἀλλαντοπόωλης*), sagt der letztere dem ersteren, der seiner Macht vertraut (V. 409—10), seinen eigenen Sieg voraus: nicht umsonst habe man ihn mit schmutzigen Brotrinden genährt, bis er zu solchen Dimensionen herangewachsen sei (V. 411—4). Es folgt die Replik Kleons (V. 415): »Mit Brotrinden, wie einen Hund? Oh, Niederträchtiger! wie wirst du, dich vom Hundefraß nährend, mit dem Hundsköpfigen kämpfen? (*ἀπομαγαδάλιας, ὡς περ κύων; ὃ παυπονηρέ, πῶς οὖν | κυνὸς βορὰν σιτούμεος μαχεῖ σὺ κυνοκεφάλῳ*). Über die Frage nachdenkend, was der angeführte Passus denn eigentlich bedeute, verwirft der Verfasser

der Reihe nach alle bisher vorgeschlagenen Erklärungen. Es gefällt ihm nicht die durch ein neugriechisches Märchen von hundsköpfigen Menschenfressern angeführte Erklärung Th. Zielińskis, derzufolge der oben erwähnte »Hundefraß« Menschenleichen bedeutet, denn der rätselhafte »Hundefraß« ist in der vorhergehenden Verszeile als die zum Abwischen der Hände benutzten schmutzigen Brotrinden erklärt, und es ist, der Ansicht des Autors nach, keine richtige Methode, eine Bedeutung, die durch den nächsten Kontext empfohlen ist, zugunsten einer Bedeutung aufzugeben, die einem späteren Märchen entnommen ist. Seiner Ansicht nach, gibt auch keine der beiden oben aufgestellten Bedeutungen des Wortes »hundsköpfig« einen befriedigenden Sinn. Man kann diesem Ausdruck die Bedeutung »Affe« nicht unterlegen, wie es der neueste holländische Herausgeber J. van Leeuwen tun will, denn der sich seiner Macht und Kraft bewußte Kleon könnte doch sich selbst einen Affen nicht nennen. Man kann auch die zweite der bereits aufgestellten Bedeutungen (Repräsentant eines gerechten Volkes vom äußersten Ende der Welt) in diesen Ausdruck nicht hineinzwängen, denn Kleon ist, wie es jeder Leser des Aristophanes weiß, gar kein Frömmel und prahlt eher mit seiner Verdorbenheit und Niederträchtigkeit, als mit seiner Tugend. Der Verfasser nimmt daher an, daß außer den aufgezählten Bedeutungen des Ausdrucks »Hundskopf« noch eine andere existieren mußte, und versucht eine solche zu finden, die einen guten Sinn geben und mit dem näheren und weiteren Kontexte im Einklang stehen würde. Diesen Bedingungen entspricht, seiner Meinung nach, die Bedeutung (hundsköpfiger) »Riese« oder »Riesenmensch«, die in dem uns interessierenden Satz einen sehr effektvollen Kontrast bildet (»wieso wirst du, Hundefraß verzehrend, mit dem Riesen kämpfen?«), ihre Begründung dagegen darin findet, daß Kleon bei Aristophanes als ein märchenhaftes Ungeheuer dargestellt ist, und an einer Stelle (V. 509—11) mit dem mythischen Typhon verglichen wird, an einer anderen wieder mit einem solchen Wuchs ausgestattet, daß, wenn ein Fuß auf Pylos steht, der andere den Marktplatz in Athen berührt (V. 74—6). Die letztere Deutung des Hundsköpfigen hält der Autor für die ursprüngliche, die im Mythos oder im Glauben eine gewisse Grundlage besitzt. Die hundsköpfigen Gestalten gehörten, seiner Ansicht nach, anfänglich dem Kreise der chthonischen Gestalten, d. h. der Dämonen der Unterwelt, an,

die manchmal bald in Hundegestalt, bald mit einem Hundskopf (Hekate, Aides) dargestellt wurden, frühzeitig jedoch aus der Sphäre des Mythos in die der Volkssage übergegangen waren. Ihr Riesenwuchs verursachte ihre Verwechslung mit den anderen Riesen des Altertums, — den Kyklopen, die schließlich zu ihrer gänzlichen äußeren Ausgleichung führte, so daß die für den Kyklopen charakteristische Einäugigkeit auch ein Merkmal der hundsköpfigen Riesen wird, und die Menschenfresserei der ersteren auch auf die letzteren übergeht. Ein gutes Beispiel für eine solche Ausgleichung finden wir, dem Autor nach, in dem griechischen Lebenslauf des Heiligen Christophoros, der angeblich dem Geschlecht der »Hundsgesichter« (*Κυνοπρόσωποι*), bzw. der »Hundsköpfigen« (*Κυνοκέφαλοι*) entstammt, die Menschen fressen, und der als schrecklicher Riese dargestellt ist.

Indem der Autor in der Folge von der antiken Überlieferung zu der neuuropäischen übergeht, stellt er auch hier die Existenz der ihn interessierenden Gestalten fest. In Europa gut bekannt, führen die »Hundsköpfigen« im Westen jedoch nur ein kümmerliches Dasein eines rein literarischen Motivs, das in den Denkmälern des mittelalterlichen Schrifttums herumspukt, wie in der altfranzösischen *Chanson de Geste* u. d. T. *La conquête de Jérusalem*, oder in dem altfranzösischen *Roman d'Alexandre* u. s. w.; im Osten dagegen bilden sie eine fest eingewurzelte Gestalt einer bisher lebendigen Volkssage. Genannt »skylokephallos« bei den Neugriechen, »pesoglawec« bei den Bulgaren, »pesjak«, »pasjan«, »pasjoglawec« bei den Kroaten, »psoglawec« bei den Serben, »pesyholowec« bei den Ukrainern, werden sie überall als menschenfressende, riesige, gewöhnlich einäugige Ungeheuer dargestellt. Das sporadische Auftreten des Motivs im Westen erklärt der Autor durch den Einfluss einer ausschließlich literarischen Überlieferung, die dadurch ermöglicht wurde, daß die »Hundsköpfigen« früh in den im Mittelalter ungemein verbreiteten Alexander-Roman eingedrungen waren; die bedeutende Verbreitung des Motivs im Osten schreibt er dagegen der Mitwirkung der literarischen und mündlichen Überlieferung zu. Wohl entspricht das Verbreitungsgebiet der betreffenden Sage der normalen Reichweite der griechischen Volksüberlieferung, doch wurde der Alexander-Roman im Osten ebenso eifrig übersetzt und gelesen, wie im Westen, und noch mehr, es werden in die heutigen Sagen von den »Hundsköpfigen« manchmal

Einzelheiten und Züge verflochten, die dem Grundmotiv vollkommen fremd sind, die dafür aber im Alexander-Roman auftreten. Nach obigen Erwägungen trägt der Verfasser — entgegen dem Zweifel und Schwanken St. Ciszewskis, der in einer seiner Arbeiten über den Ursprung des Motivs nachdachte (Märchen von den Ohren des Midas) — kein Bedenken, die späteren Sagen von den Hundsköpfigen als eine mehr oder weniger genaue Wiedergabe der griechischen Sage, nicht aber als in jedem Lande selbständige Schöpfungen der primitischen Phantasie anzuerkennen.

29. KŁODZIŃSKI A.: *Polityka Muskaty (1304—6)*. (*Die Politik Muskata's*). Séance du 21 décembre 1936

Die wichtigeren Ergebnisse dieser Arbeit, die außerhalb Polen und Schlesien auch für die Weltgeschichte nicht gleichgültig sind, könnte man um folgende Angelpunkte zusammenfassen. 1) Muskata ist nicht so sehr der durch Wenzel II. aufgedrungene Krakauer Bischof (1294—1320), als vor allem der bisher verkannte, tätigste Politiker und Diplomat von europäischem Rang und Reichweite. 2) Als Vertrauensmann und rechte Hand des Przemysliden Wenzels II., war Muskata im höchsten Grade behilflich bei der Erbauung seines tschechisch-polnisch-ungarischen territorialen Dreikronenreiches zu seiten des damals ohnmächtigen Kaiserreiches. 3) Ein besonderes Studium würde daher die Aufdeckung dieser seiner Mittel und Wege erfordern, durch die Muskata, wahrscheinlich durch Ermordung Primislaws II. des Nachgeborenen in Rogoźno und die ein wenig spätere Vertreibung Łokieteks aus Großpolen, als der beiden notwendigen Vorbedingungen, den Weg zur Krönung Wenzels II. in Gnesen gebahnt hatte (1300). 4) Eine besondere Bearbeitung würde auch seine analoge destruktive Tätigkeit in Urgarn als politischen Mentors zu seiten des jugendlichen Wenzels III. als Königs von Ungarn verlangen, der der Papst Bonifatius VIII., der zu jener Zeit mit Hilfe des Kaisers Albrecht I. auf den nach den Arpaden freige worden Thron Karl Robert, den kaiserlichen Neffen, und erst zwecks Schwächung der Primisliden in Ungarn den Łokietek in Polen forcierte — durch sein energisches Auftreten sofort ein Ende machte. 5) Nicht minder dringend, wenn auch schon in die

innere Politik eingreifend, würde die Bearbeitung seiner grausamen und blutigen Herrschaft als Starost Wenzels II. in dem damaligen Herzogtum Kraków und Sandomierz sein, die auf dem Wege einer natürlichen Reaktion, im höchsten Grade zur Erwachung des nationalen Bewußtseins in Polen beitrug, indem sie dadurch Łokietek seine spätere Auseinandersetzung mit der tschechischen Herrschaft (1304—6) erleichterte.

6) Gegenstand eines besonderen Interesses in diesem Studium ist der Anteil Muskatas an den Rettungsversuchen dieses Dreikronenreiches der Primisliden um jeden Preis vor der Zersetzung, als es — unter dem tiefer greifenden Druck der sich von innen her befreienden nationalen Separatismen und der gegen die Primisliden geschlossenen Koalition — noch schneller, als es entstanden war, zu zerfallen begann. 7) In dieses Rettungswerk, das die Erhaltung der territorialen Dreikronenmacht für die Primisliden bezweckte, legte Muskata seine ganze Seele hinein, vor allem deshalb, weil seine persönliche Karriere, seine Stellung und seine politischen Einflüsse unzertrennlich mit dem Schicksal der drei Kronen verknüpft waren. 8) Es war ihm daher leichter, den für seinen persönlichen Aufstieg gleichgültigen Verlust der Krone des Hlg. Stephan zu verschmerzen, 9) aber mit um so größerer Leidenschaft und Energie wandte er sich nach seiner Rückkehr aus Ungarn der Rettung der durch Łokietek mit ungarischer Hilfe bedrohten polnischen Krone zu. 10) Da er seit Mitte September des J. 1304 bis Mitte Juli 1306 auf die Vergeltungsmaßnahmen der Primisliden gegen Łokietek nicht rechnen konnte, da jene selbst in ihrem Lande den schrecklichsten Krieg mit der Koalition durchhalten und nach dessen Unterbrechung im Winter d. J. 1304 vor einem wiederholten Überfall zittern, und endlich durch den später erfolgten Tod Wenzels II. (21. VI. 1305) überrascht, nach allen diesen schweren Stunden nachträglich Zeit finden mußten, um umfangreiche Vorbereitungen zu dem von ihnen geplanten Gegenangriff zu treffen, — hatte Muskata durch diese lange Zeitspanne die ganze Last des Kampfes mit Łokietek in Klempolen stellvertretend fast ausschließlich auf seinen Schultern getragen, bis ihn Łokietek knapp vor dem Tode Wenzels III. einkerkerte.

11) Dieser unbekannt, beinahe zweijährige verzweifelte Kampf Muskatas gegen Łokietek, der für das Erwachen des National-

gefühls in Polen von hervorragender Bedeutung war, wies alle Merkmale eines nicht nur politischen, sondern auch zugleich nationalen und religiös — kirchlichen Kampfes auf. Denn alles, was völkisch und vaterländisch fühlte, also leider unter Ausschluß des uns stammesfremden Bürgertums, sammelte sich in diesem Kampfe um die siegreiche Fahne Łokieteks; alle fremden, eingewanderten, deutsch-böhmischen Elemente, die wenigen zurückgebliebenen böhmischen Besatzungen nicht ausgenommen, hatten sich auf Muskatas Seite geschlagen. Von dieser scharfen Gegenüberstellung dieser beiden in nationaler Beziehung voneinander verschiedenen Welten zeugen aufs beredteste die Aussagen der beeideten Zeugen des zweiten Prozesses, der durch den Erzbischof von Gnesen gegen Muskata in Sandomierz am 20. VII. 1306, also noch vor Beendigung des Kampfes, anhängig gemacht wurde. Durch diesen Prozeß, dem vom Anfang der Offensive Łokieteks an eine mildere Anwendung der Strenge des kanonischen Rechtes vorangegangen war, und die während dieses Kampfes vorübergehend Muskatas zeitweisen Zusammenbruch und seinen Treuschwur an Łokietek veranlaßte, den er gleich darauf brach, um den Kampf aufs neue aufzunehmen, nimmt an diesem Kampfe auf Łokieteks Seite der Metropolit Jakob Świnka teil, das Haupt der polnischen Kirche. Schließt man nämlich das Verbrechen des Hochverrates nach dem Bruche des Treuschwures gegen Łokietek, ferner das des notorisch feindseligen Verhältnisses zur polnischen Nation und deren Bekämpfung aus, so forderte Muskata außerdem gegen sich als Bischof durch seinen zügellosen, anstößigen Lebenswandel das bis ins Innerste beleidigte religiöse Gefühl heraus.

12) In diesem Ringen entwickelte Muskata als Haupt der fremden eingewanderten Elemente den Widerstand in zwei Richtungen, d. h. durch unmittelbaren Waffenkampf und durch dem Łokietek feindliche diplomatische Ränke. 13) Mit den in Kleinpolen zurückgeblieben deutsch-böhmischen Soldtruppen leistete Muskata Łokietek einen ungemein hartnäckigen Widerstand in seinen zahlreichen Burgen, wobei er zugunsten Łokieteks Pławiec, Biecz, Pełczyska verlor.

14) Aus verschiedensten Prestige Gründen — als kirchliche und politische Metropole des damaligen Kleinpolen, aus verkehrsstrategischen — als eine auf der Wacht der sich hier kreuzenden

wichtigsten Land- und Wasserstraßen stehende Festung, und zugleich als die am meisten bevölkerte und reichste Stadt in Kleinpolen, wurde Kraków der Hauptmittelpunkt dieses Kampfes. Es wiederholte sich hier — nur einige Jahre früher — unter Teilnahme derselben Personen als Anführer und auf derselben böhmischen Grundlage, die Geschichte mit dem ein wenig jüngeren Aufruhr des Vogtes Albert (1311/2). 15) Die Wawelburg selbst, also einen Teil der Stadt Kraków, gelang es Łokietek einzunehmen und von dort den letzten böhmischen Starosten Reinher mit den beiden Genossen, Münzern von Beruf, zu vertreiben, schon wer weiß wie lange vor dem 15. Mai 1306, dem Datum des unstreitig ersten Krakauer Dokuments nach seiner Rückkehr aus Ungarn. 16) Die Stadt selbst dagegen, die seit Leszek dem Schwarzen, und später in noch höherem Grade seit Wenzel II., eine Festung für sich bildete, gelang es Muskata mit Hilfe des ihm ergebenden deutschen Bürgertums, von Łokietek nicht erobert, in Treue zuerst für Wenzel II., und nach diesem für Wenzel III., bis zum letzten Augenblicke zu erhalten, d. h. über das Datum des tragischen Todes Wenzels III. (4. VIII. 1306) hinaus, d. h. bis zum 1. IX. 1306. Durch diesen Tod erst wurde sowohl Muskata, wie auch dem Krakauer Bürgertum augenblicklich der Boden unter den Füßen entzogen, so daß sie für die Kapitulation und die Auslieferung der Stadt an Łokietek geneigter gemacht wurden. 17) Auf diese Weise würde sich das dokumentarisch ein wenig frühere Datum 15. V. 1306 auf die Einnahme der Wawelburg selbst, das chronikalische, um einige Monate spätere, 1. IX. 1306, auf die friedliche Auslieferung der Stadt beziehen, die von Łokietek daher mit den Septemberprivilegien teuer erkaufte, und die sehr wahrscheinlich durch den auf freien Fuß gesetzten Bischof vermittelt wurde.

18) Auf Rechnung dieser unzweifelhaften Waffenerfolge Muskatas muß man besonders, außer der Einnahme der Stadt Kraków, noch die vor dem 20. VII. 1306 nachträglich erfolgte Einnahme der festen Burgen Lipowiec und Tynieć setzen, die an zwei wichtigsten Punkten der Überfuhr über die obere Weichsel Wache hielten. 19) Zu dieser Zeit nämlich bildete die obere Weichsel, auf der Strecke von Oświęcim bis Kraków, wegen ihrer unzugänglichen Ufer, ein wichtiges natürliches Verkehrs — strategisches Hindernis in dieser Gegend zwischen dem nördli-

chen und südlichen Teile der Provinz Kraków. 20) Nichts anderes doch, als dieses natürliches Hindernis, entschied neben der Schwäche der Krakauer Herzöge in der Zeit der Teilfürstentümer die seinerzeitige Entstehung der Herzogtümer Oświęcim und Zator als besonderer politisch-territorialer Einheiten. Nicht umsonst fiel dieser am meisten entlegene südlich-westliche Teil der Krakauer Provinz zweimal (um das J. 1179 und 1274) von den Krakauer Fürsten ab, indem er unter die Herrschaft der mit ihr in geographischer Hinsicht enger vereinigten Herzöge von Opoln geriet. Nicht umsonst endlich wurde dieselbe obere Weichsel, vorerst von Oświęcim bis zur Mündung der Skawa, und später sogar weiter gegen Osten, bis zur Skawinka, die natürliche Grenze dieses Krakauer Vorlandes, das von Norden, auf der langen Linie von Oświęcim bis zur Mündung der Skawinka, von der Seite des sich damals abbröckelnden Herzogtums Kraków an Schlesien abgefallen war. 21) Indem Muskata Lipowiec von den Gütern der Krakauer Kathedrale lostrennte und dort seinen Eidam Gerlach de Kulpen mit einer starken Besatzung zurückließ, und indem er ferner durch dessen Vermittlung die feste Burg Tyniec einnahm, die mit der gegenüberliegenden Feste in Piekary als ein Bollwerk Krakaus von Süden galt, hatte er darin eine besondere Berechnung verkehrs-strategischer Natur. 22) Auf diese Weise sicherte Muskata Wenzel III. rechtzeitig den zu jener Zeit schweren Übergang über den Fluß. Auf diesem Wege nämlich, von Süden her, durch die Ländereien Mieszko's von Cieszyn-Oświęcim, in dessen Besitz dieser süd-westliche Winkel der Krakauer Provinz sich befand, sollte der böhmische Vergeltungskriegszug gegen Kraków vordringen.

23) Neben diesem unmittelbaren Waffenkampfe entwickelte Muskata außerdem eine eifrige diplomatische Tätigkeit zugunsten dieses künftigen, mit der größten Ungeduld erwarteten Kriegszuges. 24) Man kann zwar an Hand der Quellen nicht Punkt für Punkt beweisen, was für eine Rolle Muskata in dem kritischen Augenblicke in der Vorbereitung der diplomatisch-strategischen Pläne Wenzels III. spielte, man darf aber mit Bestimmtheit annehmen, daß Wenzel III., unter persönlicher Einwirkung Muskatas, als er zwischen der St. Stephanskronen und der Bolesław's zu wählen hatte, der ungarischen zu entsagen beschloß, um die — für seinen Berater weitaus wichtigere — zu erobern.

25) In dieser Anschauung, daß Muskata eben jener böse Geist Wenzels III. war, welcher mittelbar und gegen seinen Willen die Schuld an dessen späterer Ermordung trägt, bestärkt uns nicht nur die ganze bisherige politische Vergangenheit Muskatas, sondern auch sein geheimes Einverständnis mit Mieszko von Cieszyn-Oświęcim in der kritischen Zeit der Vorbereitungen Wenzels III. zur Gegenoffensive. 26) Um dessen ganze Bedeutung und Tragweite angesichts der damaligen Sachlage gehörig zu beurteilen, genügt es daran zu erinnern, daß die Gegner der Primsiden, um sie mit dieser geplanten Gegenoffensive nach Ungarn und vor Kraków nicht durchzulassen, ihnen rechtzeitig in diesen beiden Richtungen alle bequemsten und verkehrsreichsten Durchlässe und Durchgangswege absperreten. 27) Es blieb also bei der damaligen Sachlage einzig und allein das Herzogtum Cieszyn-Oświęcim nicht abgesperrt, das durch seine südlichen Grenzlande an Ungarn, und durch die nördlichen bis nach Kraków und den Rest des Polenreiches reichte. 28) Daher spricht bei der Sachlage und in dieser besonderen Zeit die Tatsache des geheimen Einverständnisses an und für sich eine beredte Sprache. Denn dieser Mensch, der zu dieser Zeit Wenzel III. die Schlüssel zu diesem Herzogtum in die Hände auslieferte, hatte auch sein Leben auf dem Gewissen. 29) Von diesem geheimen Einverständnis Muskatas mit Mieszko von Cieszyn-Oświęcim in der kritischen Zeit der Vorbereitungen Wenzels III. zur Gegenoffensive erfahren wir aus der Aussage eines beeideten Zeugen, des Präpositus der Krakauer Kathedrale Adam, bei der Untersuchung, die gegen Muskata durch den Erzbischof Jakob Świnka eingeleitet wurde. 30) Muskata wird hier als Bischof von Kraków des Verbrechens der Simonie, der Abgabe der Krakauer Domherrnwürde samt der Präbende an Mieszko von Cieszyn-Oświęcim beschuldigt, wofür er von diesem die Stadt Kęty an der Soła zu eigen erhielt, die damals innerhalb der Grenzen des Herzogtums Cieszyn-Oświęcim gelegen war. 33) Nicht die Tatsache an und für sich springt hier sofort in die Augen, als das, was im Hintergrunde des geheimen Einverständnisses stand. 32) Wenn nämlich Wenzel III. am 5. X. 1305 in Brünn in Mähren, indem er die Verlobung mit Elisabeth Arpad löste und Otto dem Bayer die Krone des Hlg. Stephan abtrat, sich hier gleichzeitig mit Viola, der Tochter Mieszkos von Cieszyn-Oświęcim vermählte, und dadurch sich selbst

wie auch Otto rechtzeitig die Durchgangswege durch die Ländereien seines Schwiegervaters nach Ungarn und Kraków sicherte, so kann man — nach den näheren Beziehungen Muskatas zu Mieszko von Cieszyn-Oświęcim urteilend — keinen Zweifel mehr hegen, daß an diese Brautwerbung Muskata nicht nur im Interesse Wenzels III., sondern vor allem in seinem eigenen mit Hand anlegte.

30. KOWALSKI T.: *Sprawozdanie z podróży dialektologicznej do południowej Anatolii, w czasie od 1 sierpnia do 13 września 1936. (Compte-rendu du voyage dialectologique en Anatolie méridionale, qui eut lieu du 1-er août au 13 septembre 1936).* Séance du 8 décembre 1936

Si l'on parcourt la littérature dialectologique ayant trait à l'Asie Mineure, on s'aperçoit que le territoire le moins étudié au point de vue linguistique, est la partie méridionale de cette péninsule, au bord de la Méditerranée. La majeure partie du matériel et des observations que nous possédons, provient des parties septentrionales et centrales, tandis que nous manquons presque totalement de connaissances dialectologiques sur la partie méridionale qui comprend les montagnes bordant la péninsule du côté de la Méditerranée. Exception faite en partie pour les territoires situés à la frontière de la Syrie et de la Mésopotamie, pour lesquels nous avons les menus travaux du Balkanoglu (= Nedžib Asim) de Kilis et Behesni, de M. Hartmann (Kilis, Anteb), d'E. Littmann et de F. v. Luschan (Anteb); ces territoires se trouvent, à vrai dire, en dehors des limites de la péninsule. En ces dernières années ont paru certains travaux turcs, tout d'abord le recueil encore inachevé d'observations ethnographiques d'Ali Riza, intitulé: *Cenupta Türkmen oymakları* (= Les tribus turkmènes du Sud), qui embrasse les territoires frontières syriens (1^e partie), le territoire Bulğar Dağı (2^e partie), Ala Dağ (3^e partie) et Kozandağı (c'est à dire Antitaurus, 4^e partie). Il contient de précieux matériaux ethnographiques et de folklore, entre autres des textes en prose et en vers; malheureusement ceux-ci ont été soumis à une transformation littéraire et ne donnent, par suite, aucune idée des propriétés dialectiques.

Ce manque m'est apparu clairement, il y a sept ans, lorsque j'étudiais les relations dialectiques du territoire turc-osmanli pour *L'Encyclopédie de l'Islam*. C'est alors que me vint l'idée d'un voyage en Anatolie méridionale; mais je n'ai pu le réaliser que cette année grâce, d'une part, aux subsides du Fonds pour la Culture Nationale, au gracieux concours des autorités turques surtout du Ministère de l'Instruction Publique à Ankara de l'autre.

Le voyage de cette année portait le caractère d'une revue, c'est à dire que son but n'était pas de noter la plus grande quantité de textes possible — pour cela un séjour prolongé dans une localité serait nécessaire — mais de faire des observations sur le plus grand espace possible. Pour atteindre ce but, le meilleur me parut de traverser l'Anatolie méridionale dans sa largeur suivant deux lignes du Nord au Sud et *vice versa*. Deux traversées furent choisies comme étant les meilleures du point de vue des communications: 1° de Karaman, ville située sur la voie ferrée de Bagdad, à travers le Taurus cilicien, jusqu'à la Méditerranée près de la ville de Silifke et 2° d'Adalia (Antalya), port sur la Méditerranée dans l'ancienne Pamphylie, par Burdur jusqu'à Dinar, petite ville sur la voie ferrée conduisant à Smyrne. Cette seconde traversée se trouve à peu près à 280 km à l'ouest de la première. Pour le reste du voyage, l'on devait aller en chemin de fer à Smyrne, de là à Pandırma sur la mer de Marmara, avec arrêts en plusieurs endroits et excursions dans les villages environnants.

M. le d^r Stanislas Leszczycki, assistant à l'Institut de Géographie de l'Université Jagellonne, était mon compagnon de voyage. Il avait pour mission de recueillir des notes sur les agglomérations, les formes des villages et des demeures d'après un questionnaire qu'il avait préparé lui-même. Le plan de voyage ne put être malheureusement réalisé que dans sa première partie, la principale, il est vrai, c'est à dire que nous avons opéré les deux traversées de l'Anatolie méridionale. Le reste a dû être remis par suite d'une maladie contagieuse dont nous fûmes atteints simultanément à notre arrivée à Dinar.

Voici comment se présente notre itinéraire en détail: I^e traversée de Karaman jusqu'à Taşucu sur la Méditerranée; chemin parcouru 180 km. Principales localités traversées: Gökçe, Yeniköy, Sartaul yaylası, Ak punar yaylası, Mut, Elbeyli, Kesik köprü,

Kara diken, Gedik, Hocalı, Karkucak, Keben, Eşkiler, Silifke, Taşucu. II^e traversée d'Antalya jusqu'à Dinar, 205 km environ. Principaux points: Kepez kahvesi, Yalınlı köy, Yenice kahvesi, Tahtacı punarı, Barutlu kahvesi, Gölçük kahvesi, Keklice kahvesi, Korkud eli (autrefois Istanoz), Zivint, Karıpçe. Yaka köy, Kızıl kaya, Kahveler karakolu, Çeltikçi, Yeşil tepe (autrefois Teke), Kaplan punarı, Kurna, Burdur, Kışla, Askeriye, Çerçin, Kılıc köy; Kozulca köy, Eber, Aydoğmuş, Tikici, Dinar. Tout ce chemin a été fait en voiture attelée de deux chevaux, avec un toit de toile cirée tendue sur des cerceaux, appelée *yaylı araba*.

Les arrêts plus ou moins longs dans chaque localité étaient employés à faire des observations. Je tendais à écouter le plus possible le dialecte local afin d'en retenir les traits les plus caractéristiques. Des recherches détaillées et surtout des réponses systématiques à un questionnaire étaient impossibles dans les conditions données et n'étaient point prévues dans le plan. En deux points seulement, un dans chaque traversée, j'ai eu l'occasion de noter des textes en prose plus longs; ils ont une importance non seulement linguistique mais aussi ethnographique (les travaux des champs, l'élevage du chameau, le calendrier populaire, la vie quotidienne à la campagne, les noces).

Il ne sera possible d'établir définitivement les résultats qu'après la comparaison et l'étude générale des matériaux rapportés; cependant, je puis dès maintenant présenter quelques faits établis. S'il est question du *q* postérieur à la fin de la syllabe, lequel *q*, comme on sait, passe à la spirante *ç* dans une grande partie de l'Anatolie, ce qui est un trait important de la répartition de tous les dialectes anatoliens, il faut constater que, dans les parties étudiées, l'Anatolie méridionale n'a pas le passage $q \Rightarrow \text{ç}$. Je n'ai remarqué que sur la ligne Karaman-Silifke un *q* très profond à la finale des mots, avec un léger passage spirantique, ainsi *gabaç* 'calebasse' *juvaç* 'le rouleau' etc.

Sur cette même traversée, j'ai constaté 1) *ü, ö* prononcés près de *u, o*: *duen* (*düven*) 'batteuse', *gurmē* (*görmeçe*) 'à voir', *gok* (*gök*) 'bleu', *goplu* (*köprü*) 'pont', *okuz* (*öküz*) 'boeuf'; 2) la tendance à une sonorisation des *t, s, k, q* initiaux par exemple: *dutulur* (*tutulur*) 'est tenu', *daş* (*taş*) 'pierre', *Zilifke* (*Silifke*) n. pr., *Zartaul* (*Sartaul*) n. pr., *zebze* (*sebze*) 'légume', *gendī* (*kendī*) 'soi-même', *quju* (*quju*) 'puits', *goplu* (*köprü*) 'pont' etc.; 3) la terminaison sourde de

l'articulation de *r* à la finale, quelque chose dans le genre de *rr*, sonnante comme *-r^s*, par ex. *bir^s* (*bir*) 'un', *alır^s* (*alır*) 'il prend' etc.

Ces caractéristiques, à l'exception de la dernière, apparaissent moins nettement le long de la deuxième traversée, qui a d'autres petites propriétés (*g* à l'initiale devant *i*, *ü* proche de *ı*; *hindi* = *şimdi* 'à présent'; emploi extrêmement fréquent de *-a* exclamatif à la fin de diverses formes etc.).

La population rencontrée dans les deux traversées présentait plusieurs formes assez nettes de transition du mode de vie nomade au mode tout à fait sédentaire. Ceux qu'on appelle *tahtacı* sont de vrais nomades; ils vont avec leur familles et tout ce qu'ils possèdent, de forêt en forêt, où ils travaillent comme ouvriers bûcherons. Comme, dans la région du bord de la mer, il n'y a pour ainsi dire pas d'hiver, le travail de ces bûcherons nomades et, par suite, leur transfert d'un endroit à un autre, peut durer toute l'année. Ils se divisent en deux groupes: Çaylak et Aydın. Leur confession schiite les différencie et les sépare de la population sunnite environnante. Ils sont très attachés à la tradition, ne se marient qu'entre eux, sont solidaires et n'entretiennent que peu volontiers de relations avec les musulmans d'une autre confession. Leur organisation sociale, leurs coutumes, leurs croyances et leur mode de vie sont encore tout à fait inconnus et mériteraient vraiment d'être étudiés.

Les Yürüks sont des nomades de saison, ayant deux résidences. En été, ils habitent sous des tentes répandues sur de grandes étendues sur les flancs des montagnes, plus rarement dans les vallées. Ils s'occupent alors uniquement de faire paître le bétail. Ils élèvent surtout des chèvres noires et des chaux. Je n'ai presque point vu de moutons dans ces parages. Leurs tentes sont noires, tissées avec la laine des chèvres, d'une construction très primitive. Ils hivernent sous leurs tentes ou dans des huttes ou des cabanes, situées dans la zone littorale, où ils labourent leurs champs.

Quant à la population sédentaire, les paysans (*köylü*), on y peut également distinguer deux types: ceux qui, pendant toute l'année, habitent le même village, ne s'en éloignant qu'à la saison des semailles et de la moisson vers des champs éloignés, et ceux qui ont deux résidences: pour des raisons de climat, les grandes chaleurs et la malaria, ils quittent en été leurs villages et se reti-

rent dans ce qu'ils appellent *yayla* 'pâturages d'été', où ils habitent dans des chaumières, travaillent à la terre et font paître leur bétail. D'une manière générale la conception de stabilité est, en raison de la quantité de terrains inhabités et propres à être cultivés, plus élastique que chez nous. Nous avons rencontré, par ex. le village Yeni köy, à une journée de chemin en voiture au sud de Karaman, construit il y a à peine un peu plus de dix ans et dont la population s'y était transportée d'un autre endroit avec tout son bien, parce que, disaient-ils 'nous avons déjà assez de séjourner là-bas, où l'eau n'était pas bonne'.

Pendant le voyage, j'ai consacré beaucoup d'attention aux observations ethnographiques et à la nomenclature de la maison et des meubles, des instruments de l'agriculture, de la voiture à deux roues, du joug, de l'élevage du chameau etc. La nomenclature du primitif char anatolien à deux roues pleines, attelé de boeufs, mérite d'être notée tout spécialement; ce véhicule sort de plus en plus d'usage et, très probablement, disparaîtra complètement dans bien des régions, car le gouvernement tend de plus en plus à répandre des types de voitures plus perfectionnés.

Ce voyage a naturellement donné l'occasion de faire une quantité d'autres observations, par ex. d'ordre climatique, sur la question de l'eau et des autres conditions nécessaires à l'établissement d'une agglomération. J'ai pu également constater, ce n'est du reste pas la première fois, que la carte de R. Kiepert, *Karte von Kleinasien*, 1:400.000, ne doit être employée qu'avec beaucoup de réserve, par suite des erreurs aussi bien pour le dessin des détails topographiques que pour la désignation des noms de lieux. La carte du War Office anglais, 1:250.000, ne se présente pas mieux; pour les régions que je connais (le Taurus) elle n'est que l'agrandissement de la carte de Kiepert, avec les mêmes erreurs et les mêmes inexactitudes.

-
31. KURYŁOWICZ J.: *Zagadnienie akcentuacji skandynawskiej. (L'origine de l'accentuation scandinave)*. Séance du 7 décembre 1936 (Le 2-ème centenaire de la première description de l'accentuation suédoise par Anders Nicander).

Plusieurs parmi les spécialistes les plus distingués ont considéré l'accentuation scandinave comme un héritage indoeuropéen.

Ainsi Axel Kock attribuait l'accentuation II des pluriels comme suéd. *dagar, tider* ou d'anciens thèmes en *-n-* comme suéd. *hane, tunga* à l'ancienne intonation circonflexe de la voyelle finale (indoeur. *-ōs, -īs, -ō*), cf. *Alt- und neuschwedische Accentuierung*, p. 110 s. Kock proclamait aussi le caractère germanique (et indoeuropéen) de l'accentuation II des composés scandinaves, laquelle continuerait directement la double accentuation du composé indoeuropéen (perdue en indien et en grec). Adolf Noreen, de son côté, croyait à la survivance de l'oxytonèse indoeuropéenne en scandinave (*Geschichte der nordischen Sprachen* ³, p. 93): l'acc. II serait ainsi en quelque mesure une accentuation composée du ton initial du germanique et du ton final de l'indoeuropéen. Dans son *Handbuch des Urgermanischen* I, p. 153 M. Hirt »reconnait la portée des recherches de Kock, bien qu'il ne lui semble pas possible d'établir la transition entre l'indoeuropéen et le scandinave«. Dans sa *Indogermanische Grammatik* V (*Der Akzent*), p. 111—2 le même auteur constate nettement, après une brève discussion de quelques détails, que le comparatiste ne saurait rien tirer du scandinave pour la reconstruction de l'accentuation indoeuropéenne.

Le fait qu'on a osé avancer la possibilité de l'origine indoeuropéenne d'un phénomène restreint aux langues scandinaves, nous a décidé à envisager le problème sérieusement, d'autant plus que depuis quelque temps nous avons cessé de croire à la parenté mutuelle des intonations grecques et lituaniennes, et par conséquent à la survivance, dans ces deux langues, d'une catégorie de date indoeuropéenne (BSL XXXV, p. 24—34). Mais quoi qu'il en soit, les comparatistes adhérents de la doctrine de Bezenberger n'ont jamais, autant que nous sachions, invoqué le témoignage des langues scandinaves en faveur de cette doctrine. On verra du reste que la question de l'intonation indoeuropéenne de certaines désinences germaniques ou scandinaves ne se pose pas du tout.

Le travail de M. Ekblom *Zur Entstehung und Entwicklung der slavo-baltischen und der nordischen Akzentarten* (Skrifter utgivna av K. Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Uppsala 26, 2) 1930, contient l'idée que l'accentuation scandinave est essentiellement de date tardive, étant conditionnée par la syncope et la conservation des syllabes atones du mot (p. 25—27). On sait que la transformation du vocalisme atone (abrègement des voyelles lon-

gues, syncope des voyelles brèves) doit être reportée vers la fin de l'époque du scandinave commun (III—VIII siècle). L'idée de M. Ekblom nous paraît juste en général. Mais il ne la soumet pas à l'épreuve des faits historiques. Ce qui est pire, son point de vue n'est pas fonctionnel ou phonologique, mais plutôt physical ou physiologique. Le péché originel du mémoire de M. Ekblom c'est la comparaison de détails appartenant à deux systèmes différents, le système (balto)-slave et le système scandinave, dont aucun n'a jusqu'ici été décrit comme *système*. C'est donc une objection identique à celle que nous avons faite à l'adresse de Bezenberger, dont les équations ($\alpha\lambda\phi\eta' : \alpha\lambda\phi\eta\varsigma = \text{lit. } algà : algôs$) ont précédé toute analyse des mécanismes grec et lituanien (cf. BSL XXXV, l. c.).

Comparé avec le mémoire de M. Ekblom le livre de Kock (*Die alt- und neuschwedische Betonung* 1901) présente plusieurs mérites essentiels qui en font un ouvrage fondamental dont toute recherche ultérieure est obligée de partir. Il contient d'abord des matériaux précis et systématiquement groupés. La plupart des explications conservent leur valeur jusqu'à présent. Il expose le développement de l'accentuation suédoise depuis les origines jusqu'au XIX siècle dans la mesure où l'on peut la dégager du témoignage des changements phonétiques, du mètre etc. L'auteur met aussi en ligne de compte les matériaux norvégiens et danois, si n'étant pas en accord avec le suédois ils semblent refléter un état plus ancien. On peut affirmer que les défauts du livre ne commencent que là où Kock le scandinaviste emprunte des hypothèses et des notions à la linguistique indoeuropéenne ou générale de la fin du XIX siècle. Les comparatistes ont attribué à la langue-mère la catégorie de l'intonation. D'autre part c'était la faute de la doctrine linguistique générale si Kock cherchait à établir indépendamment la genèse de chacune des deux intonations scandinaves au lieu d'envisager la genèse de leur opposition. Car ni l'idée de la langue comme système ni la notion de la catégorie comme opposition n'étaient encore devenues des instruments du travail linguistique.

Ayant tenu compte de ces deux désavantages du livre de Kock nous pouvons maintenant passer à sa synthèse concernant l'origine des accentuations scandinaves. Mais force nous est d'abord d'intercaler ici quelques remarques de nature descriptive.

Parmi les langues scandinaves modernes le suédois et le norvégien possèdent chacun deux accentuations qu'on appelle accentuation simple et accentuation composée ou bien acc. I (= acc. simple) et acc. II (= acc. composée), si l'on veut éviter toute terminologie. Au point de vue fonctionnel l'acc. I ne présente qu'un seul sommet tonique, que la courbe tonique du mot soit montante-tombante (comme en suédois littéraire) ou montante (comme en norvégien). Dans les mots à acc. II au contraire il y a deux sommets toniques, l'un sur la syllabe accentuée (initiale), l'autre sur la syllabe suivante ou sur la syllabe pénultième ou sur la syllabe finale (suivant l'époque et le dialecte). Voilà les traits essentiels des deux accentuations, qui les définissent au point de vue phonologique. Pour les détails phonétiques cf. Kock *o. l.*¹ ou Ekblom *o. c.*, p. 10. L'acc. I est comparable à l'accentuation »normale« de l'allemand ou de l'anglais; l'acc. II rappelle en quelque sorte l'accentuation des mots composés dans ces langues (cette remarque est destinée à servir uniquement d'orientation mnémotechnique). Il est important de constater que l'acc. II est le membre caractérisé de l'opposition *acc. I*: *acc. II*. Partout où elle apparaît elle s'oppose à une acc. I virtuelle, c.-à-d. *phonologiquement possible* dans les mots en question. L'acc. I par contre existe aussi dans des conditions où l'acc. II serait phonologiquement inadmissible, à savoir dans les mots monosyllabiques. On sait qu'il existe p. e. en suédois un nombre considérable de couples de mots dont les membres ne diffèrent que par l'accentuation. Mais il ne peut s'agir là que de mots au moins dissyllabiques. P. e. *anden* »le canard (sauvage)« avec acc. I en face de *anden* »l'esprit« avec acc. II; *buren* »la cage« (acc. I): *buren* »porté« (acc. II); *eder* »votre« (acc. I): *eder* »serments« (acc. II); *slutet* »la fin« (acc. I): *slutet* »fermé« (acc. II); *panter* »panthère« (acc. I): *panter* »gages« (acc. II).

¹ La concordance entre l'accent et le ton, en apparence très compliquée (cf. Kock p. 18), subit une simplification essentielle, si l'on s'en tient uniquement aux traits fonctionnels. A ce point de vue il y a d'abord des mots à accent simple et à accent double (= les composés motivés); et, à l'intérieur de chacune de ces deux catégories, des mots à ton simple et à ton double (composé). P. e. *köper* (a. simple, t. simple), *stridshäst* (a. double, t. simple), *söner* (a. simple, t. double), *gullring* (a. double, t. double).

En danois l'acc. I a été remplacée par le coup de glotte, si la syllabe accentuée contenait une voyelle longue ou une tranche *voyelle brève + r, l, n, m*. Dans tous les autres cas il n'existe plus de traces de l'ancienne opposition *acc. I : acc. II*. On ne tiendra compte du danois que là où il semble avoir conservé un état de langue plus ancien que le suédois ou le norvégien. Quant à ces deux dernières langues la conservation de l'ancien timbre vocalique de certaines syllabes inaccentuées en suédois en fait un témoin plus précieux que le norvégien. On citera donc, au cours du présent mémoire, les formes suédoises en tant qu'elles représentent, à l'égard de l'accentuation, l'état correspondant des autres langues scandinaves modernes ou un état plus ancien.

En islandais la différence d'accentuation semble s'être perdue à date reculée, d'ailleurs inconnue.

Comme on vient de remarquer, l'opposition *acc. I : acc. II* n'existe que dans les mots dis- et polysyllabiques. D'après Kock (*o. l.*, p. 36—7 et 68—71) les deux accentuations sont réparties *en général* de la façon suivante: L'acc. I apparaît

Ia) dans les mots dissyllabiques en *-er, -el, -en* qui originellement ont été monosyllabiques (dont les correspondants v. islandais sont monosyllabiques), le développement de la seconde syllabe étant dû à l'anaptyxe (*svarabhakti*), p. e. suéd. *bitter, nagel, botten* (v. isl. *bitr, nagl, botn*);

Ib) dans les mots dis- et polysyllabiques dont la deuxième syllabe a été syncopée à l'époque du scandinave commun, p. e. suéd. *långre* (scandinave commun **langiKā*);

Ic) dans les mots empruntés (surtout bas allemands), p. e. suéd. *adel* (all. *edel*).

L'acc. II est caractéristique

IIa) des dis- et polysyllabes qui n'ont jamais subi la perte d'une syllabe, cf. p. e. les pluriels comme suéd. *dagar, tider, söner* etc.;

IIb) des dissyllabes dont la syllabe finale a été apocopée à l'époque du scandinave commun, p. e. suéd. *nyckel* (scandinave commun **lukilaR*);

IIc) des mots composés, p. e. suéd. *bokstav* (scand. commun **bōk-stafaR*).

Il est d'abord clair que dans une recherche qui vise les origines de l'accentuation scandinave on peut faire abstraction des catégories Ia et Ic, qui sont relativement récentes, surtout la

catégorie Ic, c.-à-d. les mots empruntés au bas allemand. Quant à l'anaptyxe (Ia), elle est dans certains cas pré-littéraire (Noreen, *o. c.*, p. 142—3), mais la grammaire comparée des langues scandinaves et germaniques n'admet aucun doute sur son caractère récent et dialectal. D'autre part il faut tenir compte du fait que le groupe Ib a dû jadis être beaucoup plus fort qu'aujourd'hui. En suédois moderne il n'est représenté que par les comparatifs à inflexion vocalique («umlaut») de la racine, p. e. *långre* «plus long» de *lång*, et par un petit nombre de mots isolés. On verra que l'évolution a consisté, dans beaucoup de cas, à étendre l'acc. II sur les dis- et polysyllabes, ce qui menaçait l'existence même de la catégorie de l'accentuation. Car si l'acc. I était restreinte aux monosyllabes et l'acc. II n'existait que dans les dis- et polysyllabes, la différence entre les deux accentuations perdrait du coup toute valeur phonologique. On voit qu'à présent l'opposition *acc. I: acc. II* n'a qu'un fondement assez faible parce qu'elle n'existe pas dans les monosyllabes et que dans les mots anciens dis- et polysyllabiques l'acc. I est pour ainsi dire exceptionnelle. Ce sont justement les catégories Ia et Ic qui ont supporté à temps le groupe toujours décroissant Ib. Il faut aussi ajouter que la diminution de Ib a été dans une certaine mesure compensée par l'apparition d'un type nouveau de mots composés présentant l'acc. I, type qui n'a pas été mentionné dans la classification d'en haut.

Kock tâche de dégager les conditions phonétiques qui ont donné origine à chacune des deux accentuations. Du point de vue de la phonologie il y a là une faute méthodique. Puisque l'acc. I n'est que le membre négatif (= non-caractérisé) de l'opposition, les conditions de son existence sont *negatives*. L'acc. I n'apparaît donc que là où il n'y a pas eu de conditions *positives* comportant la genèse de l'acc. II. La syncope qui en apparence conditionne l'acc. I dans le groupe Ib (Kock, p. 54 et 107—8), n'est en réalité qu'une condition *negative*: manque de la conservation de la deuxième syllabe. Pour trouver les conditions *positives* (de la genèse de l'acc. II) il faut se borner uniquement aux catégories II (IIa, IIb, IIc). On s'aperçoit tout de suite que les formes appartenant à IIa et IIb ont en commun la conservation de la deuxième syllabe, qu'elles aient perdu ou non une syllabe finale. Dans IIa il s'agit d'une voyelle longue en germanique et en scandinave commun (les formes gotiques seraient *dagos*, **teideis*, *sunjus* (diphongue

iu); dans IIb c'est indifféremment une longue ou brève étymologique (p. e. suéd. *nyckel* < scand. commun **lukilaR*, mais suéd. *kallad* < scand. commun **kallōdaR*).

On constate donc d'abord ¹ que l'acc. composée apparaît originellement soit dans les mots composés soit dans les mots qui ont conservé la deuxième syllabe, longue au point de vue étymologique ¹. Cet état des choses nous amène à poser la formule suivante:

L'accentuation composée (II) provient de l'identification phonologique des mots simples à rythme initial Ẋ- (la première syllabe étant tonique, la deuxième, longue) avec les mots composés à rythme initial Ẋ^u (le premier membre étant monosyllabique, la première syllabe du second membre étant brève).

Ẋ passe à Ẋ^u

Autrement dit: dans les mots à seconde syllabe longue la voyelle de cette syllabe s'abrège, la quantité étant remplacée phonétiquement par un ton secondaire. Par là-même le mot simple revêt l'aspect phonétique d'un mot composé dont le premier membre est monosyllabique et dont le second membre commence par une syllabe brève ². P. e. scand. commun **kállōdaR* ³ passe à **kállādaR* en s'identifiant, au point de vue rythmique, à **bók-stāfaR*. Cette identification donne origine à une accentuation nouvelle, l'accentuation II ou l'accentuation composée, qu'on pourrait désigner par le symbole ^ s'étendant sur les deux premières syllabes

¹ Plus bas il sera question des mots à acc. II dont la seconde syllabe contient une voyelle brève d'origine germanique.

² Un fait d'importance capitale pour la compréhension de l'accentuation germanique des mots composés est celui-ci: en germanique l'unique fonction du ton est de signaler le commencement du mot. Tandis qu'en grec on en védique on peut dégager la notion de la place du ton en juxtaposant deux mots qui ne diffèrent que par la place du ton, en germanique une telle abstraction n'est pas possible. En grec ou en védique le mot composé peut n'avoir qu'un seul ton, puisqu'il se décompose en: premier membre atone + second membre atone + ton du mot composé. En germanique aussi longtemps que la valeur sémantique (lexicale) originaire des deux membres reste transparente, les deux tons sont là pour signaler le commencement de chaque membre. Kock a eu tort de reporter l'état des choses germanique à l'indoeuropéen et de le considérer, sous un certain aspect, comme plus archaïque que celui du védique ou du grec.

³ On se servira de l'apex pour noter la place du ton (ou de l'accent). La quantité vocalique est désignée par la barre horizontale.

du mot. C'est uniquement pour des raisons typographiques que nous nous servons de ', p. e. *kállàdaR*, *bókstàfaR*. Du point de vue du système phonologique il ne s'agit pas de deux accents (l'un principal, l'autre, secondaire), mais d'un *accent composé*. Il va sans dire que les deux tons d'un mot composé ont été automatiquement remplacés par le ton composé dans tous les composés à premier membre monosyllabique, que le second membre commence par une syllabe brève ou longue: **bókstàfaR* comme **bókrànaR*.

En appliquant notre formule générale de scindement et de changement phonologique établie dans *Études indoeuropéennes* I, p. 105 s. nous obtenons

$$\left[\begin{array}{c} \dot{\times} - \\ \times \cup \end{array} \right] > \dot{\times} \cup, \text{ avec le passage simultané de tous les } \dot{\times} \times \text{ en } \dot{\times} \dot{\times}.$$

Acquièrent ainsi l'acc. II: 1) tous les mots composés   premier membre monosyllabique; 2) ceux parmi les mots simples dont la seconde syllabe s'abr ge.

L'accentation composée provient ainsi de l'époque dans laquelle les voyelles longues atones se sont abrégées. Or c'est une époque mi-historique, celle des inscriptions runiques ou même plutôt la fin de cette époque. Non seulement il n'y a rien d'indoeuropéen dans tout ce développement, mais encore   l'intérieur du germanique il s'agit d'un phénomène purement dialectal et relativement très récent.

Notre théorie suppose qu'un mot simple, dissyllabique en scand. commun ne peut présenter en suédois l'acc. II que dans les cas où sa voyelle finale résulte de l'abrègement d'une longue. Or elle en résulte nécessairement, puisque, si elle était brève dès l'époque du scand. commun, elle aurait été syncopée. Exemples: suéd. *d g r* < scand. commun **d g R*, suéd. *t d r* < scand. commun **t d R*, suéd. *h n * < scand. commun **h n *, suéd. *t ng * < scand. commun **t ng *, suéd. *fl r *, *fl r * < scand. commun **fl iR *, **fl iR *, suéd. *f d r* < scand. commun **f d r*, suéd. *k ll r* < scand. commun **k l l R*, suéd. *b nd * (subj. présent) < scand. commun **b nd * (< **b nd i*), suéd. *b nd * (subj. prétérit) < scand. commun **b nd i* etc. Les voyelles longues nasales (*voyelles brèves + n*) sont aussi frappées de l'abrègement en devenant des voyelles brèves orales, p. e. suéd. *b nd * »lier« < scand. commun **b ndan* (**b nd *), suéd. *b r * »ils portèrent« < scand. commun **bur n* (**bur *). On trouve chez

A. Heusler *Altisländisches Elementarbuch*², p. 35—6 une liste des principaux types d'abrègement des voyelles finales. Cet abrègement, étant prédialectal, est le même pour toutes les langues scandinaves. Il suppose un état scand. commun qui est encore plus archaïque que l'état gotique, en ce qui concerne la quantité des voyelles longues finales (libres ou entravées). Ainsi v. isl. *faper* suppose un scand. commun **fadār*, tandis que le gotique présente une voyelle brève dans *fadar*; de même v. isl. *bynde* (3-ème pers. sing. opt. prêt.) provient de scand. commun **bundi*, qui diffère du gotique *bundi* par la quantité finale. Le caractère archaïque du scand. commun apparaît du reste aussi dans la conservation du vocalisme final bref, cf. *stainaR*, *-gastiR* en face de got. *stains*, *gasts*.

La loi d'abrègement vaut non seulement pour la finale des dissyllabes, mais aussi pour la finale et pour les syllabes intérieures des mots polysyllabiques. Cependant on s'aperçoit vite que c'est uniquement l'abrègement de la deuxième syllabe d'un mot polysyllabique qui engendre l'acc. II (composée) d'un mot. Ainsi on a, soit avec la conservation de l'ancienne finale, suéd. *kallade* (acc. II) < scand. commun **kállōdā*, suéd. *vitare* (acc. II) < scand. commun **hwitōRā*, soit, avec la syncope de la finale, suéd. *kállād* < scand. commun **kállōdaR* ou suéd. *vitāst* < scand. commun **hwitōstaR*. Les mots suédois présentent l'acc. II parce que la deuxième syllabe a été sujette à abrègement. Mais les comparatifs du type suéd. *långre* < scand. commun **långiRā* ont l'acc. I, bien que leur *-e* final provienne d'un abrègement; c'est que la syllabe à voyelle longue *-ā* ne suivait pas directement la syllabe tonique (initiale). On comprend maintenant l'acc. I du groupe Ib: cette accentuation n'est pas due à la syncope, mais au fait que la voyelle syncopée n'a pas été une voyelle longue, c.-à-d. abrégeable.

Si notre raisonnement est correct, l'acc. II n'a pu être à l'origine qu'une accentuation à deux sommets toniques dont le second provenant de l'abrègement d'une voyelle longue reposait toujours sur la deuxième syllabe du mot. Or cette déduction, basée uniquement sur une comparaison du suédois moderne avec le scandinave commun, reçoit un appui du côté de la phonétique historique du suédois. Kock (*o. l.*, p. 83 ss.) a démontré que la répartition actuelle des deux sommets de l'acc. II était assez ré-

cente, qu'elle avait été précédée par une répartition historique plus ancienne supposée par certains changements du vocalisme suédois. Ainsi le développement de la voyelle finale dans la forme »définie« du superlatif, p. e. suéd *vitaste* est différent de celui de la finale dans le positif correspondant *vita*. Tandis que la forme »définie« du participe *kallad* est *kallade*, celle du participe *hörd* est *hörda*. Dans *vitaste* et *kallade* la syllabe finale était atone à l'époque ancienne et le second sommet de l'acc. II reposait sur la voyelle *a* de la deuxième syllabe (= de la syllabe intérieure), tout comme il reposait sur l'*a* de la deuxième syllabe (= de la syllabe finale) de *vità* et *hördà*. Ce n'est qu'en suédois moderne, c.-à-d. après 1500 (peut-être aux environs du XVII siècle) que *vitaste* et *kállade* sont devenus *vitastè* et *kálladè*.

Mais si l'histoire de la langue nous enseigne qu'à l'origine l'acc. II était toute comprise dans les deux premières syllabes du mot, la catégorie des comparatifs à inflexion (p. e. *långre*¹) prouve que la constitution de l'acc. II sur les deux premières syllabes a eu lieu avant la syncope vocalique. Autrement on aurait **långiRā* > **léngrā* > **iångrè* (au lieu de *långre*). Puisque la genèse de l'acc. II est essentiellement liée à l'abrègement de la voyelle longue de la deuxième syllabe du mot, il en résulte que cet abrègement est plus ancien que la syncope des voyelles intérieures. Autrefois on était bien d'avis que la syncope avait dû précéder l'abrègement; on partait de l'argument spécieux que si l'abrègement avait été antérieur à la syncope, les longues abrégées auraient partagé le sort des brèves anciennes. Aujourd'hui on constate que l'abrègement et la syncope peuvent être des phénomènes synchroniques (cf. Heusler *o. c.*, p. 36). Le témoignage des documents est presque nul. Les inscriptions runiques ne font aucune distinction graphique entre les voyelles longues et les voyelles brèves. Ce n'est que là où l'abrègement de la voyelle longue atone entraîne un changement de timbre (*o* > *a*, *a* > *e*) qu'il peut être reflété par l'orthographe runique. Or vu le contenu généralement très maigre de ces textes, l'incertitude de leurs dates individuelles et les graphies fautives à côté des graphies archaïques rendent une décision très difficile, sinon impossible.

¹ Ce type est devenu improductif de bonne heure. Dans la langue suédoise moderne le nombre de ses représentants n'atteint même pas une douzaine.

Mais voici le fait le plus grave. M. Jóhannesson (*Grammatik der urnordischen Runeninschriften*, p. 23) constate expressément que les inscriptions ne nous permettent pas de nous rendre compte de l'abrègement des voyelles longues intérieures et de la syncope des voyelles brèves intérieures. Il faudrait ajouter que les deux catégories principales qui pourraient fournir des exemples de l'abrègement, à savoir les verbes en *-ō-* (types **kállōdi*, **kállōduR*) et les comparatifs et superlatifs du type **hwītōRā*, *hwītōstaR*, ne sont pas représentées dans les inscriptions runiques (Jóhannesson *o. c.*, p. 60 et 72). L'exemple isolé *witadahalaiban* (V siècle), cf. got. *witopa-*, est en accord avec notre raisonnement (abrègement, mais manque de syncope).

Les faits cités ci-dessous illustrent non pas le traitement des voyelles intérieures, mais celui des voyelles finales à l'époque runique. Les chiffres en parenthèse indiquent le siècle.

Exemples de conservation de *ō* final: *runo* (acc. plur.; IV, 600), *runono* (gén. pl.; VII), *arbijano* (gén. plur.; V); *runoR* (nom. plur.; VI, VII), *prijoR* (nom. plur.; V), *hariso* (nom. sing. thème en *-n-* fém.; IV), dés. de 1-ère pers. sing. prêt. dans *faihido* (IV), *tawido* (V), *worakto* (V), *hlaaiwido* (VI). — Exemples d'abrègement de *ō*: *runaR* (VII), *paR* (IV).

Exemples de conservation de *ā* final: nom. sing. thème en *-n-* masc. *haringa* (III, VI), *gūdinga* (400), *farawisa* (VI), *wiwila* (VII); *wurtaq* (dés. de 3-ème pers. sing. prêt.). — Exemples d'abrègement de *ā*: dés. de 3-ème pers. sing. prêt. dans *wurte* (VII), *orte* (VII), *wrti* (VIII); *weladaude* (nom. sing. thème en *-n-* masc.; VIII).

Exemples de conservation de *-n-* final dans *dalidun* (V); *witadahalaiban* (V), *prawingan* (VI). Dans l'inscription d'Eggjum (aux environs de 700) il n'y a plus de *n* final.

Quant à l'apocope des voyelles brèves finales, elle s'effectue au VII et VIII siècle. Dans les inscriptions du VII siècle on trouve des formes avec *ǣ* (en syllabe finale) à côté de formes sans *ǣ*, au VIII siècle le manque d'*ǣ* final constitue la règle. P. e. *fiskr* (700), *hariwulfs* (gén. sing.; VIII).

On voit que les inscriptions runiques ne nous permettent même pas de fixer la chronologie relative de l'apocope des brèves finales par rapport à l'abrègement des longues finales, sans parler de la date de la syncope et de l'abrègement des voyelles intérieures. D'autre part ces textes ne sont nullement en contradic-

tion avec notre hypothèse basée sur les faits suédois, l'hypothèse que l'abrègement de la deuxième syllabe du mot a été antérieur à la syncope des voyelles brèves intérieures. Cette théorie suppose que les deux accentuations se sont constituées *avant* la syncope.

*Le précurseur de l'opposition sing. dæg: plur. dægàr est le couple *dągaR: *dągàR et non pas le couple *dągR: *dągōR.* La syncope de l'ä de *dągaR (> dągR) est ainsi due au caractère atone de cette voyelle (par opposition à l'ä de *dągàR), non pas à sa quantité brève.

Les types *kállōdaR, *hwītōstaR appartient au groupe IIb (cf. la classification donnée ci-dessus). Ce groupe contient en outre des formes comme suéd. *nýckèl* »clef« < *lukilaR, dans lesquelles la voyelle de la deuxième syllabe a été brève en germanique et en scand. commun. L'absence de syncope est due à l'apocope de la finale. L'acc. II du type *lukilaR s'est donc constituée au moment de l'apocope de la voyelle finale, laquelle a fait surgir un ton secondaire sur la syllabe pénultième. Cette explication a été avancée depuis longtemps (cf. p. e. Heusler o. c., p. 37). Il faut seulement remarquer que le ton secondaire de la pénultième s'est fixé au moment même de l'apocope et n'a pas existé auparavant. Ensuite ni Heusler ni ses prédécesseurs ne semblent s'être doutés de l'identité de ce ton secondaire avec le second sommet de l'acc. II. Théoriquement on pourrait aussi parler du schéma suivant: *lukilaR > *lúkīll (avec allongement compensatoire) > nýkèll (comme *hánā > hánà). Mais une telle hypothèse ne s'accorderait pas avec la chronologie relative établie ci-dessus (antériorité de l'abrègement par rapport à la syncope). Et ce qui est plus grave, un allongement compensatoire en syllabe *inaccentuée* est tout à fait improbable, étant donné que dans les syllabes *accentuées* on n'en trouve pas la moindre trace et que la tendance de la langue est au contraire à abrèger les longues inaccentuées. Il reste donc acquis que dans le type suéd. *nýckèl* l'acc. II s'explique par l'identification rythmique du type *lukilaR au type *fádèr* au moment où *lukilaR était en train de perdre sa dernière syllabe. Si cette apocope suppose l'existence préalable de *fádèr*, ce fait est en accord avec la chronologie admise plus haut.

Si la syllabe finale de *lukila- contient une voyelle longue (cf. p. e. le pluriel *lukilōR), elle n'est pas apocopée. C'est la

voyelle médiane qui alors subit la syncope (**luklaR*). Suivant Kock et nous *lykell* avait régulièrement l'acc. II (comme suéd. *nýckèl*), par opposition à *lyklar*, dont l'acc. II était conditionnée par des facteurs morphologiques (cf. plus bas).

Il y a encore une catégorie de voyelles intérieures brèves qui se conservent *toujours*, sans que leur conservation dépende de l'apocope de la voyelle finale correspondante. En pratique il s'agit de voyelles brèves suivies d'une consonne nasale tautosyllabique. Cf. p. e. le participe présent du type **bindandā*. Nous admettons que le ton secondaire s'est fixé sur *-an-* à l'époque de la syncope des voyelles brèves médianes, c.-à-d. après la constitution de l'acc. II dans le système phonologique du scandinave.

Les catégories Ib (mots ayant subi la syncope d'une voyelle brève intérieure) et II c (mots composés) exigent une attention particulière.

Il semble en effet surprenant que la catégorie Ib soit limitée aux comparatifs du type *långre* et à quelques mots isolés, au lieu de comprendre un grand nombre de pluriels (p. e. plur. suéd. *nýcklār* < sing. *nýckèl*), de formes définies d'adjectifs (p. e. *lillā* pluriel et forme définie de *litèn*), de »comparatifs« comme *norre*, *södre* etc., de prétérits de la conjugaison faible (p. e. *hörde*, prétérit de *höra*). Kock (*o. l.*, p. 71—2), attribue la perte de l'acc. I à l'action analogique des formes à acc. II héritée (*nýcklār* comme *dågar*, *lillā* comme *vårmā*, *hörde* comme *kálladè*). Mais l'explication par »analogie« équivaut actuellement à un manque d'explication. Nous avons d'abord le choix entre un phénomène purement morphologique, à savoir un déplacement de dérivation conditionné par un changement sémantique ou syntaxique, et un phénomène en quelque sorte combiné, phonétique et morphologique en même temps, consistant dans la transformation phonétique d'un morphème. Les deux espèces d'»analogie« ont été traitées par nous dans les *Études indo-européennes* I: la première p. 171—6, la deuxième p. 182—3. Cette dernière est aussi celle dont il faut tenir compte en expliquant les catégories morphologiques qu'on vient d'énumérer. Il s'agit de transformations conditionnées par le développement phonétique du scandinave. Les rapports sing. **lúkilaR*: plur. **lúkilōR*, **lútilaR*: forme définie **lútilā* ont dû fatalement se transformer en **lúkilaR*: **lúkilāR*, **lútilaR*: **lútilē* le jour où les oppositions **dāgaR*: **dāgōR*, **gōdaR*: **gōdā* passèrent

à **dāgaR*: **dāgàR*, **gōdaR*: **gōdè*, c.-à-d. au moment même de l'abrègement des voyelles longues de la deuxième syllabe. Le nouveau procédé de dérivation (adjonction de *-ar*, *-à* à **dag-*, **gōd-*) s'est imposé automatiquement aux thèmes trisyllabiques, d'où **lūkilàR*, **tūtilè* (et **lyklàR*, **lūtlè* après la syncope). Mais notons que les formes **lūkilàR* pour **lūkilōR*, **tūtilàR* pour *tūtilōR* ne sont pas phonétiques, mais *analogiques*.

Tandis que les formes à acc. I du type *lāngre* sont de vrais comparatifs, qui s'opposent à des positifs correspondants, il y a, en suédois et dans les autres langues scandinaves, un groupe d'adjectifs en *-re*, et généralement à inflexion de la voyelle radicale, qui se distinguent du type *lāngre* par leur accentuation et par leur fonction sémantique: ils présentent l'acc. I et désignent des relations d'espace. P. e. (Kock, *o. l.*, p. 51) suéd. *nórrè* (-à) »septentrional«, *sódrè* (-a) »méridional«, *östèrè* »oriental«, *nédèrè* (-à) »inférieur«, *övrè* (-à) »supérieur«, *éftrè* (-à) »postérieur«, *fórrè* (-à) »antérieur«, *hōgrè* (-à) »droit«, *vānstrè* (-a) »gauche«. S'ils sont des comparatifs au point de vue étymologique, ils ne le sont point dans le système synchronique de la langue, où ils sont nécessairement conçus comme les dérivés des adverbies correspondants: suéd. *norr*, *söder*, *väster*, *öster*, **neder*, *över*, *efter*, *förr*, *höger*, *vänster* (pour le fondement théorique de ce rapport de dérivation cf. le mémoire *Dérivation lexicale et dérivation syntaxique* dans BSL XXXVII, 1936, p. 87). En v. scand. les formes adverbiales en question étaient soit monosyllabiques soit dissyllabiques. Cf. v. isl. *norpr*, *supr*, *vestr*, *austr*, *nipr*, *fjrr*, mais *yfer*, *epter*. Les adjectifs correspondants étaient des thèmes en *-n-*, c.-à-d. ne présentaient que la flexion faible, ce qui s'explique par leur signification. Cf. de même v.-h.-a. *untaro*, *ūzaro*, *hintaro*, *aft(a)ro* de *untar*, *ūzar*, *hintar*, *after* (Braune *Althochdeutsche Grammatik*, p. 220). Si l'accentuation des adjectifs suédois n'est pas I ou II suivant le cas (I en cas de syncope, II dans les autres cas, p. e. **ýfre*, *niprè*), mais toujours II, c'est qu'il s'agit d'un fait comparable au précédent (**lyklàR*, **lūtlè* en face de **lykluR*, **lūtle*). Le morphème *-è* de *niprè* s'impose aux adjectifs bâtis sur des adverbies dissyllabiques dès avant la syncope. On obtient donc **ūbirā* à **ūbirè*, puis, avec syncope, *ýfrè*. Le rapport de dérivation existant entre l'adverbe et l'adjectif faible n'a subi aucun changement si l'adjectif avait été remplacé par le comparatif correspondant. On a en v. suéd. *norre*, *supre*,

ofre, *naepre* (Noreen *Altschwedische Grammatik*, p. 361), cf. aussi *forre* (*furpran-*, v.-h.-a. *fordro*) à côté de *fyrre*. Mais déjà le v. isl. dit *nypre* (*nørpre*), *sypre*, *eystre*, dont le vocalisme comparé à celui des adverbes *norpr*, *supr*, *austr* trahit nettement son origine (comparatif). Cf. de même v.-h.-a. *obarôro*, *untarôro*, *innarôro*, *ford(a)rôro*, *aftrôro*, *hintarôro* à côté de positifs *obaro*, *untaro*, *innaro*, *ford(a)ro*, *aft(a)ro*, *hintaro* (Braune l. c.). Mais bien que les comparatifs scandinaves en *-iRan-* exigent l'acc. I, les pseudo-comparatifs du type suéd. *sôdrè* (-a) ont dû se plier à la loi générale au moment où ils sont devenus les dérivés directs des adverbes correspondants. C'est le fait qu'il ne s'agit pas de véritables comparatifs, mais des adjectifs bâtis sur des adverbes, qui est décisif pour l'explication de l'acc. II du type suéd. *nórrè*, *sôdrè*.

Il y a une catégorie morphologique dans laquelle l'allongement de la voyelle tonique, tout en faisant disparaître l'ancienne répartition entre l'acc. I et l'acc. II, a contribué à la généralisation de l'acc. I. En suédois tous les verbes germaniques faibles en *-ôn-* présentent régulièrement l'acc. II à la 3-ème pers. sing. du présent: type *kállàr*. Tous les autres verbes faibles (*-jan*) et les verbes forts ne connaissent que l'acc. I. Or chez les verbes en *-jan* il y a eu en scandinave, comme en gotique, une répartition entre les verbes à racine brève et les verbes à racine longue (**gládiR*: **sók̄iR*) laquelle devrait être reflétée, en suédois moderne, par une différence d'accentuation. Mais *gläder* et *söker* y présentent l'acc. I, tous les deux. Le développement de la voyelle anaptyctique dans **glädr* (> *gläder*), ensemble avec l'allongement de la voyelle radicale de *gläder*, supprime la différence entre les deux classes, et donne origine à une désinence de 3-ème pers. nouvelle, à savoir *-er* atone, qui supprime le *-èr* du type *sókèr* (> *söker*).

Autre était le phénomène phonétique qui a conduit à la transformation du type **hôrde* en *hórdè*. On pourrait croire au déplacement de $\times\times\dots\times$ en $\times\times\dots\times$, lequel a eu lieu, on vient de le mentionner plus haut, à l'époque du suédois moderne (peut-être au XVII siècle). Avant ce déplacement les types **kállàde* et **hôrde* auraient été parallèles, le morphème *-de* étant atone dans les deux cas, et l'identité du morphème aurait été maintenue après le changement phonétique de **kállàde* en *kálladè* (prononciation actuelle), grâce à la transformation de **hôrde* à *hórdè*. Mais

l'acc. II de *hör-de* nous semble plutôt le résultat d'un réarrangement très ancien d'un paradigme qui comprenait des formes *phonétiques* à acc. II (au moins la 1-ère p. plur. *hör-dòm*), réarrangement par opposition au paradigme de *kállà-de* (1-ère p. plur. *kállà-dom*).

Il convient maintenant de signaler quelques catégories morphologiques qui conservent l'ancienne accentuation dans des dialectes scandinaves autres que le suédois littéraire.

Suivant Kock (p. 51) certains dialectes suédois emploient l'acc. I dans les formes définies des superlatifs monosyllabiques: *minste*, -a »le plus petit« (v. isl. *minnzte* < scand. commun **minnistā*), *bāste*, -a »le meilleur« (v. isl. *bezte*, *buzte* < scand. commun **bátistā*), *største*, -a »le plus grand« (v. isl. *største* < scand. commun **stōristā*) etc. Le suédois littéraire présente l'acc. II: *båstå* etc. Mais comme l'acc. I se retrouve en danois (coup de glotte), elle paraît un archaïsme. L'acc. II du suédois littéraire suppose que les formes définies ont été refaites sur les formes indéfinies *minst*, *størst*, *båst* etc. d'après le modèle *stov: stōrà*, *god: gōdà*. Mais dans les dialectes en question le rapport de la forme indéfinie à la forme définie semble renversé dans le cas du superlatif. Les fonctions syntaxiques des formes du superlatif sont en accord avec ce rapport particulier. La forme définie est employée comme épithète, la forme indéfinie, comme attribut (autrement que dans le positif, où les deux formes coexistent en fonction d'épithète; au superlatif la forme indéfinie employée comme épithète a une fonction lexicale différente de celle de la forme définie). D'après le mémoire déjà cité (BSL XXXVII 1936, p. 81) l'adjectif-attribut est un dérivé de l'adjectif-épithète. Ainsi on s'explique le fait que dans les parlars conservateurs le type *minnzte* a gardé son ancienne acc. I (puisque loin d'être fondé sur *minnztr* il a continué de lui servir de fondement). Il se pose la question de savoir pourquoi en suédois littéraire ce rapport de dérivation a été changé. La réponse ne nous semble pas difficile. C'est parce que la forme définie y a commencé à remplacer la forme indéfinie dans son emploi attributif, en devenant ainsi un dérivé de cette dernière. A côté de *era blommar äro vackrast* »vos fleurs sont les plus jolies« apparaît aussi la construction *era blommar äro de vackraste*, d'où un rapport de dérivation entre *vackrast* et *vackraste* (*Études indoeuropéennes* I, p. 171 ss.). Mais il va sans dire que pour rendre

la preuve complète il faudrait tenir compte des conditions syntaxiques des parlars conservateurs. Il y a donc là un problème dont on entrevoit la solution, mais pour le traitement définitif duquel on ne dispose pas encore de données suffisantes.

Un autre archaïsme apparaissant dans des dialectes danois et dans certaines régions de la Suède (en Scanie et en Ostrogothie), ce sont les formes définies des participes prétérits monosyllabiques (type *hörde*, -a). Cf. Kock, p. 52. Ici encore le suédois littéraire a refait les formes définies sur les formes indéfinies (*hördà* sur *hörd* d'après *gödà* sur *god*). Le phénomène syntaxique étant à la base de cette transformation consiste dans l'adjectivation de l'ancien participe en suédois littéraire. Dans les temps composés avec *hava* »avoir« on y emploie le »supin«, forme invariable de participe, p. e. *hört* de *höra*. Le participe variable (fléchi) s'emploie comme épithète ou comme attribut, surtout avec *vara* et *bliva*. Dans les dialectes en question la fonction participiale de *hörd(e)* semble donc être restée primaire, mais comme dans le cas précédent le manque de données syntaxiques ne nous permet pas de résoudre le problème d'une façon définitive.

Nous passons maintenant à la question des mots composés. On a déjà vu comment l'identification de \acute{X} - avec \acute{X}^{\downarrow} avait changé la situation des composés à l'intérieur du scandinave commun. Avant la syncope, mais après l'abrègement des longues et après la constitution du système d'accentuation tous les composés transparents (c.-à-d. motivés par le système linguistique) ont adopté l'acc. II, si le premier membre était monosyllabique (p. e. *bók-ståfaR* »lettre«, où *bok-* est un nom-racine, c.-à-d. un thème en zéro). Car c'est uniquement la synthèse de deux syllabes toniques voisines laquelle résulte en acc. II à l'époque du scand. commun. L'acc. II y fonctionne comme un acc. composé, qui remplace $\acute{X} + \acute{X}$ dans toutes les conditions phonétiques de sorte que la combinaison $\acute{X} + \acute{X}$ ne peut pas exister à titre de deux accents indépendants à l'intérieur du même mot. Les composés motivés à premier membre *dissyllabique* présentant, avant la syncope, l'acc. I, adoptent l'acc. II aussitôt que le premier membre perd sa deuxième syllabe. P. e. scand. commun **gúlpa-hrìngaR* > suéd. *güll-rìng*. D'autre part les composés qui ont cessé d'être motivés (c.-à-d. être sentis comme composés) dès avant la syncope, ayant

perdu le ton du second membre, présentent l'acc. I après la syncope, *Alrekr* < **ÁlarikaR* < **Ála-ríkaR*.

Il est important de noter que tous les mots simples à acc. II fonctionnant soit comme premier soit comme second membre de composé perdent cette accentuation, laquelle peut être caractéristique de mots simples ou de composés, mais jamais d'un membre de composé.

Aussi longtemps que le ton initial scandinave restait un véritable ton, c.-à-d. jusqu'à l'époque de l'allongement des voyelles toniques brèves (en syllabe ouverte), tous les types nouveaux de composés provenant de juxtapositions adoptaient automatiquement l'acc. II, si le premier membre était monosyllabique. Ils ne se distinguaient donc pas des composés bâtis sur les modèles anciens, c.-à-d. des composés du type *bókstáv*, *gúllring*. La situation a changé du moment où le ton initial a été remplacé par l'accent (au XIV et XV siècles le plus tard). Dans les juxtapositions qui deviennent des composés à cette époque ou plus tard, $\acute{X} + \acute{X}$ ne donne plus $\acute{X}\acute{X}$, mais $\acute{X}X$. L'explication de ce phénomène est assez simple. C'est que dans les types anciens comme *bókstáv* ou *gúllring* la deuxième branche (le deuxième sommet) de l'acc. II a conservé la hauteur musicale (le ton), tandis que sa première branche (le premier sommet) avait été remplacée par la durée (l'accent dynamique). C'est à ce moment que dans les mots dissyllabiques l'acc. II a obtenu l'aspect moderne: accent dynamique sur la première syllabe + ton sur la deuxième syllabe. Depuis ce temps les juxtapositions *accent dynamique* + *accent dynamique* n'ont donc pas pu être identifiées aux anciens composés avec *accent dynamique* + *ton*. Ces composés nouveaux ont adopté l'acc. I, bien que leur second membre portait un accent dynamique. L'acc. II, originellement synthèse de deux tons, ne mérite plus le nom d'une acc. composée. Étant passé à *acc. dynamique* + *ton* elle a cessé d'être décomposable en deux qualités appartenant à deux mots différents, puisque le ton comme qualité autonome du mot avait cessé d'exister. Si l'acc. II reste propre à la plupart des composés, puisqu'on peut en bâtir toujours des nouveaux en partant d'anciens modèles, elle n'est plus qu'un moyen purement morphologique, qui n'est pas du tout conditionné phonétiquement par la présence de deux membres quasi autonomes. La présence de types de composés à acc. I suffit à le prou-

ver. Comme exemple prenons les noms des jours de la semaine: suéd. *söndag*, *måndag*, *tisdag*, *onsdag*, *torsdag*, *lördag*. Ces termes offrent l'acc. I justifiée par l'aspect tardif de leur structure. Ils proviennent en effet de juxtapositions *génitif (adnominal) + dag* «jour», cf. v. scand. *sunnodagr* (*sunno* gén. de *sunna*), *mánadagr* (*mána* gén. de *máne*), *tysdagr* (*týs* gén. de *týr*), *þóðinsdagr* (*þóðins* gén. de *þóðinn*), *þórsdagr* (*þórs* gén. de *þórr*) et *laugardagr* (*laugar* gén. de *laug*). Le nom du vendredi, suéd. *fredag*, v. scand. *frjádagr*, semble d'origine anglosaxonne (*frígedaeg*). Une autre catégorie de composés provenant de juxtapositions relativement récentes ce sont les noms des dizaines à partir de 30: suéd. *trettio*, *fýrtio*, *femtio*, *sextio*, *sjuttio*, *áttio*, *níttio* (tous avec acc. I). Cf. v. scand. (isl.) *þrjú tiger* (acc. *þrjátíge*), *fjórir tiger*, *fimm t.*, *sex t.*, *sju t.*, *átta t.*, *nío t.* — D'une façon générale l'acc. I est devenue, en norvégien, le signe caractéristique des composés dont le premier membre offre un *s* de composition, c.-à-d. suppose un génitif comme ancien modèle: norv. *lándsman*, mais *lándmánn*, *gárdsbruk*, mais *jórdbrúk* etc.

Le signe caractéristique du composé germanique est le double ton (double accent) qui signale les commencements des deux membres. En composition l'acc. II a jadis été un cas spécial de ton double: ton double de deux syllabes contiguës. Après le déplacement $\times \times \dots \times$ à $\times \times \dots \times$ l'acc. II d'un mot simple représente le ton double des deux syllabes extrêmes (initiale et finale). Jusqu'à l'époque du suédois moderne la courbe tonique d'un mot simple comme *kállåde* est identique à la courbe d'un composé à acc. II à premier membre monosyllabique (p. e. *bókståver* plur. de *bókstáv*). A partir du XVII siècle elle s'identifie à la courbe tonique d'un composé à acc. II à deuxième membre monosyllabique. Mais à partir de l'époque de l'allongement des voyelles brèves toniques il faut aussi tenir compte des composés à acc. I. En somme chez les composés l'accentuation II est

- 1) *obligatoire* dans les composés à premier membre monosyllabique jusqu'à l'époque de l'allongement;
- 2) *possible* dans les composés à *premier* membre monosyllabique entre l'époque de l'allongement et le passage $\times \times \times$ à $\times \times \times$;
- 3) *possible* dans les composés à *second* membre monosyllabique à partir du passage $\times \times \times$ à $\times \times \times$.

Dans tous les autres cas les composés *motivés* présentent un double *ton* (1) ou *peuvent* présenter un double ton (2 et 3), qu'il ne faut pas confondre avec acc. II. L'acc. II n'est que son équivalent *morphologique*. Elle est aujourd'hui une catégorie purement phonétique aussi bien dans les mots simples que dans les mots composés. Puisqu'il y a des composés à acc. I, aucune structure de composé ne postule pas *phonétiquement* l'emploi de l'acc. II.

Concordance chronologique de quelques innovations morphologiques et phonétiques.

Innovations phonétiques:	Innovations morphologiques:
Abrègement des voyelles longues atones en deuxième syllabe ¹ .	Constitution des types morphologiques à acc. II. Types <i>dà-gàR</i> , <i>gògè</i> , <i>nìpù</i> , d'où aussi <i>lù-kilàR</i> , <i>lùtilè</i> , <i>ùbirè</i> . En composition le type <i>bòkstàfaR</i> .
Syncope des voyelles brèves atones en deuxième syllabe.	Types <i>lùkilàR</i> > <i>lùklàR</i> , <i>lùtilè</i> > <i>lùtlè</i> , <i>ùbirè</i> > <i>ýfrè</i> . En composition <i>gùlpa-hrìngaR</i> > <i>gùlring</i> .
Anaptyxe dans les groupes consonne + <i>r</i> , <i>l</i> , <i>n</i> (en partie pré-littéraire).	Types <i>segr</i> > <i>séger</i> ; <i>bòkr</i> > <i>bòker</i> ; <i>glàdr</i> > <i>glàder</i> , <i>bindr</i> > <i>binder</i> .
Affaiblissement <i>a</i> , <i>o</i> atones > <i>e</i> .	Types <i>kállàdo</i> > <i>kállàde</i> , <i>kòpto</i> > <i>kòpte</i> ; <i>kállàda</i> > <i>kállàde</i> , <i>hvítàsta</i> > <i>hvítàste</i> .
Allongement des voyelles longues toniques.	Types <i>sòkèr</i> > <i>sòker</i> ; <i>tys + dag</i> > <i>týsdag</i> , <i>sex + tio</i> > <i>séxtio</i> .

¹ L'abrègement des autres voyelles longues atones est simplement une conséquence de la syncope et de l'apocope des voyelles brèves atones. Ayant cessé de s'opposer à des brèves correspondantes les voyelles longues atones ont en même temps cessé de fonctionner comme longues.

32. MORAWSKI J.: **Kastor i Polluks.** (*Castor et Pollux. Etude de phraséologie comparée*). Séance du 12 octobre 1936

Partant d'une remarque de Fr. Brinkmann dans son ouvrage: *Die Metaphern, Studien über den Geist der modernen Sprachen* (Bonn 1878, p. 137—139), l'auteur passe en revue les différentes expressions servant à désigner deux amis ou deux inséparables dans les langues romanes et germaniques. Chemin faisant, il rectifie quelques erreurs de Brinkmann et complète ses exemples, tout en s'efforçant d'en tirer des conclusions plus générales sur l'essence même et le but de la phraséologie comparée. Ainsi, à propos de la formule *uña y carne*, que Brinkmann considère comme particulière à l'espagnol, il importe de constater qu'il s'agit, en réalité, d'une expression fort répandue dans toute la Romania (cf. ital. *carne e uña*, prov. *coume la car e l'ounglo*, cat. *carn y unгла*; port. *unha e carne*, roum. *unghie și carne*) et qui semble bien provenir d'une source commune: le roman. Et l'on peut se demander s'il ne serait pas possible de reconstituer, à l'aide des langues romanes, la phraséologie primitive du roman, comme on l'a fait, par exemple, pour le lexique et la syntaxe romane¹. Les autres expressions citées par Brinkmann (l. c.) donnent lieu à des observations analogues. Ital. *una anima in due corpi*, allem. *ein Herz und eine Seele* et les expressions similaires soulèvent le problème de l'influence des phraséologies classique et biblique sur la phraséologie de langues vulgaires. Quant à ital. *pane e cacao* et la *chiave e il materozzolo*, ces deux locutions (qui ont du reste de nombreux équivalents dans les autres langues romanes, voire germaniques) ont un caractère plaisant, humoristique, qui semble avoir échappé à Brinkmann. — On peut dire, d'une manière générale, que deux amis ou compagnons inséparables sont appelés communément d'après deux objets identiques ou corrélatifs se trouvant dans un certain rapport de dépendance l'un vis-à-vis de l'autre. Ce rapport peut être organique ou anorganique, nécessaire ou accidentel, réel ou imaginaire; au fond, c'est toujours vers la synthèse qu'on tend,

¹ Voici un autre exemple: l'expression latine *aurea barba* (allusion à l'habitude qu'avaient les Romains de dorer les barbes de leurs dieux préférés) semble avoir passé, par l'intermédiaire du latin vulgaire, dans l'anc. franç. *barbe d'or* (XIII^e s.), ital. *fare la barba d'oro* (Forcellini, v^o barba), prov. *faire barbo d'or* (Mistral), cat. *ferse la barba d'or*.

et c'est pourquoi on choisit de préférence deux objets formant un tout ou deux parties d'un même objet.

En analysant de plus près les formules en question, on remarque que chacun des membres ou corrélats qui les composent peut entrer en rapport avec d'autres mots pour former de nouvelles entités phraséologiques. Il arrive aussi que les *mêmes* membres, autrement combinés, acquièrent un sens nouveau (cf. »deux têtes sous un bonnet« et »avoir la tête près du bonnet«). Il y a plus. Dans chaque langue il existe une certaine prédilection à grouper tels mots, à les associer ou à les opposer, si bien qu'on pourrait définir la phraséologie une »sociologie des mots«, basée sur leurs rapports mutuels, leurs sympathies et antipathies, etc. Envisagée de ce point de vue sociologique, la phraséologie devrait nous rendre compte de la manière dont chaque peuple *a exploité son matériel verbal* et quels effets il a tiré des rapprochements de mots, auxquels il se complaît. Ces rapprochements eux-mêmes peuvent être »élémentaires«, voire évidents (c'est le cas notamment de nombreux proverbes bâtis sur le plus simple rapport imaginable entre deux mots-rimes, deux mots-asonances, etc.); mais ils peuvent aussi être exceptionnels, imprévus, bizarres (comme on le voit par ex. dans bien des locutions espagnoles). Néanmoins, dans ce cas encore, le rapprochement est souvent suggéré par une similitude de sons. Aussi pourrait-on préciser le but de la phraséologie en insistant sur l'importance de l'élément formel, acoustique; en d'autres termes, il s'agirait de montrer comment le peuple a exploité les possibilités harmoniques et rythmiques de sa langue pour en tirer des effets déterminés. Cette méthode acoustique ou sociologique s'attachera donc surtout aux sons et aux mots, par opposition à la méthode »visuelle« ou métaphorologique, qui s'attache aux images (cette dernière est de beaucoup la plus usitée). Les deux méthodes doivent nécessairement se compléter pour nous permettre de juger comment le peuple »voit« et comment il entend. Alors la phraséologie raisonnée deviendra d'un secours précieux pour quiconque voudra approfondir la mentalité d'un peuple par la connaissance du génie de sa langue.

Ajoutons que la définition courante de la phraséologie comme »construction des phrases propre à une langue ou à un écrivain« est insoutenable, puisque la construction des phrases particulière à une langue est l'objet de la syntaxe et que, propre à un écri-

vain, elle se confond avec son style. Par contre, on peut diviser les fonctions de la phraséologie comme suit:

1° La phraséologie *descriptive* explique le sens des locutions et phrases toutes faites et fait voir, par des exemples, dans quelles circonstances on doit s'en servir.

2° La phraséologie *historique* étudie l'origine ou les sources des locutions, explique leur structure archaïque et leur évolution sémantique.

3° La phraséologie *comparée*, enfin, rapproche les locutions synonymes de plusieurs langues, tout en s'efforçant de tirer de ce rapprochement des conclusions sur la mentalité des différents peuples, leur façon de voir et d'entendre les choses de ce monde.

33. NIWIŃSKI M.: *Wójtostwo krakowskie w wiekach średnich. (Die Krakauer Vogtei im Mittelalter)*. Séance du 19 octobre 1936

Das Amt des Stadtvogtes wurde nach Kraków aus Magdeburg über Schlesien verpflanzt. Es erscheint sofort in ausgebildeter Form bei der Lokation der Stadt im J. 1257 und wird — ähnlich wie in den anderen polnischen Städten — mit der Würde des Lokators verbunden. Der Krakauer Vogt erhielt eine reichliche Ausstattung, welche dieselben Bestandteile aufweist, die im Vermögen der Vogteien anderer gleichzeitig gegründeter Städte in Polen auftreten (ein Teil der Tuch- und; Kramläden-Mietsgebühren, ein Teil der Höfe, Fleischer-, Bäcker- und Schusterbänke, Schlachthaus, Mühlen, Felder, Zollfreiheit, $\frac{1}{3}$ der Gerichtseinkünfte), jedoch etwas mehr, als in anderen Städten. Außerdem erhielt der Krakauer Vogt beinahe die volle Gerichtsgewalt; nur drei Verbrechen (*not, heymsuche, luge*) waren für persönliche Jurisdiktion des Herzogs vorbehalten. Die breite materielle Grundlage und die umfangreiche Amtsgewalt machten den Vogt zur ersten Person in der Stadt und schufen günstige Bedingungen für die Entwicklung des politischen Ehrgeizes der Vögte. Dieser Umstand sollte für die Zukunft dieses Amtes verhängnisvoll werden. Durch das Mißlingen der gegen Łokietek gerichteten politischen Aktion des Vogtes Albert in den Jahren 1311—2 wurde der bisherigen Herrlichkeit der Krakauer Vogtei ein Ende gemacht und ein völliger Umschwung in deren Geschichte ver-

ursacht. Der siegreiche Łokietek hat den überwiegenden Teil der Einkünfte der Krakauer Vogtei den königlichen Besitzungen einverleibt und zugleich den rechtlichen Charakter des Vogt- amtes geändert. Aus dem bisherigen erblichen Lehnsmann ist der Vogt ein Beamter geworden, der von dem Herrscher nach Belieben ernannt und beseitigt, und bei weitem bescheidener ausgestattet wurde, als es früher der Erbvogt gewesen war. Łokietek unterwarf sogar die Stadt Kraków, die Beschlüsse des Lokationsprivilegs ungeachtet, der Gewalt des Landvogtes und gleichzeitig erstreckte er — im Widerspruch mit den Normen des Magdeburger Rechtes — seine Funktionen auf alle Gerichte. Daraus ist eine anormale Gewohnheit entstanden, daß seit dem Jahre 1312 in den Banngerichten je zwei Vögte in Krakau den Vorsitz führen, ein Umstand, der durch die bisherige Literatur (Piekosiński, Ptaśnik, Sokolowski) unrichtig oder ungenau erklärt wird. Obiger Zustand dauerte etliche Jahre fort. Seit 1324 begann man zu normalen Verhältnissen zurückkehren. Der Landvogt tritt seither selten bei den ordentlichen Gerichten auf, und seit dem J. 1330 beschränkte er sich gemäß den Gesetzesvorschriften ausschließlich auf den Vorsitz an den großen Dingen. Dieser Erfolg ist durch die Besserung der gegenseitigen Beziehungen zwischen dem König und dem Krakauer Bürgertum erreicht worden. Die politische Entspannung ging so weit, daß zu Beginn des J. 1333 der Krakauer Stadtrat die schwere finanzielle Lage des Königs ausnützen konnte und die Stadtvogtei als Unterpfand für die dem Könige erteilte Anleihe zum erstenmal in seine Hände ergriffen hat. Seit dieser Zeit scheint das Verpfänden oder Verpachten der Krakauer Vogtei — den Vorschriften des Magdeburger Rechtes entgegen — zum ständigen Brauch geworden sein. Der König gab die Vogtei als Pfand oder in Pacht verschiedenen Personen vom Kleinadel oder dem Krakauer Bürgertum, manchmal auch dem Krakauer Stadtrat. Der letztere Fall läßt sich in den Jahren 1333, 1341, 1366—70, 1394, 1431 und um das Jahr 1462 feststellen. In letzten Jahren der Regierung Kasimirs des Großen waren von dem Großverwalter von Kraków und dem Nachfolger des Landvogtes, dem Vogte des Obersten Gerichtshofes des Deutschen Rechtes auf der Königsburg, vergebliche Versuche gemacht, die Stadtvogtei in Abhängigkeit von sich selbst zu bringen. Das Krakauer Bürgertum wußte jedoch diese widerrechtlichen Ansprüche siegreich zurückzuweisen, und es

gelang ihm sogar, zur Zeit der Regierung des ihm geneigten Ludwigs des Ungarn, jedes Eingreifen des Vogtes des Obersten Gerichtshofes zu beseitigen, indem es sich auf die genaue Interpretation des Lokationsprivilegs stützte. Seither ist das Recht der Ernennung des Vorsitzenden für das Großding (des Burggrafen) auf den Krakauer Stadtrat übergegangen. Die Gerichtseinkünfte ($\frac{2}{3}$ der Abgaben und Straf gelder) verblieben beim König, welcher sie an den Pächter, beziehungsweise den Verpfänder der Vogtei überwies. Die letzteren übten gewöhnlich die Pflichten des Vogtes persönlich nicht aus, sondern verpachteten dieses Amt an einzelne Stadtbürger weiter. Die soziale Stellung dieser Gerichtsvögte war bedeutend niedriger, als die der früheren Erbvögte, nichtsdestoweniger standen sie noch ziemlich hoch und rekrutierten sich aus den höheren Schichten der Bürgerschaft, oft aus gewesenen Ratsherren und Schöffen, manchmal kehrten sie auch zu diesen Funktionen nach Niederlegung der Vogtwürde zurück. Obwohl die Vögte formell größtenteils von dem Stadtrat unabhängig waren, mußten sie jedoch auf dessen Stellung ernsthaft Rücksicht nehmen. Diese tatsächliche Abhängigkeit wird in eine rechtliche verwandelt, seitdem im J. 1475 der Stadtrat dem Krakauer Ratsherrn Lang das Pfandrecht an der Krakauer Vogtei abgekauft hat. Gleichzeitig verbot der Stadtrat das Amt des Vogtes mit der Ratsherrnwürde zu vereinigen. Durch beinahe anderthalb Jahrhunderte hatte die Stadt die Vogtei nur kraft des Pfandrechtes inne, erst der Reichstag in Warszawa im J. 1616 hat die Vogtei für ewige Zeiten der Stadt Kraków einverleibt.

In der Folge bespricht der Verfasser die Angelegenheit der Stellvertretung des Vogtes. Sie wurde im allgemeinen durch lokalen Brauch geregelt. In Kraków ernannte den Stellvertreter vorwiegend der Vogt selbst, eventuell unter Mitwirkung der Ratsherren und der Schöffen. Der Stellvertreter, der die volle Macht des Vogtes besaß, trägt in den städtischen Büchern — gleich dem eigentlichen Vogt — den Titel »advocatus«. Von diesem Standpunkte ausgehend führt der Autor eine Revision der Vögtenliste durch, die von Piekosiński im I. Bande des Diplomatischen Kodex der Stadt Kraków (Kodeks dyplomatyczny m. Krakowa) angegeben wurde, eliminiert daraus die Landvögte und die Stellvertreter der Vögte und gibt einige Ergänzungen und Korrekturen aus archivalischen Quellen.

34. PIGON ST.: *Przepowiednia Wernyhory. (La prédiction de Wernyhora)*. Séance du 14 décembre 1936

Le prof. W. Klinger (*Przeegl. Współcz.* 1934)¹ fut le premier à commencer l'analyse critique des problèmes liés à ce qu'on a appelé la *Prédiction de Wernyhora*, un des plus récents monuments de la littérature »sibylline«. Il a prouvé d'une manière définitive le caractère apocryphe du texte connu sous ce titre depuis un siècle. Par contre, l'essai qu'il fit d'établir la chronologie de l'apocryphe ne peut être considéré comme réussi. P. A. Kostruba, successeur de W. Klinger dans ces recherches, a prouvé (*Pam. Liter.* 1935) qu'on ne peut (ainsi que l'a fait Klinger) traiter le texte de la *Prédiction* édité en 1830 comme une vulgate, car il est le produit d'une amplification; le texte du manuscrit des Sobański (de Kiew) est plus ancien que l'autre, il date d'entre 1814 et 1830. Cependant, ce dernier nous transmet également une version modifiée, élargie d'additions ayant trait aux événements d'après 1812, qui n'existaient pas dans la version primitive. Le critique place cette version primitive, inconnue, en se basant sur certains détails rudimentaires du texte, vers 1806, à l'époque qui précéda l'institution du Duché de Varsovie. Il considère tout ce qui, dans la *Prédiction*, se rapporte à des événements ultérieurs désignés concrètement, comme la seconde couche de texte, venue avec le temps.

Cependant ce jugement s'appuie sur une interprétation fautive. Au paragraphe 7 de la *Prédiction* on trouve l'annonce de la victoire de Napoléon sur les Allemands. Le critique la rapporte à la guerre de Prusse de 1806. Mais au début du XIX^e siècle, la désignation »Niemcy« = les Allemands, ne pouvait se rapporter qu'à l'Autriche, jamais à la Prusse. Ainsi donc, la tentative pour fixer la chronologie de la *Prédiction* d'après une connexion fautive des événements était erronée cette fois-ci encore. De plus, l'affirmation de Kostruba sur une version primitive, a été posée d'une manière hypothétique, la version elle-même n'était pas connue.

Sa découverte permet de pousser avant la question de la détermination de la chronologie ainsi que du caractère apocryphe de la *Prédiction*. Deux textes manuscrits nous la transmettent:

¹ Voir *Bull. Intern.* 1934 (I—II), p. 104 squ.

celui de Cracovie (Bibl. Jag. n^o 6050) et celui de Rapersville (n^o 1520) conformes en général; nous y avons la rédaction la plus ancienne, primitive de la *Prédiction*, non abîmée par les amplifications.

Nous pouvons affirmer, d'après cela, que la *Prédiction de Wernyhora* était un écrit politique de mai 1809; qu'elle prit naissance parmi la noblesse polonaise d'Ukraine comme l'expression de l'espoir qu'après la guerre victorieuse de Galicie, l'armée du prince Joseph (Poniatowski) se tournera contre la Russie et se dirigera sur Kiew. L'auteur de l'apocryphe désirait très certainement éveiller de semblables désirs dans la société polonaise, et voulait, par suite, provoquer et avancer les événements. Il prédisait une fin victorieuse à l'entreprise désirée. La *Prédiction de Wernyhora* est donc le produit de l'enthousiasme patriotique de la première moitié de 1809.

Pareille méthode pour fixer la chronologie de l'apocryphe permet aussi d'expliquer convenablement et entièrement toutes les allusions politiques contenues dans le texte. Elle permet enfin de ranger cette oeuvre dans la littérature politique d'alors, qui n'était point pauvre et à laquelle n'étaient point étrangères des marques de ce genre, de prédiction, marques sibyllines, empruntées à la tradition littéraire des siècles précédents.

35. SCHAYER ST.: **O somatyzmie psychologii indyjskiej.** (*Über den Somatismus der indischen Psychologie*). Séance du 7 décembre 1936

1. Mit der einzigen Ausnahme der Cārvakas, welche das Bewußtsein »epiphänomenalistisch« als Nebenprodukt aus der Verbindung der grob-materiellen Grundstoffe erklären, stehen alle Systeme des alten Indien auf dem Standpunkte, daß es ein besonderes psychisches Element, das *citta* oder das *vijñāna* gibt. Nun muß aber gleich betont werden, daß auch dieses Element nie anders als stofflich vorgestellt wurde. Darum ist die indische Psychologie durchaus »physikalistisch« oder besser gesagt: »somatistisch«. Sie faßt das Seelische als eine Art Körper auf und behandelt die psychischen Vorgänge als mechanisch-dynamische Veränderungen in dem Seelenstoff.

Aus dieser Einsicht ergibt sich eine, für das Verständnis der indischen Theorien sehr wichtige Konsequenz. Die europäischen Autoren, die sich zu dem Glauben an eine unraumhafte Psyche bekennen, pflegen nicht selten die Unadäquatheit der menschlichen Sprache bei allen psychologischen Deskriptionen zu betonen¹. Gewiß mit Recht, denn wir können nicht leugnen, daß alles, was die natürliche Sprache unmittelbar auszudrücken vermag, räumlich-ausgedehnt (genauer: visuell, taktil und motorisch) gemeint ist. Darum versagt die Sprache nicht nur gegenüber komplizierten emotionellen Erlebnissen, sondern auch gegenüber einem so elementaren Phänomen wie die einfache Tonempfindung. Der abendländischen Psychologie bleibt mithin nichts anderes übrig, als sich uneigentlich gemeinter, metaphorischer Ausdrücke zu bedienen, was allerdings mit einem prinzipiellen Verzicht auf wissenschaftliche Strenge gleichbedeutend ist.

Diese Schwierigkeiten kennt nun die indische Psychologie nicht, da sie nicht die subjektiven Erlebnisse, sondern die objektiven Bewegungen und Zustände des Seelenstoffes analysiert. Darum haben die indischen psychologischen Termini in der Regel einen durchaus eindeutigen, wörtlich-konkreten Sinn und sie müssen auch so von der abendländischen Wissenschaft verstanden und übersetzt werden. Man darf wohl behaupten, daß der Hauptgrund, weshalb wir noch immer zu einer befriedigenden Interpretation der indischen Psychologie nicht gelangt sind, in der falschen metaphorisch-abstrakten Auslegung zu suchen ist. Vor der Indologie steht somit für die nächste Zukunft die wichtige Aufgabe, das gesamte psychologische Schrifttum der alten Inder ganz von neuem in der einzig adäquaten somatistischen Ausdrucksweise darzustellen. Bis das aber geschehen ist, soll inzwischen kasuistisch an einigen Beispielen gezeigt werden, was von dieser Methode für das Verständnis der indischen Psychologie zu erwarten ist.

2. Wir schicken voraus einige Bemerkungen über das *sūkṣmatva*, einen Begriff, dessen Provenienz aus den vorwissenschaftlichen, animistischen Vorstellungen über die subtile »Schattenseele«, »Hauchseele« usw. auf der Hand liegt. Die indischen Versuche,

¹ Vgl. zumal H. Driesch, *Grundprobleme der Psychologie*, S. 1, Leipzig 1926.

diesen Begriff zu rationalisieren, bewegen sich in zwei Richtungen, je nachdem die »Subtilität« als eine relative oder als eine absolute Eigenschaft verstanden wird. Im ersteren Fall haben wir mit einer quantitativ abstufbaren »Verdichtung« zu tun, so daß wir alle Elemente nach dem Grad ihrer »Grobheit« (*yathaudarikaṃ*) von der »größten« Erde bis zum »subtilsten« Seelenstoff in einer Klimax ordnen können. Die bekannten Abhidharma-Klassifikationen der sechs *dhātus*, der fünf *skandhas* usw. mögen hier als Beispiele angeführt werden.

Die Sache kann aber auch anders aufgefaßt werden, sobald man, von der grundsätzlichen Homogenität der grob-materiellen und der subtil-psychischen Elemente weggehend, den Hauptakzent auf die Gegensätzlichkeit dieser Kategorien verlegt und auf diesem Wege zu einer eigenartigen somatistischen Variante des psychophysischen Dualismus gelangt. Die »Subtilität« und die »Grobheit« sind dann unabhängige Eigenschaften von zwei im Gegensatz zu einander stehenden Wirklichkeitssphären. An Stelle der Fünf-*skandha*-Reihe tritt dann die Antithese *nāma-rūpa*, wo *nāma* mit *citta* und *urūpa* gleichbedeutend ist. Wie ich im *Archiv Orientalni*, Bd. VII, S. 121 ff. gezeigt habe, gehört zu diesen Äquivalenten der subtil-psychischen Wirklichkeit auch der Ausdruck *dharma* in seiner ursprünglichen, vorkanonischen Bedeutung, so daß der Gegensatz *nāma-rūpa* mit dem Gegensatz *dharma-rūpa* identisch ist. Dieser letztere Gegensatz lebt noch in der mahāyānistischen *dvi-kāya*-Lehre fort und liegt auch der Unterscheidung zwischen dem *saṃvṛti-satya* und dem *paramārtha-satya* zugrunde. Mithin können wir die Begriffs-paare *saṃvṛti* — *paramārtha* und *audarika* — *sūkṣma* mit einander in Parallele setzen, was zunächst als eine reine Konstruktion erscheinen mag, in Wirklichkeit aber durch eine interessante Stelle in *Sthiramatis Madhyāntavibhāgaṭīkā*, ed. Yamaguchi, S. 123, vollends bestätigt wird: *audarikaṃ tattvaṃ sūkṣmaṃ ceti . audarikatattvaṃ saṃvṛti-satyam, sūkṣmatattvaṃ tu paramārthasatyam . yata adāv audarikena sattvān paripācayati paripakvāms tu sūkṣmena vimocayati, atah pūrvam audarikaṃ paścāt sūkṣmaṃ-tatrā 'samāhitajñānaviṣayatvāt saṃvṛtisatyam audarikatattvaṃ, samāhitajñānaviṣayatvāt paramārthasatyam sūkṣmatattvam . atha vā vijñānaviṣayatvād audarikaṃ, jñānaviṣayatvāt sūkṣmaṃ .*

3. Alle Bewußtseinsphänomene, alle Empfindungen, Emotionen, Erkenntnisakte usw., sind als »Störungen« in der psychischen Substanz aufzufassen. Vom somatistischen Standpunkt aus können diese Störungen zunächst als »Bewegungen« (Vibrationen und Schwingungen) verstanden werden. Der normale Terminus technicus ist hier *vṛtti*, bzw. *pravṛtti*, diese zwei Ausdrücke sind aber nicht ganz gleichbedeutend. Sthiramati, *Triṃśikā*, S. 32 umschreibt *vṛtti* als *ālambane pravṛttir*, was Jacobi, *Über das ursprüngliche Yogasystem*, S. 10 als die »von einem Dinge ausgeübte Thätigkeit« erklärt. Mir scheint es, daß die Bedeutung von *pravṛtti* enger zu fassen und etwa als »Vorwärtsschwingen des *citta* auf sein Objekt hin« widerzugeben ist. Dort, wo das *ālambana* ein *bāhya-viśaya* ist, strebt das *citta* nach seinem *artha* ohne ihn unmittelbar zu erreichen. Ist aber der Gegenstand *ādhyātṃika*, d. h. innerhalb des durch das *citta* ausgefüllten Leibes eingeschlossen, dann ist ein direkter Kontakt wohl möglich. Darum unterscheidet das *Yoga-Bhāṣya* III, 1 die *dhāraṇā*, deren Gegenstand der Nabel, das Herz, die Flamme im Kopfe u. dgl. ist, von der *dhāraṇā*, welche auf ein Ding der Außenwelt gerichtet ist. Im ersteren Fall findet wörtlich ein Binden des *citta* an den betreffenden Ort statt, in dem zweiten Fall haben wir dagegen nur mit einer *vṛtti* (*vṛtti-mātreṇa*) zu tun: die Fluktuation des *citta* wurde zwar auf denselben Gegenstand eingestellt, ein *bandhana* des *citta* an diesen Gegenstand wurde aber nicht erreicht.

Die *dhāraṇā* ist eine vorbereitende Übung für das *dhyāna*, welches im *Yoga-Sūtra* als »Homogenität des Bewußtseinsstromes (*pratyaya-ekatanatā* = *sadṛśaḥ pravāhaḥ*) definiert wird. Das Bild des Bewußtseinsstromes ist auch der europäischen Psychologie geläufig, für die Inder handelt es sich aber nicht um eine Metapher, sondern um ein wirkliches Strömen von *citta*-Wellen. Im Zustand des *dhyāna* sind diese Wellen »gleichartig«, so daß an Stelle des unruhigen Hin- und Herwogens ein monotones Dahinfließen erreicht wird. In den tiefsten Trancezuständen wird auch diese Bewegung zum Stillstand gebracht und das *dhruvatva*, das *acalatva* des *citta* erreicht.

Zu diesen yogistischen Beispielen mag auch ein Begriff aus der normalen Psychologie hinzugefügt werden: die *upekṣā*, der buddhistische Gleichmut, ist identisch mit der *samatā* des *citta*, was von Yaśomitra, ed. Wohihara, S. 129 folgenderweise

erklärt wird: *yad-yogāc cittaṃ samam anābhoge varttate*. Wir können diesen Satz nur wörtlich übersetzen: »*upeksā* ist diejenige (Potenz), derzufolge das *citta* gradlinig, ohne abzubiegen, fluktuiert«.

4. Der zweite Typus von »Störungen« beruht auf der »Verdichtung«. Hier kann als Beispiel vor allem die Gradation *yathaudarikam* der vier psychischen *skandhas* angeführt werden: *viññāna* ist feiner als *saṃskāra*, *saṃskāra* ist feiner als *saṃjñā*, *saṃjñā* ist feiner als *vedanā*. Dieser letztere *skandha* kann ebenfalls mehr oder weniger subtil sein, je nachdem es sich um das positive (angenehme und unangenehme) oder um das neutrale Gefühl handelt. Somatistisch gedeutet ist diese Unterscheidung klar, hingegen dürfte es recht schwer sein auf dem Wege der Introspektion ein Erlebniskorrelat der neutralen *vedanā* aufzuweisen. Wir müssen darum wohl mit Buddhaghosa die Regel annehmen: *yaṃ sukhumaṃ, taṃ eva duppativijjha-sabhāvatta*. Aus *Samādhirāja*, XXII, Str. 26—27 erfahren wir, daß auch die *saṃjñā* mehr oder weniger subtil sein kann und ihrerseits die Subtilität des ganzen *nāma-rūpa* determiniert. Zu derselben Vorstellungssphäre gehört ferner die Definition der *praśrabdhi Abhidharmakośa*, II, 25 als »Leichtigkeit« (*laghutva*), welche das *citta* infolge des *dhyāna* erreicht. Endlich mögen als zwei besonders charakteristische Beispiele die Definitionen von *vitarka = citta-ūdarikatva* und *vicāra = citta-sūkṣmatva*, *Abh. Kośa*, II, 33 angeführt werden. Dazu ein in seinem naiven Physikalismus nicht mißzuverstehendes Beispiel: *vitarka* ist wie das kalte Wasser, *citta* wie das im Wasser schwimmende Stück Butter, *vicāra* wie die Hitze der Sonne. Dank dem Zusammenwirken von *vitarka* und *vicāra* ist das *citta* weder zu grob noch zu fein. Es ist müßig mit Stcherbatsky, *Central Conception*, S. 105 zu spekulieren, ob und inwiefern diese Theorie mit der Kantischen Synthese der Apprehension identisch oder nur verwandt ist. Von der psychologisch-introspektiven Seite betrachtet, ist jedenfalls, wie Jacobi, *l. c.* S. 13 richtig gesehen hat, ein verbal-begriffliches Denken (*manojalpa*, wörtlich: »intellektuelles Selbstgespräch« — »un entretien mental«) gemeint und dieses Denken kann mehr oder weniger abstrakt sein, je nachdem das *citta* mehr oder weniger »fein« ist. Es gibt eine Hierarchie der Erkenntnisfunktionen von der grob-sinnlichen Wahrnehmung bis zu der »abstraktesten« Intuition eines Yogins und diese Hierarchie ist zugleich »soma-

tistisch« gedacht als eine Klimax von Verdichtungszuständen des *citta*. Das normale diskursive Denken mit seinen beiden Varianten des *vitarka* und des *vicāra* steht etwa in der Mitte dieser Stufenleiter.

5. Neben »Bewegung« und »Verdichtung« ist endlich noch eine dritte Kategorie von Störungen des *citta* durch »Verunreinigung« und »Trübung« zu nennen. Hierher gehört eine Reihe von bekannten Ausdrücken, welche die Entstehung der Affekte, der Gier, des Hasses, der Unwissenheit usw., erklären sollen. So vor allem der *kleśa*-Begriff, der sowohl dem Sāṃkhya-Yoga als auch dem Buddhismus geläufig ist, ferner der *āśrava*-Begriff und solche, kaum bildlich zu nehmende Ausdrücke, wie *kaṣāya* oder *mala*. Als Konsequenz der »Verunreinigungstheorie« wird die Erlösung mit der »Läuterung« (*viśuddhi*) identifiziert, wobei aber zu bemerken ist, daß dieser Begriff die Erlösung durch »Beruhigung« keineswegs ausschließt. Im Gegenteil: die Reinheit und das Freisein von Trübungen wird in der Regel durch das Zustandekommen der Vibrationen des *citta* erreicht. Das ist auch leicht verständlich, wenn man das Bild einer durch Bewegung getrüben Flüssigkeit vor den Augen hat: hört das Fluktuieren auf, dann sinken die Unreinheiten und die Flüssigkeit wird klar. Wie das griechische σύγχυσις, lateinisch *confusio*, slavisch *sъmъšćenje*¹ indisch *prasāda* usw. zeigen, handelt es sich hier um eine weit verbreitete, vorwissenschaftliche Anschauungsweise.

Aus der indischen philosophischen Literatur mögen folgende Beispiele zitiert werden. Nach *Abhidharmakośa*, II, 128 ist das Vertrauen zum Tathāgata (*śraddhā*) identisch mit dem Klarwerden des *citta* (*cetasah prasādaḥ*). Dazu gibt Yaśomitra die Erklärung: »denn durch die *śraddhā* wird das durch die *kleśas* und die *upakleśas* beschmutzte *citta* klar gemacht (*prasūdati*), wie das Wasser durch ein die Unreinheiten niedersetzendes Mineral«.

Nach dem *Bhāṣya* zu *Yoga Sūtra* II, 11 ist das durch die *kleśas* verunreinigte *citta* in derselben Weise wie ein schmutziges Kleid zu behandeln: zunächst muß der grob-stoffliche Schmutz durch den *kriyā-yoga* abgeschüttelt werden, dann bleiben aber noch die subtilen Flecke und diese können radikal nur durch

¹ Über die Geschichte dieser Ausdrücke vgl. A. Turyn, *Actes du IV Congrès international des études byzantines*, S. 151 ff., Sofia 1935.

das Feuer der höheren Erkenntnis (*prasaṅkhyāna*) entfernt werden.

Derselbe *dṛṣṭānta* von der Reinigung durch das Feuer ist auch dem Buddhismus bekannt. Sein Sinn ergibt sich aus der chinesischen Version des *Dharmadhātustotra* (*Taisho*, 1675): »Wie das ins Feuer gelegte Asbest-Kleid von den Flecken frei wird, die Flecke verschwinden und das Kleid wieder leuchtend und rein wird, genau so wird auch das *citta* durch die Leidenschaft (*rāga*) usw. verunreinigt... Die drei Gifte (= die drei Haupt-*kleśas*), welche die Ursache der Geburt und des Todes sind, werden durch das Feuer der *prajñā* verbrannt. Der *dharmadhātusvabhāva* existiert ununterbrochen und er verbreitet immer seinen Glanz«. Die Vorstellung der *āgantuka kleśas* gehört zum interkonfessionellen Uryoga, wurde aber besonders von der buddhistischen Schule des *citta ādisuddha* entwickelt. Sie setzt voraus, daß die »Verunreinigungen« temporär und akzidentell sind und darum das ursprüngliche Lichtwesen des *citta* nicht zu verderben vermögen. An sich hat dieser Gedanke mit dem mahāyānistischen Illusionismus nichts zu tun, nachdem aber das *citta ādisuddha* mit dem monistischen Absolut, dem *dharmadhātu* identifiziert wurde, mußte auch der ganze Verfinsterungsprozeß (= *samsāra*) als unreal aufgefaßt werden. Das ist eben der Standpunkt des *Dharmadhātustotra*.

6. Wir behandeln zum Schluß ein besonders lehrreiches Beispiel des indischen Somatismus: das Problem des Selbstbewußtseins, so wie es in der mahāyānistischen Psychologie diskutiert wird. Die Yogācāras aus der Schule Maitreya-Asangas behaupten die Realität der *svasaṃvedanā* d. h. eines Aktes, in welchem das Bewußtsein als Subjekt (*grāhaka*) gleichsam sich selbst als Objekt (*grāhya*) erlebt. Die Schule des Dignāga lehrt, daß es wohl die *svasaṃvedanā* gibt, jedoch nicht im Sinne eines Aktes, sondern als ein spontanes Selbstleuchten des Bewußtseins. Die *svasaṃvedanā* ist danach das absolute Wesen des Bewußtseins, seine wahre Natur; sie muß aber nicht *grāhakabhāvena*, sondern *prakṛtyā prakāśātmatayā* verstanden werden¹. Die Mādhyamika-Prasangikas lehnen beide Theorien ab: die *svasaṃvedanā* existiert überhaupt nicht, weder als Akt noch als Wesenscharakter des Bewußtseins.

Um diese drei Standpunkte und ihre Argumente richtig zu

¹ Vgl. *Tattvasaṃgraha*, S. 559, *Bodhicaryāvatāra Pañj.*, S. 376.

verstehen, muß man vor allem wissen, daß nach einer in Indien allgemein anerkannten (*loka-prasiddha*) Auffassung jedes Geschehen ein Zusammenstoß von drei Dingen: dem *karṭṛ*, dem *kārya* und der *kriyā* ist. Demnach ist auch jeder Wahrnehmungsakt ein *concursum trium* (*trika-samnipāta*, *trairūpya*): des *grāhaka*, des *grāhya* und des *grahana*. Ist nun von der *svasaṃvedanā* die Rede, so kann damit, im Einklang mit dem *loka-vyavahāra*, nur ein Akt gemeint sein, in welchem der *grāhaka* zugleich ein eigenes *grāhya* ist. Ein solcher Akt, sagen die Mādhyamikas, würde der allgemein anerkannten Regel *svātmani kriyā-virodhāt* widersprechen. Denn keine *kriyā* kann auf sich selbst gerichtet sein. Der Mime kann nicht auf die eigene Schulter steigen, die Fingerspitze kann nicht sich selbst berühren, die Messerscheide kann nicht sich selbst schneiden.

Die Yogācāras aus der Schule Maitreya-Asangas bestreiten nicht die Gültigkeit dieser Regel, sie geben aber auch nicht zu, daß die von ihnen angenommene Interpretation der *svasaṃvedanā* eine *kriyā svātmani* sei. Denn auch die *svasaṃvedanā* beruht auf der Kooperation von drei Elementen, dem *grāhaka*, *grāhya* und *grahana*, welche dadurch entstehen, daß sich das *citta* in drei entsprechende »Teile« (*aṃśa*, *bhāga*) »teilt«. Mit anderen Worten: derjenige Teil des *citta*, welcher in der *svasaṃvedanā* als *grāhaka* fungiert, ist nicht identisch mit dem *grāhya*-Teil. Es sind eben zwei verschiedene Teile desselben Bewußtseins.

Mit dieser Auffassung ist die Schula Dignāgas nicht einverstanden, weil sie das *citta* als ein, alldurchdringend und unteilbar betrachtet:

kriyā-kāraka-bhāvena na svasaṃvittir asya tu |
*ekasyā 'naṃśarūpasya trairūpyānupapattitāḥ*¹ //

Und endlich, was die Mādhyamikas betrifft, so stehen auch sie auf dem Standpunkt der prinzipiellen Einheit und Unteilbarkeit des mit dem absolut identischen *jñāna-kāya*. Sie lehren darum die Irrealität des *kāraka-kārya-kriyā-bheda*, lehnen jedoch die Theorie Dignāgas von der *ātma-prakāśatā* ab, da sie weder mit dem *laukika-vyavahāra* noch mit der *niḥsvabhāvatā* des *paramārtha-satya*

¹ *Tattvasamgraha*, kar. 2000, zitiert auch in der *Pañjikā* zum *Bodhicaryāvatāra*, S. 376.

vereinbar ist. Ein weiteres Eingehen auf die Subtilitäten des Mādhyamika-Standpunktes erübrigt sich in diesem Zusammenhang¹.

Aus diesen Bemerkungen geht mit genügender Deutlichkeit hervor, daß im Mittelpunkt der ganzen Diskussion die Frage nach der Teilbarkeit des *citta* steht. Für unsere Psychologie hat diese Frage überhaupt keinen Sinn, für den indischen Somatismus ist sie aber ein wichtiges fundamentales Problem, ein genaues Gegenstück zu dem Problem der Teilbarkeit der Materie. Zugleich fällt von hier aus ein neues Licht auf die Diskussion über die Zahl der *bhāgas* des *citta*². Es gab Yogācāras, welche jedes psychische Erlebnis auf die Zweiteilung des *citta* in einen *nimitta-bhāga* und einen *darśana-bhāga* zurückführten. Nach einer anderen Auffassung genügen diese zwei *bhāgas* sind. Denn sie sind nicht unabhängige (*prthag*) Substanzen, sondern lediglich Transformationen desselben *citta*, sie müssen also in derselben psychischen Substanz ihr gemeinsames Substrat (*āśraya*) haben. Diese undifferenzierte psychische Substanz ist aber ihrem Wesen nach die *svasaṃvedanā*, und so gelangen wir zu der Unterscheidung der drei *bhāgas*: des bewußthabenden, des bewußtgehabten und des selbstgewußten »Teiles«. Nun genügt manchen Yogācāras selbst diese Theorie nicht, denn durch eine »subtile« Analyse kann noch ein vierter *bhāga*: das »Selbstbewußtsein des Selbstbewußtseins« entdeckt werden. Der Grundgedanke aller dieser Spekulationen ist klar: jeder Akt der Selbstbesinnung, der Autoreflexion des Bewußtseins beruht auf der weiteren Bifurkation des *grāhaka-bhāga* in einen neuen *grāhaka* und ein neues *grāhya*. Es ist aber immer dasselbe Bewußtsein (*citta-mātra*), welches geteilt wird.

7. Wir brechen hier ab und fassen die Hauptergebnisse kurz zusammen.

Solange der »psychische Stoff« in unseren Laboratorien und Kliniken nicht entdeckt ist, können wir den psychologischen Somatismus der Inder nur als eine rein spekulative Theorie betrachten. Trotzdem dürfen wir diesen ältesten Versuch, die Psychologie in physikalischer Sprache darzustellen, nicht unter-

¹ Aus den neuesten Publikationen zum Mādhyamika-Problem wäre neben meiner kurzen Note über das *paramārthajñāna*, RO XI, S. 206 ff. die ausgezeichnete Abhandlung P. Tuxens zu erwähnen: *Indledende Bemaerkninger til Buddhistisk Relativisme*, København 1936.

² Vgl. de la Vallée Poussin, *Vijñaptimātrāsiddhi*, S. 127 und ff.

schätzen. Er mag durch die Forschung der Zukunft bestätigt oder widerlegt werden, sein durchaus »wissenschaftlicher« Charakter ist unbestritten.

Über die Terminologie des indischen Somatismus ist aber folgendes zu bemerken. Nicht alles, was die alten Inder gedacht haben, ist klar und präzise und in solchen Fällen darf man gewiß von den abendländischen Indologen nicht verlangen, daß sie die indischen Gedanken besser als die Inder verstehen. In keinem Fall ist aber die Interpretation *obscurum per obscurius* zulässig und noch weniger eine Interpretation, welche durch die *vastuśūnya vikalpas* des modernen philosophischen Jargons die durchaus klaren Formulierungen der indischen Originale verdunkelt. Weder die indische Weisheit noch die europäische Wissenschaft gewinnen irgend etwas dadurch, daß man die *vr̥ttis* des *citta* als »Bewußtseinsfunktionen« und die »*amśas*« und »*bhāgas*« als »Aspekte« widergibt.

-
- 36 SINKO-POPIEŁOWA K. (M^{me}): **Cebes wawelski i Hans Dürer. (*Les fresques au chateau royal de Wawel représentant Tableau de la vie humaine de Cebes et Hans Dürer*)**. Séance du 12 novembre 1936

Paraîtra dans Biuletyn historii sztuki i kultury, vol. V, Warszawa 1937.

-
37. STERNBACH L.: **Komentarz filologiczny do apoftegmatów króla Jana Olbrachta. (*Philologischer Kommentar zu den Apophthegmen des Königs Jan Olbracht [Johann Albert]*)**. Séance du 9 novembre 1936

In erster Reihe werden die von F. Papée in der Monographie 'Jan Olbracht' (Krakau 1936) mitgeteilten Apophthegmen besprochen: S. 135 'ich würde das eigene Hemd (*tunicam interiorem*) verbrennen, wenn dasselbe meine Absichten kennen würde' und S. 227, 2 *Albertus meus crebro dicitabat, a natura duas aures et unum dumtaxat os homini tributum esse ea de causa, ut plura audiret quam loqueretur.*

Den ersten Ausspruch bezeugen als klassisches Gut Valerius Maximus VII 4, 5, Ps. — Aurelius Victor *de viris illustribus* 61, Sextus Julius Frontinus *Strategemata* I 1, 12, in griechischer

Sprache Plutarch *Regum et imperatorum apophthegmata* p. 202 A und *de garrulitate* 9 p. 506 D.

Von Frontinus wird er fälschlich dem Metellus Pius beigelegt, welcher im Jahr 79 als Prokonsul zur Bezwingung des Sertorius abgeschickt wurde, die übrigen Zeugnisse verbinden ihn richtig mit Quintus Metellus Macedonicus, welcher als Prokonsul vom Jahre 142 angefangen in Spanien gegen Viriathus kämpfte.

Die in den klassischen Texten enthaltenen Varianten berechtigen zum Urteil, dass als Quelle des Jan Olbracht Valerius Maximus zu gelten hat. Das Apophthegma des polnischen Königs stammt aus der ersten Hälfte des Monats Mai im Jahre 1497; im August desselben Jahres wurde es vom Bruder des Königs, dem Grossfürsten von Litauen Alexander, angewendet. Um diese Zeit waren bereits mehrere gedruckte Ausgaben des Valerius Maximus zur Verfügung, es wird jedoch der Beweis erbracht, dass der Ausspruch schon lange vorher jungen Fürsten eingepägt wurde und die klassischen Texte durch neue Abweichungen bereichert wurden. In Betracht kommen der König von Aragonien Peter II (1276—85), der französische König Ludwig XI (1461—83) und sein Sohn Karl VIII (1483—98), der türkische Sultan Mohammed II (1451—81) und sein Sohn Bajazet II (1481—512). Nach dem Zeitalter des Königs Jan Olbracht (1492—1501) kamen neue Änderungen zum Vorschein in den Apophthegmen des sächsischen Kurfürsten Moritz (geb. 1521, † 1553) des Genuesen Ambrosio Spinola (geb. 1569, † 1630) während seines Kriegsdienstes im spanischen Heer, und des preussischen Königs Friedrich II (1740—86).

Im weiteren Verlauf der Untersuchung wird der Nachweis erbracht, dass schon der römische Feldherr ein griechisches Original mit kleinen Textänderungen nachgeahmt hat, und zwar einen vom macedonischen König Philipp II ausgesprochenen Satz, welcher vom Verfasser der vorliegenden Abhandlung im *Gnomologium Vaticanum* Nr. 544 veröffentlicht wurde, zugleich wird bewiesen, dass das Apophthegma des Metellus in vielen neueren Sprachen sprichwörtliches Kolorit erhalten hat.

Das zweite Apophthegma wiederholt einen vom Stoiker Zenon ausgesprochenen Gedanken, welchen Diogenes Laertius VII 23 aufbewahrt hat. Eine lateinische Übersetzung des Diogenes war bereits im Jahre 1475 erschienen.

38. STIEBER Z. **Sposoby powstawania słowiańskich gwar przejściowych.** (*La formation des dialectes slaves transitoires*). Séance du 9 décembre 1936

Le travail référé par l'auteur ne considère que les dialectes transitoires dont la genèse nous est parfaitement connue. Ce seront donc les dialectes qui se sont formés en ces derniers temps (seconde moitié du XIX^e siècle) ou bien un peu plus tôt; l'histoire, et surtout l'histoire de la colonisation nous informe exactement sur la manière dont se sont formés ces derniers. Dans son étude, l'auteur s'est limité à ces dialectes, estimant que si l'on désire parvenir à des généralisations certaines, il faut s'appuyer uniquement sur des faits absolument sûrs et délaissier ceux qui nécessitent encore une explication.

Pour éviter de tomber dans un jugement purement théorique, l'auteur s'est limité, de plus, aux dialectes qu'il a eu l'occasion d'entendre au moins parler, c'est à dire aux dialectes transitoires polono-slovaques, polono-petit russes, polono-blanc russes, haut-sorabes et bas-sorabes et aux faits qui se produisent au point de contact des divers dialectes polonais ou slovaques. Malgré ces restrictions, le nombre des dialectes transitoires, répondant aux conditions ci-dessus, est si grand, qu'il a été difficile de les considérer tous.

Le matériel sur lequel l'auteur opère, provient en partie des travaux d'autres linguistes et en partie de ses propres travaux, dont certains n'ont pas encore été imprimés.

Après les remarques d'introduction contenues dans le premier chapitre, l'auteur passe, dans le second, aux dialectes formés par l'assimilation consciente des propriétés d'une langue ou d'un dialecte étranger par la population d'une région donnée. Outre les faits déjà connus par les articles de M. Małecki sur les environs de Čadca, nous avons ici des exemples de la zone frontière polono-petit-russe (région de Chełm, Podlasie), polono-blanc-russe (région à l'est d'Augustów et l' »île« de Vilno), ainsi que des points de contact des deux dialectes slovaques et de la langue littéraire polonaise avec le dialecte de Petite Pologne.

La considération des faits en question nous amène à conclure que par suite de l'assimilation consciente des propriétés de la langue B par la population de langue A, un dialecte nouveau se forme; ce dernier prend à la langue B toutes les propriétés con-

sidérées comme importantes (ce sont généralement les anciennes différences entre A et B), et ne laisse à la langue A que les propriétés auxquelles la population de la région ne prête aucune attention ou qu'elle juge peu importantes (ce sont d'ordinaire des différences tardives entre A et B).

Les conclusions de l'auteur sont quelque peu différentes des opinions de M. Małecki qui, p. ex., explique la formation des dialectes à l'ouest de Čadca par l'assimilation en masse par la population polonaise, d'emprunts au vocabulaire slovaque. Selon l'avis de l'auteur, il ne s'agit pas tant ici d'emprunt de vocabulaire, mais bien plutôt de donner aux mots qui appartiennent en propre à cette population, la forme phonétique de la langue (dialecte) voisine.

Le chapitre trois traite des dialectes formés par l'assimilation inconsciente des propriétés de la langue B par la population A. L'auteur traite ici, en particulier, des dialectes petit-russes du sud-ouest et surtout du dialecte des Łemki, de la langue d'Osturnia en Spisz, puis du dialecte polonais du village Białe Jezioro en Polesie, du dialecte de l'«île» polonaise près de Komarno, des dialectes des «îles» polonaises en Slovaquie et du parler de Głodówka en Orava. L'auteur souligne le fait que, par suite de l'influence inconsciente du dialecte B sur le dialecte A, un nouveau parler se forme qui conserve toutes les propriétés du second, considérées comme typiques (ces ont généralement des propriétés anciennes); il prend au premier celles dont la population, parlant au début la langue A, ne se rend pas compte ou les considère comme n'ayant aucune importance (le plus souvent, des propriétés nouvelles). L'exemple le plus typique d'une semblable formation nous est offert par le dialecte d'Osturnia en Spiš qui a conservé presque complètement les petit-russes *u*, *'a* ← *o*, *ɛ* mais a pris toute une série de propriétés polonaises ultérieures, comme *ř* ← *ř*, etc.

Dans le chapitre quatre, l'auteur traite des dialectes formés à la suite du mélange d'une population à deux langues sur un terrain précédemment inhabité. On peut ici différencier deux types. Le premier, lorsque deux langues (dialectes) d'égale importance sociale se touchent. Il se forme alors un dialecte qui rejette les propriétés phonétiques du dialecte B particulièrement difficiles pour la population A et inversement. Nous trouvons l'exemple de ce type à la limite des parlers de Haute et Basse Lusace.

L'autre type apparaît lorsque l'une des langues est nettement supérieure à l'autre au point de vue social. Sur le territoire nouvellement colonisé se forme avec le temps un dialecte qui est très certainement le dialecte de cette langue »supérieure« et qui ne conserve que ça et là un trait »peu important« de la langue »inférieure«. C'est ainsi que se sont formés les dialectes actuellement slovaques de l'Orava centrale, qui, au XVII^e siècle, avait une population mélangée polono-slovaque, ainsi que les dialectes polonais des environs d'Augustów où, au XVII^e et XVIII^e siècle, les colons polonais se rencontrèrent avec les colons blanc-russes.

Le chapitre cinq est consacré à des cas plus compliqués, p. ex. lorsque dans la première phase il y avait assimilation inconsciente des propriétés d'une langue donnée, dans la seconde assimilation consciente, etc. Il y est question des dialectes blanc-russes de l'ouest, du parler de Lubowla en Spisz et de certains faits slovaques orientaux.

Dans le chapitre six, enfin, nous avons des remarques générales sur la formation des groupes dialectiques.

39. SULIMIRSKI T.: **Cmentarzysko kurhanowe w Komarowie koło Halicza i kultura komarowska. (Das Hügelgräberfeld in Komarów bei Halicz und die Kultur von Komarów).** Séance du novembre 1936

Auf der Wasserscheide der Flüsse Łukiew und Łomnica, der Nebenflüsse des Dniestr, dehnt sich auf den Hügelrücken ein großes Hügelgräberfeld aus. Es erstreckt sich von den Wäldern des Dorfes Kryłos in der Richtung NO—SW über Komarów, Sapahów, Bryń bis nach Bednarów. Die Untersuchungen umfaßten einen Abschnitt dieses Gräberfeldes, der circa 5 km lang, sich früher auf dem Terrain von Komarów befand, jetzt infolge der Parzellation innerhalb der Gemeinden Ostoja, Komarów und Komarówka liegt.

Die Hügelgräber sind im Walde und auf Rodungen, längs der Grenze der Dörfer Sokół und Medynia, gelegen. Sie bilden größere und kleinere Gruppen, deren größte 24 Hügelgräber zählt.

Die von dem Autor und Dr. J. Grabowski in den Jahren 1934—6 durchgeführten Forschungen umfaßten zusammen 60 Hügelgräber.

Im J. 1935 wurde ein Hügelgrab von Dr. J. Pasternak aufgegraben, und es kommen noch 4 von T. Ziemięcki im J. 1886 untersuchten Hügelgräber hinzu. Zusammen wurden daher in Komarów 56 Hügelgräber aufgegraben. Nichtuntersucht blieben noch 7 Hügelgräber. Unabhängig davon führte der Autor Probegrabungen in der Ansiedlung durch, die sich auf den tiefer, näher dem Lunkiew-Flusse gelegenen Feldern befindet.

Die aufgegrabenen Hügelgräber lassen sich in drei Hauptgruppen einteilen: in neolithische-, Bronze- und Hallstattzeitliche Hügelgräber. Jüngere gab es nicht. Da die nichtuntersuchten Hügelgräber unter den durchforschten zerstreut liegen, kann es keinem Zweifel unterliegen, daß sie ebenfalls nur einer der oben erwähnten Gruppen angehören müssen.

Neolithische Hügelgräber. Beinahe die Hälfte der Hügelgräber stammte aus dem Neolithikum. In ihnen herrschte sowohl der Skelett- wie auch der Brandritus. Diese Hügelgräber lassen sich, ebenso wie sämtliche neolithische Hügelgräber aus Ost-Kleinpolen, in zwei Grundtypen einteilen: in Hügelgräber mit einem Inventar von westlichem Charakter und in solche mit einem Inventar von ausgesprochen östlichem Charakter (mit Fatianover Handbeilen). Eine ausführliche Bearbeitung dieser Hügelgräber überläßt der Autor einer besonderen Arbeit.

Die Ansiedlung. Sie nimmt einen Raum von einigen Tausend Quadratmetern ein. Durchgegraben wurden jedoch nur etwa 220 m². Die Funde befanden sich an diesem Platz ziemlich seicht unter der Erde, waren daher sehr beschädigt. Charakteristisch ist, daß die Hütten auf eichenen Unterlagen errichtet waren. Diese Unterlagen ruhten jedoch nicht unmittelbar auf der Erde, sondern auf großen Steinen, die sie sowohl an den Ecken wie auch in der Mitte des Balkens stützten. Die Wände der Hütten hatten eine Länge von ungefähr 3—4 m.

Die Keramik aus der Ansiedlung trägt sehr deutliche Merkmale von Erzeugnissen der Kultur der bemalten Keramik. Von dieser unterscheidet sie sich durch einen bedeutenden Zusatz von Schutt, wodurch sie ziemlich spröde ist, außerdem fehlt die Bemalung gänzlich. Die Auffindung typischer tönerner Idole unterstreicht ihren Zusammenhang mit der Kultur der bemalten Keramik. Andere Funde (kleine Äxte aus Feuerstein, aus Menilith, Handbeile, die ganze Feuersteinindustrie) sind ganz dieselben wie die in den

neolithischen Hügelgräbern gefundenen. Das zeugt davon, daß die neolithischen Hügelgräber in Komarów und die Ansiedlung einander zeitgenössisch waren. Die Hügelgräber konnten jedoch nicht der Beerdigungsort aller Bewohner der Siedlung sein. Das ergibt sich deutlich aus dem Vergleich der Größe der Ansiedlung mit der Zahl der Hügelgräber. Es wurden in ihnen wahrscheinlich nur die Mitglieder der oberen Schicht beigesetzt.

Äußerst wichtig ist die Auffindung unter der »bemalten« Keramik in der Ansiedlung, innerhalb derselben Behausungen, einer ebenso ausgeführten Keramik, jedoch mit einer angerauchten Oberfläche, die mit plastischer Ornamentik (knopfartig, gerippt) bedeckt ist. Sie entspricht ganz der Keramik der jüngeren Hügelgräber in Komarów aus der Bronzezeit. Außerdem wurde dort auch eine Keramik gefunden, die genau so ausgeführt ist, wie die typische Keramik aus den Bronze-Hügelgräbern, d. h. mit einer Oberfläche, die mit einer Schicht aus braunem Ton, nur ohne Ornamentik überstrichen ist. Das zeugt deutlich davon, daß die Ansiedlung auch in der Bronzezeit bewohnt war, sowie von der Kontinuität der Besiedlung.

Hügelgräber der Bronzezeit. In diesen Gräbern herrschte sowohl der Skelett-, wie auch der Leichenbrandritus. Sie enthielten eine charakteristische Keramik mit einem großen Zusatz von Schutt und zerschlagenen Steinen. Die Außenfläche war immer mit glatter, brauner Tonerde überstrichen. Von den Formen treten besonders tulpenförmige Gefäße, große, oft schräg geriefelte Schalen, tiefe Schüsseln verschiedener Typen, henkellose Becher und solche mit Henkeln, oft mit von innen herausgestoßenen Knoten, endlich große zweihenkelige Schalen auf (Fig. 1). Die überwiegende Zahl der Gefäße hat im oberen Teile eine Ornamentik. Das gewöhnlichste Motiv weist gestochene, rings um den Hals laufende Linien, außerdem rastrierte, herabhängende Dreiecke auf. Einige Gräber enthielten bronzene Erzeugnisse (Dolch, Nadel, Armband, spiralförmiges Halsband, Gehänge) und goldene (scheidenförmige Gehänge) (Fig. 2). Man begegnet zahlreichen Feuersteinerzeugnissen (herzförmigen kleinen Wurfspießen, Schabern), außerdem steinernen Handbeilen und sogar neolithischen Äxten.

Die Kultur von Komarów. Die Hügelgräber in Komarów sind keine vereinzelte Erscheinung. Gräber desselben Ty-

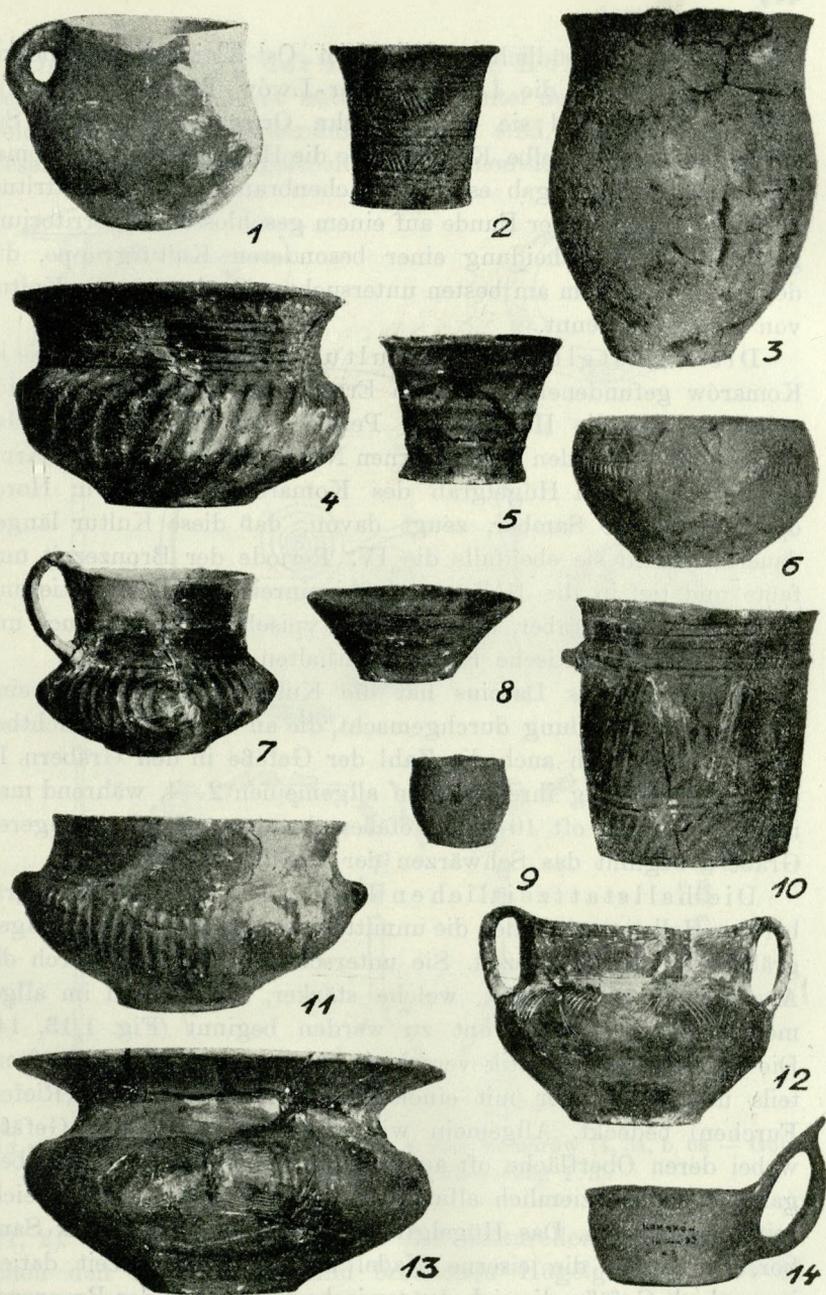


Fig. 1. Keramik der Komarów-Kultur.

pus wurden im südlichen Teil vom Ost-Kleypolen entdeckt, abgegrenzt durch die Linie Sambor-Lwów-Tłumacz-Kołomyja (Fig. 3). Bisher sind sie aus sechzehn Ortschaften bekannt. Sie enthielten ganz dieselbe Keramik wie die Hügelgräber von Komarów, auch in ihnen gab es den Leichenbrand- und Skelettritrus. Die Einheitlichkeit der Funde auf einem geschlossenen Territorium gestattet die Ausscheidung einer besonderen Kulturgruppe, die der Autor nach dem am besten untersuchten Gräberfeld die Kultur von Komarów nennt.

Die Zeitstellung der Kultur von Komarów. Die in Komarów gefundenen bronzenen Erzeugnisse gestatten, die Hügelgräber auf die II. und III. Periode der Bronzezeit zu datieren. Das Auffinden einer eisernen Nadel neben bronzenen Arm-bändern in einem Hügelgrab des Komarower Typus in Horodyszczce, Bezirk Sambor, zeugt davon, daß diese Kultur länger dauerte, indem sie ebenfalls die IV. Periode der Bronzezeit umfaßte und tief in die Hallstattzeit hineinreichte. Diese Datierung bestätigen Hügelgräber, die außer der typischen Keramik auch unzweifelhaft hallstattische Formen enthalten (Fig. 1/13).

Während ihres Daseins hat die Kultur von Komarów eine deutliche Entwicklung durchgemacht, die an der Keramik sichtbar ist. Es ändert sich auch die Zahl der Gefäße in den Gräbern. In den älteren betrug ihre Zahl im allgemeinen 2—4, während man in den jüngeren oft 10—20 Gefäßen begegnet. In den jüngeren Gräbern beginnt das Schwärzen der Gefäße zu erscheinen.

Die hallstattzeitlichen Hügelgräber. Die Hügelgräber der Hallstattzeit bilden die unmittelbare Fortsetzung der Hügelgräber aus der Bronzezeit. Sie unterscheiden sich nur durch die Ausführung der Keramik, welche stärker, dicker und im allgemeinen besser ausgebrannt zu werden beginnt (Fig. 1/13, 14). Die typische Ornamentik verschwindet, die Geräte sind größtenteils unverziert oder mit einem plastischen Ornament (Riefen, Furchen) bedeckt. Allgemein wird das Schwärzen der Gefäße, wobei deren Oberfläche oft ausgeglättet, glänzend ist. Der Übergang ist jedoch ziemlich allmählich und ist nicht überall gleichzeitig eingetreten. Das Hügelgrab aus Horodyszczce, Bezirk Sambor, das durch die eiserne Nadel auf die Hallstattzeit datiert ist, enthielt Gefäße, die sich der typischen Form aus der Bronzezeit noch sehr näherten.

Der Ursprung der Kultur von Komarów. Die ältesten Gräber in Komarów enthalten oft unter den Gefäßen Formen, welche für die Schnurkeramik typisch sind, die sich aber von diesen nur durch die gestochene Ornamentik unterscheiden (Fig.

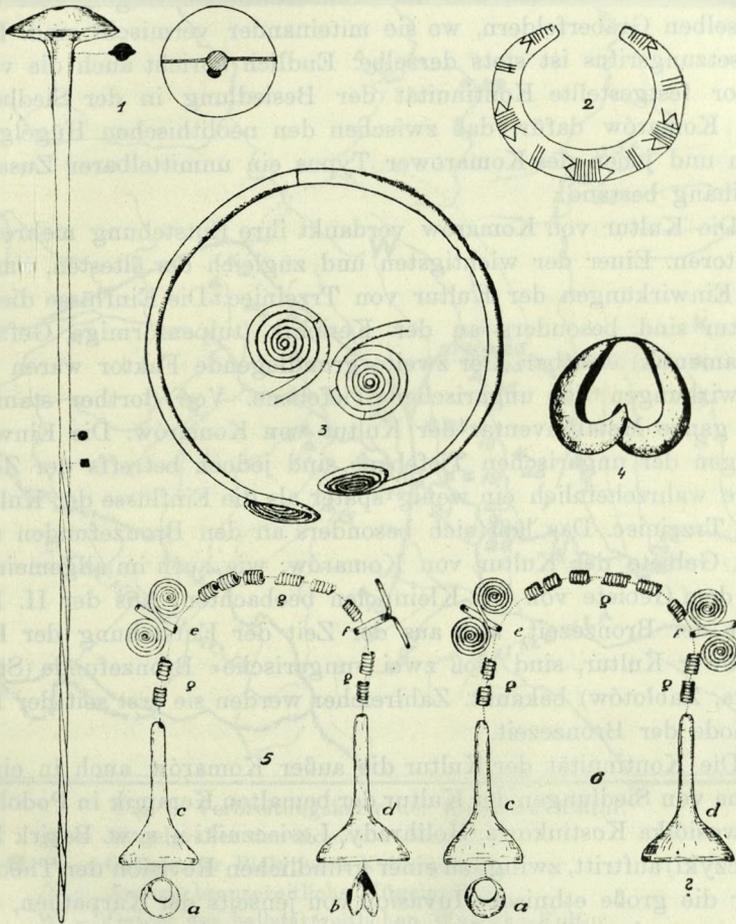


Fig. 2. Schmuckstücke aus Hügelgrab 8 von Komarów (4, 5a, b, 6a — Gold, das übrige Bronze). (Verkleinerung 1:3).

1/1, 2). Das zeugt deutlich von der kulturellen Fortdauer zwischen den neolithischen und bronzenen Hügelgräbern. Obwohl die typischen Hügelgräber von Komarów erst in der II. Periode der Bronzezeit erscheinen, gibt es keine zeitliche Lücke, denn

Hügelgräber mit der Schnurkeramik haben sich in Ost-Klempolen, wie eine Reihe von Funden zeugt, bis zur I. Periode der Bronzezeit erhalten. Für die Kulturfortdauer zwischen den neolithischen und den Hügelgräbern aus Komarów spricht auch die gegenseitige Lage der neolithischen und der bronzezeitlichen Hügelgräber auf denselben Gräberfeldern, wo sie miteinander vermischt sind. Der Beisetzungsritus ist stets derselbe. Endlich spricht auch die vom Autor festgestellte Kontinuität der Besiedlung in der Siedlung von Komarów dafür, daß zwischen den neolithischen Hügelgräbern und jenen des Komarower Typus ein unmittelbarer Zusammenhang bestand.

Die Kultur von Komarów verdankt ihre Entstehung mehreren Faktoren. Einer der wichtigsten und zugleich der ältesten, waren die Einwirkungen der Kultur von Trzciniec. Die Einflüsse dieser Kultur sind besonders an der Keramik (tulpenförmige Gefäße, Ornamentik) sichtbar. Der zweite grundlegende Faktor waren die Einwirkungen der ungarischen Tiefebene. Von dorthier stammt das ganze Metallinventar der Kultur von Komarów. Die Einwirkungen der ungarischen Tiefebene sind jedoch betreffs der Zeitfolge wahrscheinlich ein wenig später als die Einflüsse der Kultur von Trzciniec. Das läßt sich besonders an den Bronzefunden aus dem Gebiete der Kultur von Komarów, wie auch im allgemeinen aus dem Gebiete von Ost-Klempolen beobachten. Aus der II. Periode der Bronzezeit, also aus der Zeit der Entstehung der Komarower Kultur, sind bloß zwei »ungarische« Bronzefunde (Stefkowa, Zabłotów) bekannt. Zahlreicher werden sie erst seit der III. Periode der Bronzezeit.

Die Kontinuität der Kultur die außer Komarów auch in einer Reihe von Siedlungen der Kultur der bemalten Keramik in Podolien (Nowosiółka Kostiukowa, Holihady, Lesieczniki u. s. w. Bezirk Zaleszczyki) auftritt, zwingt zu einer gründlichen Revision der Theorie über die große ethnische Invasion von jenseits der Karpathen, die der Autor in seinen früheren Arbeiten aufgestellt hat. Gegenwärtig sind, nachdem eine Reihe von Gräberfunden untersucht worden ist, die früher überhaupt nicht bekannt waren, alte, neolithische Lokaltraditionen sehr stark aufgetreten, und dabei sind auch die westlichen Elemente der Kultur von Trzciniec hervorgetreten. Daher scheint es sehr wahrscheinlich, daß wir es nicht mit einer ethnischen Invasion, sondern eher mit einer politischen

Vereinigung der zu beiden Seiten der Karpathen gelegenen Gebieten zu tun haben. Diese Gemeinschaft muß den gegenseitigen Kontakt erleichtert haben und führte in der Folge dazu, daß der ganze südliche Teil von Ost-Kleinpolen in der jüngeren Bronze-

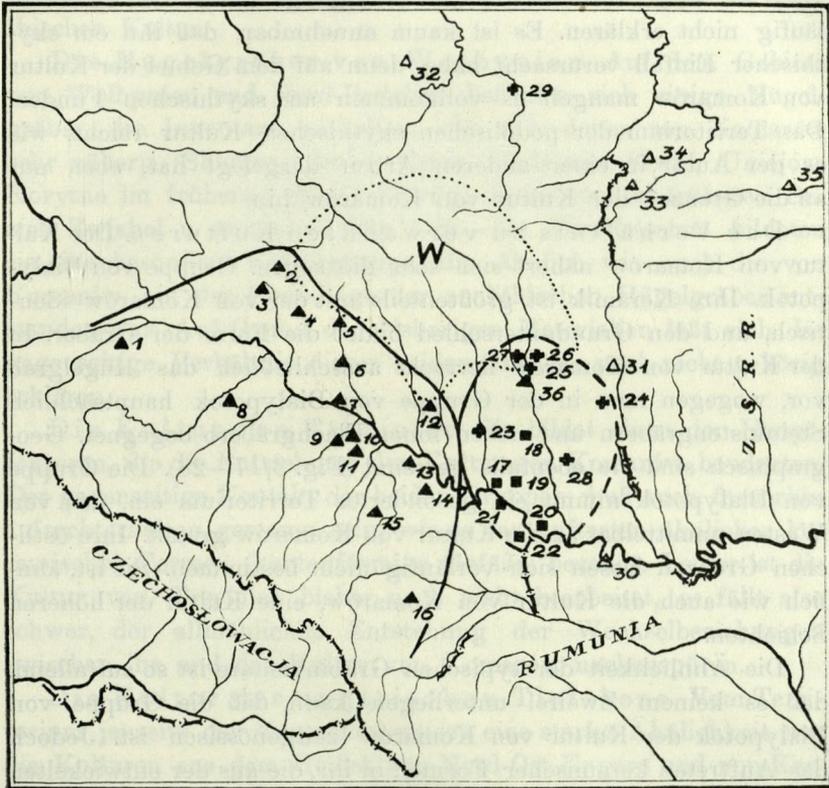


Fig. 3. Verbreitungskarte der Komarów-Kultur.

- ▲ — Hügelgräber der Komarów-Kultur
- + — Gräber der Białypotok-Kulturgruppe
- △ — Andere bronzezeitliche Hügelgräber
- W — Gebiet der hallstattzeitlichen Wysocko-Kultur

zeit und in der Hallstattperiode das deutliche Merkmal einer »ungarischen« Kulturprovinz erhalten hat.

Der Untergang der Kultur von Komarów. Die Kultur von Komarów dauerte bis zu unmittelbar vorskythischer, bzw. frühschythischer Zeit fort. Davon zeugen zwei Hügelgräber

aus Komarów mit Gefäßen des Typus von Kustanowice, besonders Tassen mit hoch gehobenem Henkel (Fig. 1/14). Da jüngere Hügelgräber nicht gefunden wurden, muß man annehmen, daß die Kultur von Komarów in der Zeit um das VI. Jahrhundert vor Chr. sinkt. Die Gründe des Untergangs lassen sich aber vorläufig nicht erklären. Es ist kaum annehmbar, daß ihn ein skythischer Einfall verursacht habe, denn auf dem Gebiet der Kultur von Komarów mangelt es vollkommen an skythischen Funden. Das Territorium der podolischen skythischen Kultur reicht, wie es der Autor in einer anderen Arbeit dargelegt hat, eben nur an die Grenzen der Kultur von Komarów hin.

Das Verhältnis zu verwandten Kulturen. Der Kultur von Komarów nähert sich sehr die sogen. Gruppe von Białyptok. Ihre Keramik ist größtenteils mit der von Komarów identisch, und den Grundunterschied bildet die Form der Gräber. In der Kultur von Komarów herrscht ausschließlich das Hügelgrab vor, wogegen man in der Gruppe von Białyptok hauptsächlich Steinkistengräbern und neben ihnen Flachgräbern begegnet. Geographisch sind sie ebenfalls getrennt (Fig. 3/17—28). Die Gruppe von Białyptok nimmt ein gesondertes Territorium ein, das von Westen unmittelbar an die Kultur von Komarów grenzt. Ihre östlichen Grenzen lassen sich vorläufig nicht bestimmen. Sie ist, ähnlich wie auch die Kultur von Komarów, eine Kultur der höheren Schichten.

Die Ähnlichkeit der typischen Grabinventare ist so auffallend, daß es keinem Zweifel unterliegen kann, daß die Gruppe von Białyptok der Kultur von Komarów zeitgenössisch ist. Jedoch das Auftreten keramischer Formen in ihr, die aus der entwickelten Phase der Kultur von Komarów bekannt sind, spricht eher für eine spätere Datierung ihrer Anfänge.

Die Gruppe von Białyptok muß auf Grundlage der neolithischen Kistengräber, die in großer Zahl aus demselben Gebiete bekannt sind, entstanden sein. Es haben dazu wohl dieselben Faktoren beigetragen, die bei der Entstehung der Kultur von Komarów mitgewirkt haben. Es müssen aber auch starke siebenbürger Einflüsse gewirkt haben, die besonders in den Inventaren der jüngeren Gräber sichtbar sind (unornamentierte zweihenkelige Gefäße, knotenförmige Nadeln). In der Hallstattperiode über-

nimmt die Gruppe von Białypotok, ähnlich wie auch die Kultur von Komarów, die Technik des Schwärzens der Gefäße. Ihrer Existenz macht wahrscheinlich erst die skythische Invasion ein Ende. Denn das Territorium der Gruppe von Białypotok liegt innerhalb der später entstandenen podolischen Gruppe der skythischen Kultur.

Die Hügelgräber von Wolhynien. Auf dem Gebiete von Wolhynien und Nord-Podolien befinden sich einige Hügelgräber, die Inventare enthalten, die sich denen von Komarów sehr nähern (Skurcze, Bezirk Łuck, Radzimin, Siwki, Uniejów, Korytne im früheren Bezirk Ostróg, Kustowce im früheren Bezirk Zwiahel u. ähnliche) (Fig. 3/31—35). Zweifelsohne bildeten sie eine besondere Kulturgruppe, die, ähnlich wie auch die von Komarów, auf der Grundlage der neolithischen Hügelgräber entstanden war. Auf Grund der bisherigen Materialien läßt sich das gegenseitige Verhältnis dieser beiden Gruppen noch nicht gehörig erklären.

Die Kultur von Trzcinięc. Sie bildet einen der Hauptfaktoren, die die Entstehung der Kultur von Komarów bewirkten. Der gegenseitige Kontakt der beiden Gruppen muß auch fernerhin aufrechterhalten gewesen sein, wie es das Auftreten ähnlicher keramischer Formen (knotenförmige Gefäße) bezeugt. Leider ist die Kultur von Trzcinięc bisher noch nicht bearbeitet, es fällt also schwer, der allmählichen Entstehung der Wechselbeziehungen zwischen ihr und der Kultur von Komarów nachzuspüren.

Die Kultur der ungarischen Tiefebene. Vom Territorium jenseits der Karpathen weisen eine starke Ähnlichkeit nur die Kulturen aus dem Gebiet von Nord-Ost-Ungarn und von Karpathenrußland auf. Es sind Kulturen des Typus Egyek und Tószeg. Sie sind noch nicht gehörig bearbeitet, die Materialien sind meistens nicht veröffentlicht, es ist daher schwer, die wechselseitigen Beziehungen zwischen diesen Kulturen und der Kultur von Komarów zu durchforschen. Jedenfalls verdankt die Kultur von Komarów ihnen und ihrer Vermittlung ihr ganzes Bronzeinventar. Von der parallelen Entwicklung, welche die Kulturen zu beiden Seiten der Karpathen durchmachten, kann das Erscheinen von Gefäßen des Kustanowitzertypus in den jüngsten Hügelgräbern von Komarów zeugen.

Nicht so sehr auf dem Gebiet der Kultur von Komarów, als dem der Gruppe von Białypotok, muß man auch den Siebenbürger Einflüssen Rechnung tragen. Sie lassen sich besonders gegen Ende der Dauer der Gruppe von Białypotok gut feststellen.

40. TURKOWSKI T.: *Potrzeby badawcze i wydawnicze w zakresie dziejów oświaty i szkolnictwa w Okręgu wileńskim. (Les nécessités de recherches et d'édition dans le domaine de l'histoire de l'enseignement et des écoles du District de Vilno) (1803—32).*
Séance du 12 décembre 1936

L'histoire de l'enseignement et de l'instruction dans le District de Vilno, après les partages, est un phénomène si compliqué et si important que l'organisation de grands travaux d'introduction est devenue nécessaire. L'étendue du sujet et la somme des arriérés de nombreuses années ont créé ici un terrain de travail qui dépasse les limites ordinaires d'une région et d'un centre. Le problème lui-même a un caractère qui est loin d'être local, mais bien national. La concentration à Vilno, après les partages, des travaux intellectuels du pays entier; la création de la première université moderne de Pologne, institution qui devint une source d'initiative en matière de science, de littérature et de travail social, initiative qui, de là, se répandit dans toute la Pologne; le fait de lier au centre universitaire les écoles d'une immense étendue de pays, qui furent de tout temps les frontières de la civilisation et qui, maintenant, luttent pour leur existence et leur appartenance, — tout cela a empreint le lieu et l'époque d'une importance exceptionnelle.

Des pays très étendus (dépassant la superficie de la Pologne d'aujourd'hui), unis depuis des siècles par le développement commun de leur civilisation, se sont réunis une fois encore — la dernière — dans les limites du District de Vilno. Le sentiment de la communauté de la vie spirituelle dominait les différences entre les tribus et les provinces. Les terres lituano-russes constituaient au point de vue de l'histoire de leur culture, une entité puissante et bien définie, ce dont se rendait compte la pensée polonaise (p. ex. Mochnacki) ainsi que la pensée russe. Dans les frontières de ce grand pays historique se développaient, non seulement les fa-

cultés créatrices des historiens et des physiographes de l'Université de Vilno, mais aussi celle de ceux qui se trouvaient à l'entour (p. ex. Kraszewski). L'Université de Vilno jouait, dès le XVI^e siècle, le rôle d'organisateur de la vie spirituelle de ces pays; mais après les partages, l'importance centralisatrice de Vilno se fit fortement sentir; la vie spirituelle, en se concentrant à l'Université a fortement uni les écoles qui dépendaient de celle-ci, ainsi que les écoliers et leur a laissé une forte empreinte commune.

Il y a encore un autre lien étroit: il est impossible de séparer l'histoire du District de Vilno des travaux et des résultats de la Commission d'Education. Cette continuité du travail, que n'a pu interrompre ni faire dévier la catastrophe des partages du pays, était un phénomène frappant pour les observateurs et les savants étrangers. L'administrateur des écoles de Vilno du temps de Murawiew, Iw. Kornilow, en parle avec colère; ce fut lui qui édita les matériaux à l'histoire du District de Vilno. 40 ans plus tard, un autre administrateur, Popow dans l'introduction à la monographie qui devait célébrer le centenaire du District de Vilno¹, constate que, pendant les premières dizaines d'années, l'histoire du district «est l'histoire de la réalisation en tout sens des principes de la Commission d'Education dans toutes les écoles des 8 gouvernements. Plus encore: la Commission n'aurait point — au point de vue pratique — d'histoire, n'était la réalisation de ses idées dans le système d'éducation du District. L'on est obligé de constater que les traces continues de l'application des principes de la Commission d'E. N... se sont conservés singulièrement longtemps dans le caractère et l'organisation des écoles du District». Cette vitalité du legs de l'ancienne République est le trait caractéristique du District de Vilno d'après les partages et constitue le problème essentiel de son historiographie.

Les travaux historiques et les éditions des sources qui lui ont été consacrés ne repondent pas à l'immense importance et à l'éten- due du sujet.

On n'a pas, jusqu'ici, facilité l'accès à la source principale, les archives de l'Université et des écoles, par la publication des catalogues, et la science ne lui a pas prêté l'attention qu'elle mérite.

¹ Истор. обзоръ дѣятельности Вил. учебнаго округа (1803—1903), Vilno, 1905, I 9—11.

L'édition des matériaux des archives du Ministère de l'Instruction Publique russe, commencée par ce même Ministère (Petersbourg 1893—98. I—III et une partie du t. IV), s'est arrêtée aux premières années. Wierzbowski n'est point parvenu à la Lituanie dans l'édition des actes de la Commission d'Education. L'impossibilité où l'on se trouvait d'accéder aux sources, constituait le plus grand écueil; aussi, est-ce avec raison que le IV^e Congrès des Historiens Polonais a présenté en premier lieu la nécessité d'organiser des travaux de préparation pour inventorier et éditer les sources.

Les archives du District de Vilno, ainsi que tous les biens de l'Université, ont été dispersés dans leurs déplacements au cours d'un siècle. La plus ancienne collection était entre les mains des Czartoryski. Le prince Administrateur, en quittant le district, a conservé la correspondance, les brouillons et les copies d'écrits, qui constituaient les archives de l'Administration (scolaire). Grâce à l'émigration, cette collection parvint de Puławy à Cracovie, où — réunie à la correspondance du Général des Terres de Podolie — elle constitua une base d'étude inestimée. Au début du XX^e siècle, les archives des Czartoryski se trouvèrent augmentées des papiers que laissa le prof. M. P. Poliński. Ce savant, prenant une part active aux travaux du Comité Scolaire de l'Université de Vilno, était, lors de la liquidation de l'Université, à la tête du Comité Scolaire Temporaire, chargé de liquider les biens de l'Université. S'intéressant vivement à l'histoire des écoles, projetant de grands travaux scientifiques, Poliński garda pour lui une partie des papiers de l'Université. A la suite de la mort prématurée du professeur, ces papiers restèrent sous clef pendant de longues années. Découverts d'une façon inattendue au début du XX^e siècle, ils parvinrent (1902) à Cracovie où, longtemps encore, en partie jusqu'à nos jours, ils restèrent sous l'aspect d'une masse incohérente et non décrite. Les deux catalogues des Matériaux pour l'histoire des écoles (1923 et 1925) préparés par J. Lipski ne comprennent que la moitié à peine du matériel qui se trouve à la Bibliothèque des Czartoryski. Les actes qu'ils décrivent occupent 15 planches, tandis que le matériel non décrit et non sélectionné en occupe 18, et sans les papiers de Poliński, 12. Une très précieuse partie de ce matériel, ayant trait à l'histoire de l'Université de Vilno au XVIII^e siècle est restée inconnue aux savants.

M. L. Nowak, assistant de la Bibliothèque des Czartoryski a, dans un exposé, instruit (3 XII 1936) la Société des Amis de la Science de Vilno, de l'existence des matériaux non compris dans la liste de Lipski.

Aux Archives d'Etat de Vilno, les actes de l'ancien District de Vilno, occupent trois fois plus de place que dans la Bibliothèque des Czartoryski. L'amoindrissement graduel du District, dicté par une politique de russification, le détachement des gouvernements pour les rattacher à des districts voisins, ont provoqué le transport des actes d'abord à Charków, en partie à Pétersbourg; puis, lorsque après l'insurrection, on institua un centre de russification pour la Lituanie et la Russie méridionale à Kiew, les actes de Krzemieniec et de la Russie méridionale furent transportés à l'Université de Kiew édiflée sur les ruines des Écoles supérieures polonaises.

Deux sortes d'archives: les Archives Centrales (des Anciens Actes) et celles de l'Université trouvèrent place dans l'édifice de l'Université de Kiew. On plaça dans ces archives les actes du District de Vilno et une grande quantité d'actes de la Commission d'Education. Le sombre entresol des Archives Centrales, serré entre les greniers de l'Université, devint le dépôt des tas désordonnés des actes de l'école de Krzemieniec, des archives de Czacki et des archives du District de Vilno. C'est là que travaillèrent au cours d'années différentes, trop peu de temps cependant, L. Janowski, A. Wrzosek et T. Wierzbowski; ce dernier constata »qu'il est difficile de s'orienter dans cette masse de fascicules et de paquets, car on ne prend pas soin de les ranger et de les décrire; mis en tas, ils occupent 2 pièces au II^e étage de l'Université«.

Le manque de place ne me permet pas de parler d'autres lieux où se trouvent, ou peuvent se trouver des fragments d'archives du District. En prêtant attention aux trois centres cités, il faut se rendre compte des nécessités suivantes:

1) Il faut terminer, à Cracovie, les descriptions commencées par Lipski.

2) Il faudrait constituer un catalogue détaillé des Archives d'Etat de Vilno; le catalogue de fiches existant, ne donne pas les informations complètes sur ce que contiennent les gros rouleaux comprenant souvent un matériel disparate.

3) Il faut parvenir à Kiew où, très certainement, les archives des anciennes écoles polonaises ont dû être rangées, après un siècle d'insouciance. Il faut les décrire aussi exactement que le permettront les circonstances et montrer de quelle manière on pourrait les utiliser — fût-ce par voie de correspondance, — à des fins scientifiques.

Il faut aussi, dans la mesure du possible, étendre cette revue et l'inventaire aux archives du Ministère de l'Instruction Publique à Pétersbourg et recueillir, au moyen de recherches systématiques, les informations sur les parties des archives du District de Vilno, dispersées en d'autres endroits.

41. ZAJĄCZKOWSKI A.: *Najstarsza wersja turecka perskiego zbioru opowieści p. t. Marzubān-nāme. (La plus ancienne version turque du recueil persan de contes, intitulé Marzubān-nāme.)* Séance du 8 décembre 1936.

Parmi les nombreux recueils de contes, de la littérature persane, du type des *Mille et Une nuits*, comme p. ex. *Bahtijār-nāme*, *Tūti-nāme*, *Bahār-i-dāniš*, *Kalīla ve Dimna*, celui qui mérite une attention particulière est *Marzubān-nāme*, le livre de Marzubān ibn Rustem, prince de la lignée de Bāvand, qui régnait sur la province persane septentrionale, aux bords de la mer Caspienne (*Māzandarān*, dans les sources persanes *Ṭabaristān*). L'original de cette précieuse composition, écrite à la fin du X^e siècle dans le dialecte local du *Ṭabaristān*, ne s'est, malheureusement, pas conservé. Nous possédons cependant la transcription persane du *Marzubān-nāme* (= *M.-n.*) faite vers 1210—25 par Ša'd-ud-Dīn al-Varāvīnī¹. Le premier remaniement de l'oeuvre originale intitulée *Raydat-ul-'uqūl* »le jardin de la raison«, provient de la même époque à peu près; il fut rédigé en langue persane par Muḥammed ibn Ġāzi de Malatya, secrétaire puis vizir de Rukn-ud-Dīn Suleimān-Šāh de la dynastie seldjucide de l'Asie Mineure (1192—204)².

¹ Mirzā Muḥammed Qazvīnī a publié le texte persan avec l'introduction, *The Marzubān-nāme, A book of Fables originally, compiled in the Dialect of Tabaristān...* (GMS VIII, Leyden 1909).

² Houstma M. Th., *Eine unbekannte Bearbeitung des Marzubān-nāme* (ZDMG LII 359 sq.).

D'entre les versions ultérieures du *M.-n.* on cite généralement en premier lieu la transcription arabe de ce monument réalisée par le célèbre polyglotte et savant musulman Ibn 'Arabšāh (1389—450) d'après — ainsi que l'auteur le constate lui-même, dans l'introduction — la traduction turque¹. Jusqu'ici on n'avait point entendu parler de cette dernière dans la littérature orientaliste. Le plus grand manuel consacré à la littérature turque-osmanlie, de M. Tāhir *'Osmānīy müellifleri*, II 460, ne faisait que très brièvement mention d'une version turque, parue beaucoup plus tard, du *M.-n.* intitulée *Ḥevāhīr-ül-hikem* « les joyaux de la sagesse » de Nūzhet 'Ömer Efendi de Urfa (mort en 1778 à Stamboul)². Ceci ne peut être pris en considération lorsqu'il s'agit de la transcription de Ibn 'Arabšāh; il faut donc chercher sa source dans une traduction turque d'avant la moitié du XV^e siècle. Or, une telle traduction existe, bien que non notée dans les manuels de littérature turque.

Dans la collection des manuscrits turcs de Berlin, cataloguée par Pertsch (n° 444) se trouve un manuscrit incomplet contenant une version turque du *M.-n.* et datée de 1445, donc l'époque de l'activité littéraire de Ibn 'Arabšāh. D'autre part, il y a quelques années, la Bibliothèque Islamique de l'Université de Varsovie, a acheté un manuscrit qui contient la traduction turque entière du *M.-n.* Cette copie — unique jusqu'ici — est très bien conservée, écrite d'une écriture grande, belle et très exactement vocalisée, l'écriture *neshī*, comprend 115 feuilles du format d'un grand 8° (26 × 18 cm), à 15 lignes par page et fut terminée dans la première décade du mois *rebī' -ül- evvel* de l'an 890 H., c'est à dire à la fin de mars 1485. Le manuscrit ne mentionne, ni le traducteur, ni la date de la traduction. Cependant, l'introduction, qui manque dans le manuscrit de Berlin, nous apprend que c'est la traduction de l'original persan du *M.-n.*: (3 v.) *Pārsī kitābtlardan ki pādīšāhtar ičün idüb dururtlar ve bu kitābdan jīg kitāb görmedüm, herçend Ketīla mešhūr ve muqaddem dirliğin, hikmet ve fā'ide bunda artuqdur ammā 'ibāret derio, değme*

¹ Cf. la monographie éditée dernièrement: Hüsnü, *Ibni Arabšah* (TM III 170—1).

² Hüsnü, op. cit., présente ainsi le nom de l'auteur: Ahmed Nūzhet Efendi. Il était, dit-on, garde des sceaux (*mühürdür*) de Rāgib-pacha (1698—772).

kişi andan fā'ide dutmaz, pes bu za'if revā görmedüm kim bu nāzanā fā'idelerden bu zemāne pādyšāhtary maħrūm qata, pās ot müşkilliginden türki (sic!) diline naql ejledüm ki fā'idesi dükeline iriše, — » parmi les oeuvres persanes, composées pour les rois, je n'ai point vu de meilleur livre que celui-ci, — même si (parmi eux se trouvait) la célèbre et remarquable biographie de Kalila, il y a ici plus de sagesse et de profit; la façon de s'exprimer est, il est vrai, profonde, n'importe quel homme ne profitera point de cette (oeuvre); aussi (moi), ce faible (= auteur), n'ai-je pas songé qu'il fût convenable que les rois contemporains (= les souverains turcs) fussent privés de ces profits subtils, c'est pourquoi, à cause de ces difficultés, j'ai traduit en langue turque, pour que son utilité (de ce livre) soit accessible à eux tous.

L'auteur anonyme donne le titre de l'ouvrage au début du chapitre I: (4 r.) *Bilgil ki — Tavry ta'ālā teofiq versün — bu kitāby ki türki diline naql ejledük ady Marzubān-nāme dur, zīrā ki tašnīf iden kišinün ady Marzubān idi, atasy ady Šervīn idi, Kābūs oçlantaryndan idi, Nuširrevān-i-ādil qardaşy idi, Tabaristān meliki idi, — »*sache, — que Dieu très haut nous aide — que le titre de ce livre que nous avons traduit en langue turque, est *Marzubān-nāme*, car le nom de l'homme qui l'a composé était *Marzubān*, le nom de son père — *Šervīn*¹, faisait partie de la dynastie (des Sasanides), descendants de *Kābūs*², *Anuširvān* le Juste était son frère, il (*Šervīn*) était roi du *Tabaristan*.

A la fin du IX^e chapitre, l'auteur répète la référence exacte au prototype des recueils de contes didactiques, intitulé: *Kalila et Dimna* et remarque en même temps la soi-disant supériorité du *M.-n.*³ (110 v) *Defterler ve çoq hikmet ve faşāhat içinde 'ažem dilinže düzilmiş çoq-dur, hāşşa Kelīla kim dükelinden muqqademdur, ot bir bünjāddur bir düzeje düzilmiş jā bir bāğčeje benzer ki jimiş bir dürlüdur, güli var ammā bu kitāb bir uçmaqa benzer ki dürlü çiçekler ve güli rejāhin ve çoq nev' jimişler : elma, şeftālū, üzüm,*

¹ A dire vrai, c'est le grand-père de *Marzubān* qui s'appelait ainsi; cf. *Encycl. de l'Islām* III 361.

² Dans le texte persan éd. *Mirzā Muħammed*, page 12³: *az farzand zādegān-i Kājūs. Zambaur, Manuel de Généalogie*, 189: (Bavandites) *Kābūs i. Qubād i. Firūz.*

³ Le texte persan qui lui correspond se trouve dans une addition séparée *zeil-ul-kitāb*, p. 296.

enâr tolu ota, bu kitâb... tamâm oldy, Marzubân-nâme teržümesin süra qylduq, — »il y a beaucoup de recueils et d'ouvrages en langue persane, remarquables par leur grande sagesse et leur éloquence, notamment Kalila, qui, d'entre eux tous, est le meilleur, il est une base uniforme, ou bien il est comme un jardin qui n'a qu'une seule espèce de fruits et de roses, tandis que ce livre ressemble au jardin du paradis, dans lequel se trouvent diverses fleurs, des roses et des herbes parfumées, ainsi que de nombreuses espèces de fruits, il y a là plein de pommes, de pêches, de raisins, de grenades: ce livre a été terminé, nous avons entrepris (pour la première fois?) la traduction du *Marzubân-nâme*«.

L'introduction, la fin déjà citée et les neuf premiers chapitres correspondent entièrement, du point de vue du texte et de la composition, à l'original persan du *M.-n.* Chap. I: *kitâb adyn ve jazylmayyna sebebini bildürür* »explique le titre du livre et la raison pour laquelle il a été écrit«; chap. II: *ol pādüşâh qazjesidur kim ořlanlaryna vaşijet qyldy* »ce qui est arrivé à un roi qui donnait des recommandations à ses fils, avant de mourir«; chap. III: *sâh Ardaşir ve dānâji Mihrubân-bih hikâjети-dur* »histoire du roi A. et du sage M.«; chap. IV: *öküz ajaqtu div ve dānâji Nikdîn hikâjети-dur* »histoire du démon aux jambes de boeuf et du sage N.«; chap. V: *Dādmeh hikâjети-dur* »histoire du (chacal) D.«; chap. VI: *Zizäk ve Zezûj hikâjети-dur* »histoire du (chien) Zk. et du (bouc) Zz.«; chap. VII: *arstan ve füllâr hikâjети-dur* »histoire des lions et des éléphants«; chap. VIII: *deve ve pârhişkâr arstan hikâjети-dur* »le chameau et le lion abstinent«; chap. IX: *davşanžyř ve Izâ ve Āzādçâhrü hikâjети-dur* »l'aigle chassant les lièvres et (une paire de cailles) I. et A.«. Cependant une étude plus serrée des différents récits intercalés (env. 50), dont beaucoup montrent des sujets connus avant tout par les fables du KD, nous a fait constater l'existence, dans le texte turc, de deux contes, qui manquent dans le *M.-n.*: chap. IV, 33 v. *ablah ekinži ta'bir 'ilmin bildügi* »comment le laboureur stupide a appris la science de l'explication (des songes)«; chap. V, 53 v. *serçe ile leklek* »la cigogne et le moineau«. L'éditeur du *M.-n.* rapporte le premier de ces contes d'après le remaniement persan *Kaydat-ul-'uqul* (introduction de M. Muhammed, p. ب : *dāsītān-i fallāh ve mu'abbir*)¹;

¹ Cf. Chauvin, *Bibliographie des ouvrages arabes*, II 196.

il n'est donc point exclus que le traducteur turc se soit également servi de cette version, mais il semble beaucoup plus probable qu'il ait mis à profit des copies du *M.-n.* plus anciennes et plus complètes, inaccessibles à l'éditeur du texte persan.

Le dixième et dernier chapitre de la version turque comprend un passage tout à fait nouveau et qui n'a pas son correspondant dans l'original persan; ce chapitre est intitulé: *düşman ve dost ile dirlik ve zeng niže itmek gerek, any bildürür* »(ce chapitre) enseigne comment il faut vivre et combattre avec ses amis et ennemis«. Au début du chapitre X l'auteur donne la notice: (110 v) *ve bu kitabun adyn Dustürşâh qodug, ümâddur ki ana halvetde jâr ve mü'nis ola* »nous avons donné comme titre à ce livre (= ce chapitre séparé) *Dustürşâh* »le diadème royal«¹, dans l'espoir qu'il lui (au roi) sera, dans la solitude, un ami et un confident«. Après quoi suivent des conseils sur la façon de vivre, appuyés de sentences tirées du Qorân ainsi que de la tradition musulmane. Sont particulièrement dignes d'intérêt deux longs passages du commentaire (*tafsîr*) de Ta'labî sur les versets du Qorân 17, 4 et 37, 123—5, sur les prophètes et les rois d'Israël, ainsi que le conte (*şahîh hadîs*) des trois voyageurs qui se réfugièrent dans une grotte et de leur salut inespéré en récompense de la probité de leurs actions. Ce chapitre ne se trouve pas non plus dans *Kaydat-ul-'uqûl*, dont l'auteur a ajouté, il est vrai, le chapitre X mais sous un autre titre et sur un sujet entièrement différent. Il faut donc conclure — surtout d'après la notice finale du chap. IX et le titre à part du chap. X — que ce chapitre a été composé individuellement et ajouté par l'auteur anonyme de la version turque, d'où il est probablement passé à la version arabe de Ibn 'Arabşâh (chap. VIII: *fî dikr' mi'âmala' l-'ahbâb*). La constatation de ce fait, liée aux remarques précédentes sur les contes inconnus, augmente l'importance de la version turque du *M.-n.* comme monument littéraire.

Ceci nous permet aussi en partie de définir l'époque de l'apparition de la traduction turque. En effet, si Ibn 'Arabşâh s'est servi justement de cette traduction, nous devons la reporter à la fin du XIV^e, ou, au plus tard, au début du XV^e siècle. Une brève

¹ Steingass, *Persian-English Dictionary*, 525: *dastürşâh* »A royal diadem«; Meninski, *Lexicon* II s. v., »*diadema*«.

notice sur la traduction turque du *M.-n.* nous aide à indiquer plus exactement le temps et le lieu de cette traduction; Aḥmed Tevḥīd l'a citée le premier dans la note sur la dynastie provinciale *Germiyan Oğultary* qui régnait dans l'Anatolie occidentale, dans le district de Kütahya (TOEM II 508—9). L'un des membres de cette dynastie, Suleimān Šāh ben Meḥmed Beg (env. 1368—88) était particulièrement amateur de littérature et protecteur des savants; la preuve en serait que c'est justement à ce souverain que furent dédiées les traductions turques du *Qābūs-nāme* et du *Marzubān-nāme*. Nous trouvons la même information dans la monographie consacrée à Kütahya (Ismail Hakki, *Kütahya şehri*, 47) et dans l'essai sur la littérature turque-osmanlie de Köprülü Fuad qui s'est, de plus, appuyé sur le témoignage d'un poète contemporain du XIV^e siècle, Šejḥ-oğlu, dans son poème *Huršīd-nāme*. L'auteur de l'article (*Encycl. de l'Isl.* IV 991) ajoute de lui-même, qu'aucun manuscrit de cette version du *M.-n.* n'est connu (cf. TM III 170).

A la suite d'un long et attentif examen des détails de cette question, en s'appuyant surtout sur le texte turc de la traduction anonyme, qui n'a point été exploitée jusqu'ici, l'auteur parvient à la conviction que la traduction en question du *M.-n.* est, en fait, la version turque la plus ancienne; composée en l'an ± 1380 à la cour des Germiyanides de l'Anatolie occidentale, elle était jusqu'ici considérée comme perdue.

Parmi les nombreuses preuves, il faut citer les suivantes: 1^o le traducteur affirme clairement, que les souverains de son temps étaient jusqu'alors dans l'impossibilité de tirer profit de ce livre instructif, — livre dédié principalement à l'usage des princes régnants, — aussi l'a-t-il traduit en langue turque. C'est donc la première, la plus ancienne traduction turque du *M.-n.* 2^o Bien que les manuscrits de cette traduction qui ont été conservés (celui de Berlin de 1445, celui de Varsovie de 1485), datent du XV^e siècle, ce qui se rapporte, du reste, à la majorité des monuments turcs parus au XIV^e siècle, cela n'empêche point de reporter la traduction à une époque antérieure; bien au contraire, selon toute vraisemblance, la traduction provient de la fin du XIV^e siècle. Il serait même difficile de supposer, qu'en un court laps de temps (env. 50 ans), il y ait eu deux différentes traductions turques du *M.-n.* 3^o L'auteur se réfère par deux fois au

modèle de l'oeuvre, le recueil de contes *Kalila et Dimna* qui, comme on le sait, fut traduit pour la première fois en langue turque vers 1330 par Mes'ūd sur l'ordre de Umur-Beg, prince régnant sur la province Aidin. On devait avoir certainement connaissance de cet ouvrage à la cour de Germiyan-Oğlu, notamment sous Suleimān Šāh, ce qui se trouvait favorisé non point seulement par le proche voisinage des deux principautés, Aidin et Kütahya, mais aussi par des relations culturelles actives et par des liens dynastiques: Suleimān Šāh avait épousé la fille de Umur-Beg, prince d'Aidin¹. L'apparition de la traduction du KD à la cour de ce prince a pu être une des causes indirectes de la traduction du *M.-n.* au temps de Suleimān en Kütahya.

40. La langue de ce monument nous fournit la preuve la plus convaincante. Les deux ouvrages, KD et *M.-n.* se ressemblent beaucoup au point de vue de la langue, ce qui indiquerait une origine commune de temps et de milieu géographique. Il y a, il est vrai, de nombreux »tchaghataïsmes« de lexique dans le *M.-n.*, comme p. ex.: *biṭnus* »coq«, *keb* »embauchoir de cordonnier«, *bus-* »se cacher, se mettre à l'affût«, *qarmaṭa-* »toucher, reviser« etc.; cependant ce phénomène — du reste très curieux — est lié à la question de l'influence générale de la littérature tchaghataïe sur la langue turque de l'Anatolie, même s'il n'était ici que la marque d'une soumission individuelle de l'auteur à cette influence.

La valeur littéraire de ce monument, écrit en un turc simple, beau et pur, son riche sujet très important pour celui qui étudie les filiations ultérieures, enfin les intéressantes formes morphologiques vieil-osmanli, ainsi qu'un vocabulaire riche et varié, placent la version turque du *M.-n.* au premier rang des oeuvres de l'Anatolie du XIV^e siècle. Ceci nous impose la tâche d'éditer en entier ce monument.

¹ La première femme de Suleimān était la fille du célèbre mystique Sultan Veled de Konia; cf. de Zambaur E., *Manuel de Généalogie*, p. 152, note 3, et Halil Edhem, *Düvel-i Islamije* 292—4.

BIBLIOGRAPHIE POUR JUILLET—DÉCEMBRE 1936

Bibliografia Polska Karola Estreichera. Tom XXXI, Lit. T. Wydał Stanisław Estreicher. Kraków 1936, 8°, str. 508 + IV. (*Bibliographie Polonaise. T. XXXI, Lettre T. Publiée par Stanisław Estreicher. Cracovie 1936, 8°, 508 + IV pages*).

Bulletin International de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Classe de Philologie, Classe d'Histoire et de Philosophie. N° 4—6 I—II, Avril—Juin 1936. Cracovie 1936, 8°, p. 61—100.

Contenu: Comptes rendus de l'Académie pour avril—juin 1935, p. 61. Séance publique annuelle de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, 63. Bibliographie pour avril—juin 1935, p. 98. Résumés: W. Dalbor: Pompeo Ferrari et son activité d'architecte en Pologne, p. 66. Z. Hornung: La plastique figurée du mausolée du roi Sigismond I^{er} à la cathédrale de Cracovie, p. 70. A. Kłodziński: Das Problem der ungarischen Hilfe für Ladislaus Łokietek in J. 1304—6, p. 73. J. Kostrzewski: Skelettgräber der Spätlatènezeit in Großpolen und das Silingen-Problem, p. 76. T. Mańkowski: Les tapis de Perse, représentant le type dit »polonais«, p. 84. J. Siemieński: La constitution de l'Etat d'après le classement des Archives de la Couronne, p. 88. W. Strzelecki: De Flavio Capro Nonii auctore, p. 91. St. Witkowski: Die Entstehung des grammatischen Geschlechts bei den Substantiva, p. 94. Z. Wojciechowski: Les origines de la noblesse et le problème du système féodal au moyen-âge en Pologne, p. 97.

Jeż Teodor Tomasz (Zygmunt Miłkowski): Od kolebki przez życie. Wspomnienia. Do druku przygotował Adam Lewak, wstępem poprzedził Aleksander Brückner. T. II. Kraków 1936, 8°, str. 480 + 2 tabl. (*Théodore-Thomas Jeż (Sigismond Miłkowski): A travers la vie depuis le berceau. Edition préparée par Adam Lewak, avec une introduction d'Alexandre Brückner. II-ème vol. Cracovie 1936, 8°. 480 p. + 2 planches*).

Klemensiewicz Zenon. Składnia opisowa współczesnej polszczyzny kulturalnej. Kraków 1937, 8^o, str. XIX + 302. (*La syntaxe descriptive du polonais littéraire contemporain. Cracovie 1937, 8^o, XIX + 302 p.*)

Kwartalnik filozoficzny, tom XII, zeszyt 1. Kraków 1936, 8^o, str. 1—96. (*Revue Trimestrielle de Philosophie Tom XII fascic. 1. Cracovie 1936, 8^o, p. 1—96.*)

Tręść: M. Heitzman: Studia nad Akademią platońską we Florencji (Cz. II). (Augustynizm awiceński a punkt wyjścia filozofii Marsilia Ficina) (dokończenie), str. 1. Z. Zawirski: Wrażenia z I Międzynarodowego Kongresu Filozofii Naukowej, str. 45. J. Lachs: Powstanie rodu ludzkiego i embriologia u starożytnych filozofów greckich od Talesa do Arystotelesa, str. 60. Książki i czasopisma, str. 91. (*Contenu*) M. Heitzman: *Etudes sur l'Académie platonicienne de Florence (II-ème partie). (L'augustinisme avicénien et le point de départ de la philosophie de Marsile Ficin) (fin) p. 1.* Z. Zawirski: *Impressions du I^{er} Congrès International de Philosophie scientifique, p. 45.* J. Lachs: *Les origines du genre humain et l'embryologie d'après les philosophes grecs antiques de Thalès à Aristote, p. 60. Livres et périodiques envoyés à la rédaction p. 91.*

Zeszyt 2. Kraków 1936, 8^o, str. 97—179 (*Fascicule II, Cracovie 1936, 8^o, p. 97—179.*)

Tręść: J. Lachs: Powstanie rodu ludzkiego i embriologia u starożytnych filozofów greckich od Talesa do Arystotelesa (dokończenie) str. 97. W. Rubczyński: Aksjologia Ruskina, str. 139. M. Kokoszyńska: Filozofia nauki w Kole Wiedenskim, str. 151. Sprawozdania, str. 166. Książki i czasopisma nadesłane do redakcji, str. 177. (*Contenu*): *Les origines du genre humain et l'embryologie d'après les philosophes grecs antiques de Thalès à Aristote (fin), p. 97.* W. Rubczyński: *L'axiologie de Ruskin, p. 139.* M. Kokoszyńska: *La philosophie de la science dans le Cercle de Vienne, p. 151. Comptes rendus, p. 166. Livres et périodiques envoyés à la rédaction, p. 177.*

Moszyński Kazimierz. Atlas kultury ludowej w Polsce. Zeszyt III. Opracowany wspólnie z J. Klimaszewską. Kraków 1936, 8^o, str. 3 + 10 tabl. (*Atlas de la culture populaire en Pologne, III^e fascic., préparé en commun avec J. Klimaszewska. Cracovie 1936, 8^o, 3 p. + 10 planches.*)

Polski słownik biograficzny, tom II, zeszyt 4 (og. zbioru zeszyt 9) (Bona Sforza—Brand Hans). Kraków 1936, 4^o, str. 289—384. [*Dictionnaire biographique polonais, t. II, fascic. 4,*

(fascic. 9 de la publication complète) (Bone Sforza—Brand Hans). Cracovie 1936, 4^o, p. 289—384].

Zeszyt 5 (og. zbioru zeszyt 10) (Brand Hans—Brownsford Maria). Kraków 1936, 4^o, str. 385—479 + 1 nlb. [*Fascicule 5 (fascic 10 de la publication complète) (Brand Hans—Brownsford Marie). Cracovie 1936, 4^o, p. 385—479 + 1 p. surnum].*

Prace Komisji językowej, nr 24. Kraków 1936, 8^o, str. XV + 408. (*Travaux de la Commission linguistique n^o 24. Cracovie 1936, 8^o, XV + 408 p.*).

Treść: Słownik botaniczny-małoski. Zebrał i ułożył w latach 1877—1932 Stefan Makowiecki. (*Contenu*): *Dictionnaire botanique latin-petit-russien. Matériaux réunis et préparés de 1877 à 1932 par Stefan Makowiecki*).

Prace Komisji orientalistycznej nr 24. Kraków 1936, 8^o, str. 80. (*Travaux de la Commission pour les langues orientales. n^o 24. Cracovie 1936, 8^o, 80 p.*).

Treść (*Contenu*): *Les pronoms dans les langues altaïques*.

Nr 26. Kraków 1936, 8^o, str. 46.

Treść: R. Stopa: Teksty hotentockie (Hai- || omn i Nama). (*Contenu*: *R. Stopa: [Textes hottentots (Hai- || omn et Nama). Hai- || omn und Nama-texte]*).

Rozprawy Wydziału filologicznego tom LXV, nr 3. Kraków 1936, 8^o, str. 39. (*Mémoires de la Classe de philologie, tome LXV, n^o 3. Cracovie 1936, 8^o, 39 p.*).

Treść: (*Contenu*) *Strzelecki Wl.: De Flavio Capro Nonii Auctore*.

Rozprawy Wydziału historyczno-filozoficznego. Seria II, tom XLV (ogólnego zbioru t. 70) nr 2. Kraków 1936, 8^o, str. 75. (*Mémoires de la Classe d'histoire et de philologie. Série II, t. XLV (t. 70 de la publication complète)*).

Treść: Stamm E.: Miary powierzchni w dawnej Polsce. (*Contenu*: *Stamm E.: Les mesures de superficie dans l'ancienne Pologne*).

Studia Ekonomiczne (*Economic Studies*) III. Cracovie 1936, 8^o, 89 p.

Wydawnictwa Śląskie. Prace ekonomiczne nr 2.
Kraków 1936, 8^o, str. 86. (*Publications concernant la Silésie. Travaux du domaine de l'économie politique. N^o II. Cracovie 8^o, 36 p.*).

Treść: Massalski I. W.: Problemy eksportu węgla polskiego (Dumping). (*Contenu: I. W. Massalski: Les problèmes de l'exportation de la houille polonaise (Le dumping).*)

Wydawnictwa Śląskie. Prace historyczne nr 1.
Kraków 1936, 8^o, str. 121. (*Publications concernant la Silésie. Travaux historiques, n^o 1. Cracovie 1936, 8^o, 121 p.*).

Treść: Wł. Dzięgiel: Utrata księstw Opolskiego i Raciborskiego przez Ludwikę Marię w 1666. (*Contenu: Wł. Dzięgiel: Les duchés d'Opole et de Raciborz, perdus en 1666 par Louise—Marie.*)



Table des matières

	Page
N° 7—10.	
Comptes rendus de l'Académie pour juillet—décembre 1936	101
Bibliographie pour juillet—décembre 1936	198
Résumés	
21. Brahmer H. : Le héros terrible d'Andreini et de Piekarski	104
22. Ciechanowska Z. (M ^{lle}): »Pan Tadeusz« traduit en langues occidentales. Considérations sur les méthodes de juger de la valeur des traductions	108
23. Dąbrowski J. : Über das Datum der Einnahme Krakaus durch Łokietek	111
24. Ekielski J. et Świszczowski S. : Eglise de St. André à Cracovie à l'époque romane	111
25. Estreicher K. et Pagaczewski J. : Jean Marie Padovano a-t-il été à Rome?	111
26. Glixelli S. : Neagoe Basarab écrivain	112
27. Hirschberg J. W. : Les sciences juives et chrétiennes en Arabie avant l'islamisme (addition à l'histoire de l'islamisme)	114
28. Klinger W. : Hundsköpfige Gestalten in der antiken und neuzeitlichen Überlieferung	119
29. Kłodziński A. : Die Politik Muska's	123
30. Kowalski T. : Compte-rendu du voyage dialectologique en Anatolie méridionale, qui eut lieu du 1-er août au 13 septembre 1936	129
31. Kuryłowicz J. : L'origine de l'accentuation scandinave	133
32. Morawski J. : Castor et Pollux. Etude de phraséologie comparée	153
33. Niwiński M. : Die Krakauer Vogtei im Mittelalter	155
34. Pigoń St. : La prédiction de Wernyhora	158
35. Schayer St. : Über den Somatismus der indischen Psychologie	159
36. Sinko-Popielowa K. (M ^{me}): Les fresques au chateau royal de Wawel représentant Tableau de la vie humaine de Cebes et Hans Dürer	168
37. Sternbach L. : Philologischer Kommentar zu den Apophthegmen des Königs Jan Olbracht (Johann Albert)	168
38. Stieber Z. : La formation des dialectes slaves transitoires	170
39. Sulimirski T. : Das Hügelgräberfeld in Komarów bei Halicz und die Kultur von Komarów	172
40. Turkowski T. : Les nécessités de recherches et d'édition dans le domaine de l'histoire de l'enseignement et des écoles du district de Vilno	182
41. Zajączkowski A. : La plus ancienne version turque du recueil persan de contes intitulé Marzubān-nāme	186